TOME XXXIV. N° 19. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er JANV. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Mort de Péguy

Il n'aimait pas les convertis, et se défendait d'en être un, d'abord, parce que, dès sa naissance, il avait été inscrit à la paroisse Saint-Aignan, ensuite, parce qu'avec juste raison, il disait que toute sa vie n'avait été qu'une reconnaissance de plus en plus approchée de son être chrétien. Il admirait chez Corneille que *le Cid*, *Horace*, *Cinna* n'aient été qu'une préparation à cette tragédie de *Polyeucte*, qui contient et dépasse ses œuvres antérieures de toute la supériorité qu'a le saint sur le héros. Quelque chose de comparable lui arrivait à lui-même. Il ne reniait rien de son œuvre (le coq de Saint-Pierre n'a jamais chanté pour lui), mais ses pensées d'autrefois lui apparaissaient comme une préfiguration de ses pensées d'aujourd'hui. Son dreyfusisme toujours vivace, c'était la forme du sentiment religieux de sa jeunesse. Sa fidélité à ses amitiés juives devenait sa fidélité à cette vieille race de ce Vieux Testament qui avait annoncé le Nouveau. (Il disait à un ami juif : Il n'y a que deux peuples, le vôtre et le mien.) Son amour de la cité antique devenait sa reconnaissance pour une société d'où la chrétienne était sortie. Son socialisme, ou plus exactement l'éminente dignité qu'il accor-

dait à la pauvreté dans le monde, c'était déjà l'Évangile. Son christianisme mystique n'avait rien modifié non plus à ses anciennes préventions contre l'Église officielle, dans laquelle il continuait de voir « la religion d'une classe, une espèce de religion supérieure pour gens supérieurs de la société, une religion distinguée pour gens censément distingués, bref tout ce qu'il y a de plus contraire à l'institution chrétienne ». Son esprit révolutionnaire restait également inchangé, mais comme toutes ses autres pensées, il l'avait élevé lui aussi sur le plan du surnaturel. A la façon d'un Quinet et d'un Michelet, il aimait toujours dans la France une sorte de patron, de témoin, de martyre de la liberté dans le monde, mais aujourd'hui il associait à l'idée de liberté cette idée de la grâce qui jouait maintenant un si grand rôle dans sa vie. « La grâce, disait-il, ne peut se concevoir que là où la liberté existe, et c'est parce que la France est le seul pays du monde où l'on sait vraiment ce que c'est que d'être libre, que le peuple français, impie, mal élevé, indocile, a sur lui des grâces que manifestement n'ont pas tant d'autres peuples pieux, sages, appliqués, bons élèves, comme si Dieu le père aimait à dérouter le jugement dévot, comme s'il avait on ne sait quel faible pour on ne sait quelle insubordination, on ne sait quelle sorte d'affection particulière pour une certaine sorte de mauvais élève. Ce qui se comprend si bien de la part d'un professeur intelligent ! » Il appliquait à ce peuple pécheur (et non seulement à ce peuple mais à tout le monde moderne) sa théorie toute personnelle du salut par le péché. Ce n'était pas impunément que Dieu avait rendu ce peuple si pécheur et tout ce siècle si niais ! Il fallait qu'il y eût là-dessous quelque manigance de la grâce. Une infirmité si profonde, tant d'ignorance, tant de maladresse, une métaphysique si imbécile, une si rare incompétence, c'était déjà le commencement de la vertu. Quand une telle détresse apparaît, c'est que le salut, c'est que la chrétienté n'est pas loin...

Il continuait de vivre avec l'idée d'une guerre imminente toujours présente à son esprit. La guerre, il la sentait avec l'instinct du pigeon voyageur, de l'animal qui devine un danger. Ajouterai-je qu'il la désirait? C'est peut-être trop dire. Mais je doute qu'aucun homme de notre génération ait écrit un mot pareil à celui qu'il écrivait, le 3 janvier 1912, à Claude Casimir-Perier, lieutenant de réserve comme lui,

et dans le même régiment : « Mon cher Claude, j'ai passé une nuit fort agréable. J'ai rêvé que l'on mobilisait. J'étais à Coulommiers derrière les claire-voies des petits magasins. Il y avait quelques difficultés dans les pointures des brodequins, mais nous étions résolus à nous couvrir de gloire. »

J'ai passé une nuit fort agréable ! Il était bien le seul à qui un rêve de cette sorte pouvait donner du plaisir ! A l'en croire, tous les soldats de l'Empire et de la Révolution auraient été des gens heureux, et c'étaient les historiens qui les montraient malheureux dans leurs bouquins et leurs manuels. Il exagérait un peu. Nous avons vu depuis lors une épopée, et je dois dire que les hommes qui étaient autour de moi n'en tiraient aucun bonheur. Ils obéissaient simplement, gravement et sans joie à la nécessité. C'est déjà une grandeur suffisante. Mais où Péguy n'était point romantique, c'est quand il parlait pour lui-même. Laisser la trace de ses pas sur le monde, prendre, comme il disait, une inscription historique, c'était son plus profond désir, ce grand désir de gloire qu'il a poursuivi toute sa vie, et plus précisément ce désir de gloire militaire, qui, de toutes les gloires, d'après lui, était la plus traditionnelle, la plus complète, la plus immédiatement vérifiable, la plus ancienne conception humaine de la gloire, bref qui était la gloire même.

« Un jour, m'a raconté la fille de Madame Favre, je le vis fort en colère contre ma mère, qu'il aimait tendrement. Pendant tout le déjeuner, on avait disputé sur la loi de trois ans. Ce n'avait été entre ma mère, Péguy, Psichari et Reclus, que discussion à ce sujet. Chacun s'entêtait dans son idée, et je sentais très bien que Péguy en éprouvait de la souffrance. Contrairement à son habitude, au lieu de s'asseoir sur le tabouret du salon, qui était sa place préférée, il se mit à marcher de long en large, en répétant : « Je suis sûr que Jules Favre lui-même, s'il revenait, serait moins opiniâtre que vous et partagerait mon sentiment. » Ma mère lui disait non, Péguy lui répondait que si. Brusquement il dit : « Je m'en vais ! » Et il se dirigea vers la porte. « Sans me dire adieu? fit ma mère. — Oui, sans dire au revoir, j'en ai trop entendu. » Et il passa dans le couloir. Je m'y élançai à sa suite et le priai d'être plus maître de lui et de revenir au salon, lui représentant que s'il ne m'écoutait

pas, il le regretterait tout à l'heure, et que ma mère en aurait de la peine. Alors, avec un ton de véritable chagrin : « Enfin, Jeanne, voyons, votre mère a absolument tort. Vous êtes bien de cet avis? — Je suis entièrement avec vous. Ma mère a tort, lui répondis-je. Et j'ajoutai : Mon cher Péguy, pour moi, je vous avoue que je crois fermement que nous aurons une guerre avec les Allemands d'ici quelques mois. » (C'était en mai 1914.) Aussitôt, comme soulagé, content d'être compris, il me saisit la main qu'il porta rapidement à ses lèvres, en me disant : « Merci. » Puis il rentra dire au revoir à ma mère. »

Après cela, comment s'étonner de la violence avec laquelle il traitait dans ses *Cahiers* les naïfs qui s'imaginaient que les socialistes allemands empêcheraient la guerre, et qu'il écrivît dans *l'Argent*, un an avant la mort de Jaurès : « Je suis un bon républicain, je suis un vieux révolutionnaire. En temps de guerre, il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale, c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix. »

De tels propos exaspéraient ceux de ses abonnés socialistes qui conservaient de l'admiration et de l'amitié pour Jaurès. Il avait beau leur répéter qu'il y avait moins de moelle et de sang révolutionnaire dans toute la démocratie allemande que dans le dernier trompette de l'escadron des Cent-Gardes, ils lui prouvaient, en se désabonnant, qu'il avait tout à fait tort. Et comment l'auraient-ils cru, puisqu'ils n'écoutaient même pas un des leurs, un socialiste, un professeur, un docteur, et de littérature germanique, notre ancien maître Charles Andler, qui, lui aussi, disait la même chose, mais en s'appuyant sur des textes. Herr et Jaurès s'indignaient de ces avertissements d'Andler ; *l'Humanité* refusait sa copie ; Albert Thomas, qui avait été son élève à l'École, déclarait à la Chambre : « Mon camarade Andler s'est lourdement trompé ! » Andler lui-même prêtait-il quelque valeur à ces prophéties de Péguy, qui ne venaient que du sentiment? Je ne saurais le dire, mais en 1915 il écrivait ceci : « J'ai grandement souffert de l'attitude de Péguy vis-à-vis de Herr et de Jaurès. J'ai été révolté de son injustice, puis je me suis demandé si sa déconcertante intuition n'avait pas

senti des choses qui m'échappaient, si en un mot il n'avait pas vu vrai. »

Sous la menace de la guerre, Péguy, comme saint Louis de Gonzague, continuait de jouer à la balle au chasseur. Il avait renoncé à l'idée d'enfermer dans le cadre d'une vie de Jeanne d'Arc (dix ou quinze volumes, cela fait un peu frémir !) toute sa production littéraire. « Il ne faut rien se proposer, disait-il maintenant, il ne faut pas faire de plan, il faut suivre les indications. » Et il suivait les indications. Elles lui venaient de toutes parts, de l'extrême minute présente — et il écrivait *Clio*, *l'Argent*, *l'Argent* (*suite*), qui sont de l'histoire contemporaine — ou bien du fond des âges, du temps d'Adam et d'Ève, du Paradis, où il vivait si familièrement avec Joinville et Corneille — et il écrivait des quatrains, des sonnets, des poèmes, auxquels il donnait ce nom insolite de *Tapisseries*, tapisserie de Notre-Dame, tapisserie de sainte Geneviève, parce qu'il voulait les accrocher aux imaginations chrétiennes, comme on suspendait autrefois à Reims, à Beauvais, à Paris, des tapisseries sur les murs des cathédrales. Et tantôt c'était admirable comme une ballade de Villon, et tantôt fastidieux comme des gammes sur un piano.

Depuis longtemps il me parlait d'un immense poème sur Ève, une grande machine, me disait-il, comme *la Divine Comédie*. Mais se reprenant aussitôt : « Non, exactement le contraire ! Dante, vois-tu, c'est un touriste. Un touriste de génie, mais un touriste tout de même. Il fait du pittoresque, il raconte des histoires, il regarde tout le temps ce qui se passe autour de lui. Moi, je ne lève pas la tête, je ne vais pas me balader dans le ciel et dans l'enfer, je ne raconte pas des histoires, je ne travaille pas sur les pécheurs qui ont leur nom dans le Larousse illustré. Ève, c'est toi, c'est moi, tu comprends, c'est le pécheur de la plus commune espèce. Et il s'agit tout le temps de savoir, pendant dix ou douze mille vers, comment ce bougre-là sera sauvé ou damné. »

J'écoutais, dans l'arrière-boutique, ces paroles un peu sibyllines. L'entreprise me semblait austère. Mais depuis vingt ans Péguy m'avait tellement habitué à ne pas m'étonner, et je savais si bien ce qu'il pouvait tirer d'admirable d'un sujet qui, à première vue, vous donnait une sorte de vertige ! Pourtant quand je reçus, un matin, un

formidable *Cahier*, portant ce titre tout nu *Ève;* quand je l'ouvris et que je vis s'aligner comme à la parade cinq quatrains à la page, et cela pendant quatre cents pages; quand je calculai mentalement ce que cela faisait de vers entassés les uns sur les autres, sans repos, sans accalmie; quand je vis qu'à la première ligne Jésus-Christ s'adressait à la première femme, commune mère du genre humain, et qu'à la dernière ligne il lui parlait encore, j'avoue que je reçus un choc, et qu'en dépit de ma dévotion pour la grande aïeule et Péguy, je fus saisi d'épouvante.

C'est le sort de Péguy. Il rebute. Il effraie. Les uns (c'est tout le monde) n'ont pas même l'idée de l'ouvrir. Des aventureux se hasardent à en tourner quelques pages, et trois sur quatre s'arrêtent effarés par la monotonie de ces développements qui s'avancent d'un bloc, comme un régiment sur la route. Qu'y faire? Péguy n'est pas un auteur défendable. Il ne voulait pas être défendu. On l'accepte ou on ne l'accepte pas. On est pris d'emblée, à le lire, d'une sorte d'enthousiasme, ou l'on s'ennuie avec lui à mourir, et l'on s'y ennuiera sans remède.

Que faut-il donc pour se plaire à Péguy? Il le disait lui-même, un certain sens du sacré, qui est presque perdu aujourd'hui, un certain goût de la pureté aussi : « Je suis un pécheur, disait-il. Mais il n'y a pas un péché dans mon œuvre. Je ne travaille pas dans le péché. » Mauvaises conditions pour séduire ! Cela reste pourtant incompréhensible pour moi que de vastes parties de ses poèmes ne soient pas entrées dans le courant de la littérature chrétienne et de la littérature tout court. Les catholiques de nos jours ont-ils donc une littérature si riche, qu'ils puissent négliger une œuvre qui est bien en effet de l'ordre de *la Divine Comédie?* Qu'ils y taillent comme dans un bois, qu'ils la débitent en morceaux, qu'ils en fassent des anthologies, mais qu'on lise au moins ces lambeaux, qu'ils nourrissent des rêveries, qu'ils entraînent des pensées, qu'ils fassent leur office et ne restent pas de la poussière dans les réduits des bouquinistes et les boîtes des quais !

Péguy ressentit durement l'indifférence où sombra son grand poème. « J'ai fini par être frappé par le silence total où l'on a fait tomber cette *Ève*, écrit-il dans une lettre que j'ai trouvée dans les papiers de Lotte. J'avais demandé

aux Tharaud de me faire un article dans *le Gaulois*. Ils m'ont répondu à très peu près qu'ils avaient autre chose à faire. Voilà comme on me traite, mon vieux. Tu garderas cela pour toi. Quand tout le monde avait besoin de moi, il y a douze ans, je n'avais pas autre chose à faire. Mais à présent, ils sont tous pareils. Romain Rolland leur a donné l'exemple. Ils sont célèbres et ils se vendent... » Eh non, nous n'étions pas célèbres, et nous nous vendions mal. Et notre nom ne suffisait point à imposer notre copie, si elle manquait d'actualité. Péguy ne se représentait pas du tout cette scène que je vois si bien : Arthur Meyer derrière sa table, coiffé du canotier de paille qu'il portait dans son bureau à la façon d'une auréole, et me disant : « Sur quoi l'article? — Sur Ève, monsieur. — Sur Ève?... » Poliment, il aurait pris le papier. Et jamais l'article n'aurait paru.

La gloire heureusement n'intéressait plus Péguy. Il le disait du moins, mais je suis bien sûr du contraire. Le désir de la gloire était lié à son être même. Il était tout l'opposé d'un solitaire méprisant. Comme tout le monde, plus que tout le monde, il avait le besoin de sentir autour de lui une chaleur d'admiration, sans quoi il serait mort de froid. C'est l'inappréciable service que lui ont rendu ses amis, la petite chapelle des *Cahiers*. Comme le bœuf et l'âne, nous avons maintenu autour de sa pensée une température suffisante. Dans notre cercle étroit il ne se sentait pas un vaincu, et à chacun de nous il aurait pu écrire ce mot qu'il adressait à ses amis Perier : « Vous êtes pour moi la gloire présente et le contact de la gloire même. Nul ne vous remplace dans ces heures sombres, où la certitude d'avoir établi son commandement pour des siècles, *apud posteros*, balance mal quinze et vingt ans de crevaison *apud æquales*. »

Cette gloire que les hommes lui refusaient obstinément, il allait la chercher au Ciel. La presse, le public l'abandonnaient au silence, mais là-haut on s'occupait de lui ! Il n'avait pas l'audience des lecteurs, mais il avait l'audience des Saints. « On ne s'imagine pas, disait-il, ce que sainte Geneviève, saint Aignan, saint Louis, Jeanne d'Arc font pour moi, et ce qu'ils obtiennent ! » Et ces prévenances célestes l'aidaient un peu à oublier l'indifférence des humains.

A défaut de la gloire et du bonheur, il espérait qu'au moins

il aurait le travail, bien qu'un obscur pressentiment l'avertît qu'il n'aurait ni l'un ni l'autre, et que la mort viendrait bientôt le mettre en dehors du travail, comme la vie l'avait déjà mis en dehors du bonheur. Il travaillait avec une fureur balzacienne, tantôt regrettant de ne pas être infatigable comme ses ancêtres, les vignerons du Val-de-Loire et de Saint-Jean-de-Bray (mais il y a dans la plume un venin qu'il n'y a pas dans la charrue et la herse), et tantôt regrettant la profonde paix de l'esprit, cet immense silence de toutes les générations qui l'avaient précédé et qui ne savaient pas lire. « Il faut produire, nous disait-il. Je subordonne tout à cela. Plus je vais, plus je m'aperçois que je ne suis rien et que mon œuvre est tout. A nos âges on ne remet pas. Tu n'imagines pas tout ce que j'ai à écrire encore. Je couvrirai dans le chrétien la même surface que Gœthe dans le païen. »

Le sentiment de sa puissance, son lyrisme intérieur, l'aisance avec laquelle il réalisait une œuvre sitôt qu'il l'avait conçue, la certitude qu'il ne tomberait pas dans l'oubli l'élevaient au-dessus du malheur. Mais ce mot de malheur n'a peut-être pas plus de sens pour lui qu'il n'en a pour Balzac. « Grande amie, écrivait-il à Madame Favre en faisant allusion au sacrifice d'amour dont j'ai parlé, et dont il était tout meurtri, je travaille à bloc pour me mettre à la raison. J'en ai été un peu malade, mais j'aime mieux être un peu malade que de manquer ma vocation par un dérèglement du cœur. Je viens de mettre la dernière main à un *Cahier* qui est venu au monde comme un enfant de bonne race. J'ai mis sur pied ce *Cahier* en trois semaines. Je serais un ingrat de me plaindre. A combien d'hommes une telle compensation a-t-elle été donnée?... » Et dans une autre lettre : « Tout est très bien comme cela, des épreuves inconcevables dans l'ordre privé, des grâces immenses pour ma production. »

Dans ses ressources profondes il puisait une force inépuisable de joie. Sans compter que l'héroïsme et que la sainteté auxquels il aspirait, sont par eux-mêmes des états qui excluent la tristesse. Il n'y a pas plus de saints grognons qu'il n'y a de héros grognons. C'était une âme qui se déplissait vite, qui ne pouvait pas rester ridée. Son état habituel n'était ni l'amertume, ni la mélancolie, mais le contentement de quelqu'un qui regarde intensément un spectacle. Et ce spectacle, c'était lui-même. Avait-il bien travaillé? il fallait qu'il en avertît aussitôt un ami. « Simone, écri-

vait-il à Madame Casimir-Perier, je suis si content de ce que je fais, que je ne résiste point à vous l'écrire. Vous me pardonnerez cet enfantillage. » Ou bien encore : « Quarante vers aujourd'hui, Simone, font passer le temps et ce qu'il y a dessous le temps. » Il avait aussi l'habitude de s'interrompre tout à coup au milieu de son travail, pour vous écrire un rien, un mot tendre, plaisant ou gracieux, pour vous dire qu'il pensait à vous, pour vous rappeler une date : le 4 décembre, que c'est la Sainte-Barbe ; le 25, que c'est la Saint-Mesmin, patron d'un village de la Loire, où il faudra bien qu'il vous mène ; le 3 janvier, que c'est la fête de sainte Geneviève, patronne d'une ville comme il n'y en a pas deux au monde ; que le jour des Rois 1912, c'est le cinq centième anniversaire de Jeanne d'Arc, et le 27 décembre de cette même année le quarantième anniversaire de la naissance du « petit serviteur », qui n'était autre que lui-même. Ou bien il vous associait à l'impression d'un instant : « Dimanche après-midi, je passais sans y penser au chevet de l'église Saint-Clair. Ils chantaient les vêpres, Simone. Quelle chose inouïe, si on y pensait, que ces trois ou quatre galopins de l'Ile-de-France qui se réunissent tous les dimanches, et qui se déguisent en enfant de chœur pour chanter les psaumes de votre roi David. »

Avec une régularité cosmique, trois ou quatre fois par semaine, il déjeunait chez des amis différents. Il prenait à ces réunions un plaisir toujours neuf, car c'était l'homme le moins blasé du monde et le temps n'avait rien changé à son goût passionné pour l'amitié. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer de se brouiller avec ses meilleurs amis. Son amitié avait ce caractère pathétique qu'elle était toujours menacée, non pas qu'il fût atrabilaire, mais être son ami, c'était s'engager dans son ordre, reconnaître sa règle. L'amitié se confondait chez lui avec l'empire qu'il exerçait sur les êtres. « Qui n'est pas avec moi est contre moi, » disait-il. Ou bien : « Si j'étais aussi doué pour le bonheur que je le suis pour la direction, je serais un homme heureux. » Dès qu'il sentait la résistance, tout éclatait comme un cristal, et l'on entend, tout au long de sa vie, ce fracas de verre qui se brise. Lucien Herr, Jaurès, Halévy, Maritain, Psichari, Georges Sorel et tant d'autres, que de squelettes d'amitié il a laissés derrière lui ! Tous ses amis semblaient marqués de ce même signe fatal : « Nous ne te suivrons pas jusqu'au

bout. » Et le plus fidèle de tous, le vieux matelot de la cour rose, Lotte, était marqué lui aussi.

La maison de Lozère, Péguy malade disant avec des larmes qu'il avait retrouvé la foi, et Lotte répondant malgré lui : « Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là !... » Il n'y avait pas loin de six ans que cette scène s'était passée. Depuis, Lotte était devenu un paroissien dans la paroisse. Comme Maritain, comme Psichari, il avait tout accepté de la règle catholique. Il communiait tous les matins. Mais si, comme eux, il regrettait que la vie chrétienne de Péguy ne fût pas une vie normale, pas un instant l'idée de critiquer sa conduite ne lui était venue à l'esprit. La pratique mise à part, son catholicisme était exactement le même que celui de Péguy, une effusion du cœur où le raisonnement et la théologie tenaient fort peu de place, une joie religieuse qu'il éprouvait le besoin de répandre autour de lui, et le plus loin possible, comme autrefois à Sainte-Barbe il emplissait la cour rose de ses chansons de matelot.

Il avait fondé à Coutances où il était professeur, une petite feuille mensuelle : le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, qui avait pour programme de créer entre les abonnés une aide de foi et de prière, et de prouver que catholique et crétin n'étaient pas deux mots synonymes, comme on le croyait à la Sorbonne.

Les débuts du *Bulletin* n'avaient pas été brillants. Qui connaissait ce Lotte? ce professeur de sixième à Coutances, et pas même agrégé? Mais rapidement sa bonne humeur et son ton décidé, la variété de ses collaborateurs (tous les articles à peu près, sous des pseudonymes divers, étaient de lui) gagnèrent des abonnés à sa feuille, qui après quelques mois arrivait à toucher deux mille personnes à peu près.

Tout de suite Lotte mit ses quatre pages à la dévotion de Péguy. Dès que paraissait un *Cahier*, il le commentait, l'expliquait, en donnait de larges extraits, lui préparait les voies dans ces milieux inaccessibles aux *Cahiers de la Quinzaine*, les grands et les petits séminaires, les évêchés, voire les archevêchés. Deux ou trois fois par an, il venait à Paris se charger d'électricité péguyste, dans la sombre arrière-boutique de la rue de la Sorbonne. Et le reste du temps, il était au jour le jour tenu au courant de l'humeur,

des propos, des projets et des boutades de Péguy, par un ami de la cour rose, le transparent Riby.

Oui, vraiment, presque transparent à force de simplicité et de volonté de s'effacer. Excellent humaniste, philosophe à ses heures, italianisant aussi, Riby se croyait toujours au-dessous de tout ce qu'il entreprenait, bien qu'il le fît à merveille. Il s'était un jour persuadé qu'il n'y avait qu'un métier qui ne fût pas au-dessus de son mérite, celui de clerc de notaire ! Il passa l'examen pour exercer cet emploi, fut reçu, cela va sans dire, mais jamais aucun tabellion ne le vit dans son étude... Il inclinait vers le catholicisme, mais son catholicisme non plus ne franchissait pas la porte, n'allait pas au delà d'une sympathie de l'esprit, d'une velléité du cœur, comme si aller jusqu'au bout de quelque chose lui était absolument impossible. Dès qu'il ne s'agissait plus de lui, il se révélait, au contraire, l'esprit le plus ferme, le plus droit et le plus pénétrant. Il passait rue de la Sorbonne, respirait l'atmosphère de la boutique, envoyait à Lotte des lettres où son dévouement à Péguy ne l'abusait jamais, et représentait en quelque sorte le *Bulletin* de Coutances à Paris.

Les abonnés de Lotte maugréaient bien parfois contre la place excessive faite à Péguy dans le *Bulletin*. Des numéros entiers lui étaient consacrés. Mais Lotte laissait crier les gens. Le service de Péguy d'abord, le plaisir de l'abonné ensuite ! Et Péguy remerciait Lotte par des mots comme celui-ci : « Vieux Lotte, je t'embrasse. Tu es le vieux grenadier qui défend la tête de pont. »

Or, dans les premiers jours de l'été de 1914, un ecclésiastique inconnu se présentait à Coutances, à la porte de Lotte. Il arrivait de Rome. Que se dirent les deux hommes? On le voit fort bien par cette lettre que quelques jours plus tard Riby, qui connaît bien l'Italie pour y avoir longtemps vécu en compagnie de Machiavel, de Savonarole et de Dante, écrivait à son ami : « Vieux musulman ! Je ne te vois pas bien aux prises avec un diplomate romain. C'est égal ! Il faut que tu aies rudement la cote pour qu'un type comme ça vienne de Rome à Coutances, pour le plaisir de te voir. Maintenant, je te dirai qu'à mon avis le siège de ces types-là est fait, et que sa démarche avait beaucoup moins pour but de s'informer sur Péguy que de te donner

un avertissement amical. Au fond il voulait dire : « Attention ! Nous allons être probablement obligés de condamner Péguy. Alors prenez garde, ne vous solidarisez pas de trop près avec lui, afin de ne pas être englobé dans sa condamnation. » Voilà mon opinion, et c'est assez dans la manière romaine, qui consiste à patienter à l'extrême avant de provoquer la casse, et à la limiter ensuite autant que possible. Ton prêtre a emporté les bouquins de Péguy. Mais ce n'est probablement qu'un geste. Si lui-même ne les connaît pas, les supérieurs qui l'envoient les connaissent pour lui. Au surplus, ce n'est pas le texte des livres de Péguy qui importent, ou plutôt si, il importe, mais en ce sens que plus le texte écrit, plus la parole sera édifiante et de bonne résonance chrétienne, et plus sera pernicieux le scandale de l'attitude anticléricale de Péguy. Car enfin cela permet aux maîtres de la démocratie de dire qu'ils ont avec eux non seulement les meilleurs chrétiens mais un vrai champion du catholicisme. « On prétend, diront les Reinach, les Viviani, les Briand, que nous voulons déchristianiser la France. Allons donc ! Voyez Péguy. C'est un catholique, celui-là, un bon, un vrai, un des meilleurs. Est-ce qu'il a besoin des curés? » Voilà la combine, mon vieux, le jeu où Péguy se trouve pris. Rome ne peut pas faire autrement que d'arrêter ce jeu-là qui est désastreux. Et maintenant il est bien certain que la condamnation de Péguy sera un autre désastre. Notre époque est plutôt dure ! Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'avertir Péguy. Ça ne pourrait qu'envenimer les choses. Ce n'est pas avec le caractère qu'il a qu'il changera quoi que ce soit à son attitude. »

A quelques jours de là, le 1er juin 1914, les œuvres de M. Bergson étaient condamnées par l'Index. La philosophie bergsonienne, que les catholiques naguère accueillaient avec tant de faveur, les inquiétait aujourd'hui pour de multiples raisons, dont la principale était qu'en refusant toute valeur au travail de l'intelligence s'exerçant *in abstracto*, cette philosophie ruinait dans son principe la doctrine de saint Thomas, *doctor communis Ecclesiæ*. Ils reconnaissaient que Bergson avait eu son heure d'utilité en jetant le discrédit sur les conceptions déterministes du monde, et qu'il avait, comme on dit, déblayé le terrain. Mais ce résultat obtenu, il fallait le déblayer à son tour et installer à sa place la philosophie de saint Thomas.

Contre Rome et les thomistes, Péguy prit parti pour Bergson avec la même ardeur que Pascal autrefois pour ses amis jansénistes. En quelques semaines il mit sur pied un *Cahier* magnifique, qui ne parut qu'après sa mort, *Note conjointe sur M. Descartes* (toujours ces titres inanimés pour des pensées si vivantes !) où il disait aux catholiques : *primo*, vous êtes des ingrats, en reconnaissant si mal le service que M. Bergson vous a rendu dans la lutte contre le matérialisme ; *secundo*, vous êtes des dupes. En dépit de Bergson et de saint Thomas lui-même, le matérialisme continue de se porter fort bien et de conduire le monde. Et ce n'est pas trop pour lutter contre lui de toutes les forces spirituelles. S'imaginer que tout ce qui sera ôté à Bergson ira de soi-même à saint Thomas, c'est un calcul insensé. Tout ce qui sera ôté à Bergson ira comme l'eau à la rivière au matérialisme de Spencer. Et une fois de plus saint Thomas n'aura rien, et il n'aura personne. Et il sera comme il était, et ce qu'il était il y a vingt-cinq ou trente ans, avant l'apparition de Bergson, un grand saint dans le passé, un grand docteur dans le passé, un grand théologien dans le passé, sans prise sur le présent, sans ce mordant qui seul compte, un grand docteur respecté, révéré, vénéré, célébré, consacré, dénombré, enterré.

Si Péguy réagissait de la sorte contre la condamnation de Bergson et ceux qu'il appelait « les bureaucrates de Rome », que serait-ce le jour où il serait lui-même condamné? Riby n'avait pas tort de prévoir des désastres. Quant à Lotte, il y avait longtemps déjà que, sur les conseils de Baillet et de son directeur de conscience, il avait « lâché » Bergson, dont la pensée avait tant fait pour le ramener lui-même à la foi. Il s'était bien gardé d'en rien dire à Péguy, car il savait trop bien que c'était sur de telles questions qu'on se brouillait avec lui. Mais prudemment, dans son *Bulletin*, il faisait le silence autour du philosophe. Or, aujourd'hui, c'était Péguy lui-même et son catholicisme nourri de philosophie bergsonienne qui étaient menacés. Lotte allait-il lâcher Péguy, comme il avait lâché Bergson, lui, le vieux grenadier, le défenseur de la tête de pont? Se résignerait-il à ne plus prononcer le nom de son ami dans ce *Bulletin* dont, jusqu'ici, chaque ligne respirait sa pensée? Il avait toujours la ressource de ne plus faire paraître sa feuille. Mais cela même suffirait-il à contenter ce Péguy qui

vous disait : « Qui n'est pas avec moi est contre moi? » Leur vieille amitié de vingt ans allait-elle être détruite à son tour après tant d'autres? On sent passer cette inquiétude dans ce billet que Lotte écrit à un ami : « Rome s'intéresse beaucoup à Péguy. Le temps approche où je ne suffirai plus à le couvrir, et où il faudra qu'il opte définitivement. »

Péguy n'a jamais soupçonné la visite à Coutances du messager de Rome. Mais sa sensibilité prodigieuse aux changements les plus légers dans la température d'une amitié, enregistra une vibration, une onde du côté de Coutances, et pressentit qu'un danger était suspendu au-dessus de la plus grande fidélité qu'il ait rencontrée dans sa vie. « Mon vieux, écrit-il à Lotte (en réponse à deux lettres qu'il avait reçues de lui, coup sur coup, après la visite du prêtre), tu es un des êtres que j'aime le plus. Dans ta précédente lettre il y avait un mot de trop, qui était que quelqu'un pouvait me compromettre (c'est Bergson évidemment qu'il veut dire). Dans ta lettre de ce matin, il y a un mot de trop, et qui est que tu pourrais me trahir. » Le mettre en garde contre Bergson, c'était déja toucher au pacte qu'il y avait entre Lotte et lui. Qu'arriverait-il le jour où Lotte n'abandonnerait pas seulement un des aspects de sa pensée, mais sa pensée tout entière?

A l'égard du christianisme lui-même, comment Péguy aurait-il réagi? « Celui qui est chrétien, a-t-il écrit quelque part en songeant certainement à lui-même, a pris au sérieux tout ce qu'il y avait dans le catéchisme quand il était petit. Il ne s'est point servi des règles du catéchisme pour vitupérer les autres et pour faire l'examen de conscience des autres. Il s'en est servi pour se faire beaucoup de mal à lui-même et pour tenir constamment son propre examen de conscience. Tout ce qu'il peut faire, c'est peut-être de ne point le regretter. » Ce « peut-être » et ce « regretter », quels mots avant-coureurs de tempête ! que de fureurs, que de révoltes, que d'abandons possibles dans cette petite phrase perdue !

La dernière page qu'il a écrite, le matin même du jour de la déclaration de guerre, c'est une diatribe contre l'Index. L'Index ! qu'est-ce que c'était que l'Index? Il n'en était pas question dans le catéchisme d'Orléans. Dans le catéchisme d'Orléans il y avait le bon Dieu, la création, l'histoire sainte, la Sainte Vierge, les anges et les saints, le calendrier,

les grandes fêtes, la prière et les sacrements, les vertus, le Symbole des Apôtres, les fins dernières de l'homme et les sept péchés capitaux. Mais il n'y avait pas l'Index! Il y avait tout, les murailles de Jéricho, la baleine de Jonas, Josué, Judith, Jésus-Christ, Daniel dans la fosse aux lions, le Saint-Esprit qui était une colombe, Dieu le père qui était un triangle, mais il n'y avait pas l'Index! A quoi pouvait bien servir l'Index? Les raisons et les livres n'ont rien à voir avec la foi. Le catholique est un garçon qui s'en va sur la route et qui sait très bien où il va. De temps en temps il s'amuse à consulter les poteaux indicateurs, et tantôt c'est Bergson et tantôt c'est saint Thomas. Mais c'est un plaisir tout gratuit, une joie rituelle du chemin. Les livres, ces poteaux, ne lui servent de rien. Pourquoi lui recommander ceux-ci et lui défendre ceux-là? C'est faire comme le protestant, c'est attacher plus d'importance aux raisons de croire qu'à la croyance même, aux poteaux qu'à la route.

Mais la guerre était là. Une minute encore, et tant de choses qui préoccupaient les hommes cessèrent brusquement d'avoir un sens.

La guerre qui depuis tantôt dix ans occupait l'esprit de Péguy, et dont il fatiguait tous ceux qui l'approchaient, fit sur lui, lorsqu'elle éclata, la même impression de stupeur que s'il n'y avait jamais songé. Puis, tout de suite, il s'établit dans un état qui n'était pas la joie, qui était encore moins la tristesse, mais une tranquille gravité, où se retrouvent toutes les pensées qui lui étaient le plus familières. On sortait enfin d'une période pour entrer dans une époque. On abandonnait le régime intenable de la paix armée, plus intenable que la guerre même, « où l'on était chargé des travaux de la paix au sens où un âne est chargé, et où l'on était chargé pour la guerre au sens où un fusil est chargé ». On allait pouvoir prendre cette fameuse inscription historique dont il avait tant parlé, s'inscrire dans le livre de l'histoire, où ne sont inscrits que ceux qui s'y inscrivent de force. *Violenti rapiunt illud.* L'idée qu'il avait de la grâce, et que la France était un pays gracié, écartait de lui la pensée que Berlin pouvait écraser Paris, car écraser Paris et remplacer Paris, c'était la double face d'une même opération, et les Allemands ne lui paraissaient pas marqués, dans les destins du monde, pour une si grande grâce. Mais

cela, il ne fallait pas le dire. Il était trop nourri par la pensée antique pour ne pas s'effrayer de certaines paroles qui pouvaient irriter les dieux. « Ne parle pas de victoire, » disait-il à Jean de Pesloüan qui venait imprudemment de prononcer ce mot devant lui. Et d'ailleurs, pour l'instant, il ne s'agissait pas de savoir si on serait vainqueur ou vaincu, mais si l'on mènerait bien le jeu, car, pour lui, toute question se présentait sous cette forme : « Sommes-nous chargés de gagner quand même, et à n'importe quel prix, ou sommes-nous chargés de maintenir un certain niveau du monde? C'est-à-dire sommes-nous chargés d'être des vainqueurs ou d'être des nobles? »

Personnellement il savait qu'il mènerait bien le jeu, et tout le monde avec lui. Avec un bien-être profond, il retrouvait la liberté de l'homme qui ne s'appartient plus, cette liberté dans la soumission complète, qui lui aurait plu dans un couvent, qui lui plaisait à la caserne, et dont l'allégresse aujourd'hui était multipliée par l'idée qu'on allait faire quelque chose de grand. Il échappait avec bonheur aux servitudes quotidiennes, à ses *Cahiers*, à ses soucis d'argent, à ses embarras de famille, à lui-même peut-être. Et tout ce que ces pensées mettaient sur son visage tient dans ce mot d'une concierge qui le regardait s'éloigner : « Ah ! celui-là, s'il en revient ! »

Je crois qu'il savait bien qu'il n'en reviendrait pas. Clio, la muse de l'Histoire qui voit quelquefois l'avenir, lui avait récemment murmuré à l'oreille : « Au bout de cinquante ans, les hommes sont finis. Vous-même, vous, petit, vous n'irez pas même jusque-là. Pas même un demi-siècle. Depuis quinze ans que vous ramez sur cette galère des *Cahiers*, vous vous sentez à bout tous les jours, et il vous semble qu'il y a une éternité que cela dure. Et vous n'en êtes encore qu'à la quinzième série des *Cahiers!* Vous ne vous voyez pas, dans trente-cinq ans, fêtant le cinquantenaire de votre malheureuse entrée dans la vie active, dans la vie publique. Vous ne vous représentez pas à la cinquantième série de vos *Cahiers*. Mais vous vous représentez fort bien, et je me représente avec vous, mon enfant, ce que vous penserez le jour de votre mort. »

Peu après la publication de l'*Ève*, il lui était arrivé une aventure singulière. Un ami de Madame Favre, grand admi-

rateur du poème, était venu le voir aux *Cahiers*. Pour lui exprimer son enthousiasme, il lui dit qu'on pouvait mourir après une œuvre pareille. Le lendemain de cette visite, Péguy montait chez Madame Favre. Il avait la mine défaite. « Ah ! il est fameux, votre ami ! s'écria-t-il en entrant. Savez-vous ce qu'il m'a dit hier? Il m'a dit qu'après une œuvre comme *Ève*, on pouvait mourir. — C'était le cri de son admiration. — Eh bien, vous direz ce que vous voudrez, cela m'a donné un coup, et je suis sûr que je n'en ai pas pour longtemps. Je vous dis et je suis certain de ce que j'affirme, c'est que c'est un avertissement. Cela m'a d'autant plus touché que cela venait de quelqu'un de chez vous, d'un de vos amis. Je le vois, je n'ai plus qu'à me préparer à la mort. » On eut beau faire, rire de ses craintes, hausser les épaules, le raisonner, il en revenait toujours là : « Je vous dis que j'ai reçu un choc dont je ne me relèverai plus. Une parole comme celle-ci n'a pas été dite inutilement. »

S'il a pensé à ces présages, dans ces journées où l'on était porté à voir partout des présages, ils ne l'ont certainement pas attristé. Il n'admirait rien tant chez Homère que la mort de ces milliers de Troyens dompteurs de chevaux, d'Achéens aux belles jambières, qui ont connu le sort précoce, le détachement du fruit prématuré, l'arrachement de celui qui ne remplit pas le destin de sa vie et qui périt inachevé dans un combat militaire. Et l'idée de la mort, que j'ai vu l'assombrir parfois, quand elle se présentait à lui sous l'aspect de la maladie, n'avait rien pour l'effrayer, au contraire, si elle couronnait son existence par un destin homérique.

Il devait rejoindre le 4 août son régiment à Coulommiers. Dès le dimanche matin, 2 août, il demanda comme une grâce à sa femme de lui permettre d'aller passer à Paris les deux derniers jours qui lui restaient pour prendre congé de ses amis. Madame Péguy n'éleva pas d'objections. Comme elle était enceinte, elle lui demanda à son tour ce qu'elle devait faire pour l'enfant qui allait naître bientôt, entendant par cette question si elle devait le faire baptiser. « Vous y penserez, » dit Péguy. Ensuite il ajouta : « Si je ne reviens pas, je vous prie d'aller chaque année en pèlerinage à Chartres. » Puis il lui fit, ainsi qu'à ses enfants, un adieu définitif, car il ne voulait pas partir en plusieurs fois.

Il avait déjà revêtu cet extraordinaire uniforme de lieutenant d'infanterie, que je lui ai vu quelquefois, et qu'il sortait, tous les deux ans, du poivre et de la naphtaline, pour le livrer pendant vingt-huit jours au soleil et à la pluie des manœuvres. Sous ce harnais fatigué, défraîchi, dédoré, avec sa barbe et ses lorgnons, cet homme, qui était un soldat-né, avait un air si peu guerrier, que, dans sa compagnie, on l'appelait le pion. L'esprit méticuleux qu'il apportait au service expliquait aussi ce surnom qu'on lui donnait sans défaveur, car les hommes, avec leur instinct rapide, ne se trompaient pas sur lui. Mais jamais vieille défroque n'a recouvert plus de fraîcheur et un cœur plus ingénu.

Il transporta sa cantine chez son amie Madame Favre, et, chose qui, je crois, ne lui était jamais arrivée de sa vie, il prit un fiacre à la journée. A la journée, et ce n'était pas trop ! Il voulait partir le cœur pur et se réconcilier avec tous les amis, que des malentendus ou des dissentiments avaient écartés de lui. Ceux du moins envers qui il pouvait avoir des torts. Pas les autres naturellement ! Car il avait des rancunes que la mort même n'effaçait pas. Parlant, la veille, de Jaurès, qui venait d'être assassiné, il dit à Jean de Pesloüan : « Je suis bien obligé de dire à tous les radicaux que je vois que c'est une chose abominable. Et pourtant... Il y a en cet homme une telle puissance de capitulation ! Qu'aurait-il fait en cas de défaite? » J'ajoute ce détail, que, depuis plusieurs jours, Jaurès traînait dans sa poche le dernier *Cahier* de Péguy : *Note sur M. Bergson*, qu'il avait pris lui-même dans la poche de Léon Bérard, et qu'il lui avait rendu le matin même de sa mort ou le jour précédent, en disant : « C'est bien, mais pas assez technique. » En sorte que, très probablement, ce *Cahier* de Péguy est le dernier livre qu'a lu Jaurès.

Jusqu'à sept heures du soir, il roula dans son taxi, d'un bout à l'autre de Paris, montant et descendant des étages, non pas comme autrefois quand il quêtait pour les *Cahiers*, mais pour serrer des mains, s'alléger l'âme dans la paix d'un adieu, se mettre en règle avec les hommes. Les vieilles amitiés rompues ne se trouvaient pas toutes au gîte, mais idéalement du moins les réconciliations étaient faites, le baiser de paix échangé.

Le lendemain matin, dès six heures, il était déjà debout,

frappait à la chambre de Madame Favre, chez laquelle il avait passé la nuit. Il marchait pieds nus sur le plancher pour donner, disait-il, un peu d'air à ses pieds qui allaient en voir de dures. Il lui parla de ses enfants, de sa femme, des amis qu'il avait à voir encore, de la guerre qui durerait trois mois. Il s'habilla, prit un café au lait, qu'il étendit abondamment d'eau chaude, puis regarda l'heure à sa montre, à sa bonne grosse montre d'argent que je lui connaissais depuis le temps de Sainte-Barbe, et la remettant dans son gousset : « Je vais acheter aujourd'hui une montre commune, et je vous donnerai celle-ci pour la remettre à mes enfants. »

Toute cette journée encore il la donna à l'amitié. Comme je regrette de ne l'avoir pas vu ces jours-là ! Pas plus que je ne peux me souvenir de la première fois où je l'ai rencontré, je ne puis me rappeler la dernière fois où je l'ai vu. Il est entré dans ma vie comme un flot qui par mille pointes prend possession d'une plage, il s'en est retiré de même sans que je puisse fixer la ligne de la dernière avance du flot... Il embarqua un ami aux Batignolles, alla en voir un autre dans une maison de santé, fit des visites à Montmartre, puis de Montmartre, toujours à pied, il se rendit rue de la Sorbonne, entraînant d'un pas allègre son ami Le Taconnoux, un peu las de la course sous la chaleur écrasante : « C'est notre dernière marche d'épreuve, » disait-il en riant. Vers les cinq heures du soir, pour la dernière fois il entra dans sa boutique, où s'alignaient le long des murs, en colonnes de compagnie, les quinze séries de ses *Cahiers*, qui n'avaient pas connu la victoire. Puis il revint chez Madame Favre, où l'attendait l'amie qui semble n'avoir traversé son existence que pour lui donner l'occasion de s'exercer contre lui-même. Ils sortirent. Dernière promenade. Et quel étrange adieu ! A cette amie, qui était juive, il demanda de réciter tous les jours une courte prière qu'il lui remit, et il la pria, elle aussi, s'il ne revenait pas, d'aller à Chartres chaque année. Et c'est la seule chose qu'il lui a jamais demandée.

Ce pèlerinage au grand sanctuaire de Beauce fut la suprême invention de cet homme qui, depuis le temps de Sainte-Barbe, n'avait jamais cessé de se faire des cours roses autour de lui. A quelques autres amis encore il demanda d'aller là-bas. Et c'est ainsi que s'est créé, après l'*Ordre des Abonnés*

des Cahiers de la Quinzaine, le petit ordre affectueux des *Pèlerins de Notre-Dame de Chartres*, qui se compose, à ma connaissance, d'une libre penseuse, d'une protestante, d'une catholique, d'une juive et d'une demi-juive.

4 août. Sept heures du matin. Il revêt son uniforme avec des précautions minutieuses, pour ne pas être gêné aux entournures, car il ne se déshabillera pas de sitôt. Il déjeune. Du café noir aujourd'hui, parce que dès maintenant il se considère en service. Madame Favre lui a préparé un paquet de victuailles, mais il ne veut pas l'emporter. « Mes hommes me nourriront, dit-il. Ils seraient trop déçus de n'avoir pas à se priver pour moi. » Tout en parlant, à son habitude, il rompait son pain en nombreux petits morceaux, qu'il alignait du bout des doigts, comme des pions, près de son assiette. Puis il réclama Thérèse, la servante de Madame Favre, avec laquelle il était mal depuis un certain jour où il avait apporté une énorme botte de genêts, dont les fleurs s'étaient répandues dans tout l'appartement. Mais Thérèse était sortie. Il l'attendit un moment. Cela le chagrinait de quitter le logis sans avoir effacé le souvenir du malencontreux bouquet. Cependant le temps passait. Il regarda l'heure à sa montre. Toujours sa même montre d'argent, car il n'avait pas eu de quoi s'en acheter une en nickel. Il boucla son ceinturon, auquel pendait, je m'en souviens, un sabre de sous-officier. Il dit adieu à Madame Favre, et non sans solennité il la quitta sur ces mots : « Grande amie, je pars soldat de la République pour le désarmement général et la dernière des guerres. »

Quelques minutes plus tard, Thérèse apparaissait en larmes. Péguy l'avait rencontrée au bas de l'escalier. Il l'avait embrassée : « Adieu, mon amie », lui dit-il. Et il s'éloigna dans la rue.

Je pourrais suivre Péguy plus loin. Son ami Le Taconnoux, qui ne le quittait pas depuis la veille, m'a raconté ses moindres gestes et ses moindres propos, jusqu'à cet air de *Carmagnole* qu'il fredonna toute la matinée, comme aux grands jours de l'Affaire. Il chantait la même chose qu'au temps où nous manifestions autour de la Sorbonne ou du Cherche-Midi, parce qu'il n'avait pas changé. Et le même esprit mystique l'emportait vers son destin.

Je pourrais le suivre jour par jour et d'étape en étape, pendant tout le mois d'août, de la Lorraine à la Marne. Un sergent de sa compagnie, M. Victor Boudon, a écrit le récit de la campagne de Péguy. Mais je préfère ne pas le distinguer de ces milliers et de ces milliers d'hommes qui, à la même minute, et pour la même cause, faisaient la même chose que lui. Il me semble qu'il eût aimé cela, car ce furieux amant de la gloire savait que la grandeur la plus grande est peut-être de se perdre dans une grandeur anonyme. Il a parlé inoubliablement de cette « muraille de quatre » formée par ses quatre grands-parents, au delà de laquelle sa race se perdait dans un prodigieux silence. Et lui aussi, il s'enfonçait avec joie dans cet énorme anonymat, avec une joie secrète, une plénitude d'humilité, peut-être aussi une plénitude d'orgueil, et plus encore avec on ne sait quel goût et quelle plénitude d'anéantissement... C'est ainsi que je le vois entrer dans le silence et l'anonymat de l'armée, s'y enfoncer et disparaître.

Le 5 septembre, vers les cinq heures du soir, à mi-chemin des villages de Villeroy et de Monthyon, près de Meaux, il était tué debout, d'une balle à la tête, en criant à ses hommes couchés en tirailleurs : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! » Cette fois, pour toujours, il s'était évadé. Hors du monde, hors de la vie.

Dans un de ses moments d'orgueil où il disait : « On verra les voitures de la maison Bellais comme celles de la maison Hachette ! » il avait dit à Boivin : « Et nous aussi, nous aurons des artilleurs à notre enterrement. » Il ne s'était pas trompé. On n'a jamais vu les voitures de la maison Bellais, mais à l'enterrement de Péguy il y a eu des artilleurs, et des fantassins aussi.

On l'enterra avec ses camarades dans la grande tombe de Villeroy. Plus tard, lorsqu'on exhuma ces morts, on le reconnut à ceci qu'on trouva sur lui un centime. C'était un de ces centimes que l'administrateur des *Cahiers de la Quinzaine*, André Bourgeois, recueillait dans sa caisse avec sa scrupuleuse exactitude commerciale. Péguy les prenait quelquefois pour en amuser ses enfants. Madame Péguy suspendit le centime au cou de son plus jeune fils, né après la mort de son père. Et quelle médaille de piété pouvait mieux symboliser que cet humble centime la sainte Pauvreté qui, aux yeux de Péguy, faisait toute la force et la noblesse du monde.

Le fonctionnaire chargé de rédiger la fiche de ses droits à la Légion d'honneur refusa de l'inscrire au titre de la Marne, alléguant qu'il était tombé le 5 septembre, et que la Marne ayant commencé le 6, il était mort au temps de la retraite et non sous le signe de la Victoire. Ce bureaucrate, sans le vouloir, avec son plat raisonnement, donnait son trait suprême à la vie de Péguy : il fallait que, jusqu'à la fin, il appartînt aux mauvais jours. Dans le calendrier historique qu'il avait inventé à son usage, le dix-neuvième siècle commençait à la défaite de Waterloo, pour finir en 1885 à la mort de Victor Hugo. Mais il avait mal calculé. Ce siècle qu'il croyait depuis longtemps enterré n'était pas fini du tout. Il lui manquait encore son couronnement formidable. Le dix-neuvième siècle finit à Charleroi. Avec la victoire de la Marne c'est un nouveau siècle qui s'ouvre, peut-être même une ère nouvelle. Péguy ne lui appartient pas. Il appartient tout entier au lointain dix-neuvième siècle. Il en est le dernier moment.

C'est par l'article de Barrès, dans *l'Echo de Paris*, que Lotte apprit, comme nous tous, que Péguy était mort.

Il venait de quitter Belle-Isle où se trouvait sa famille, et il rejoignait à Saint-Lô, dans un wagon de troisième classe, son régiment territorial. Depuis trois ou quatre heures il avait dans sa poche le journal qu'il n'avait pas encore ouvert. Dès qu'il le déploya, il lut les mots terribles : « Charles Péguy tombé au champ d'honneur », que ce jour-là (c'était le 17 septembre) nous tous, les amis de Péguy, nous lisions, à peu près à la même heure, dans tous les endroits où la guerre nous avait dispersés. « Que vais-je devenir sans mon Péguy? » écrivait-il le soir même. A quelques jours de là, dans la cour de la caserne, on demandait, au rapport, des volontaires pour le 136e d'active de Saint-Lô. Le sergent Lotte, le vieux barbu, comme on l'appelait au régiment, n'hésita pas un instant. Il quitta la territoriale pour passer dans l'active, et fut aussitôt dirigé sur l'armée de Maud'huy, qui se battait devant Arras.

Les lettres qu'il écrivit alors (il n'a pas eu le temps d'en écrire un grand nombre) sont comme un écho d'outre-tombe de la voix de Péguy. Leurs deux pensées, qui avaient risqué un moment de s'écarter l'une de l'autre, s'étaient remises au pas, côte à côte. Et l'on se demande qui l'on entend

dans une phrase comme celle-ci : « La guerre durera longtemps encore sans doute. C'est un âge nouveau qui naît, une nouvelle chrétienté du moyen âge, et c'est un enfantement peu commode. Il faut que cet horrible monde moderne périsse jusque dans ses racines. Alors tu comprends, vieux, c'est un fameux travail. »

Deux jours après Noël, tandis qu'il étudiait, par-dessus un petit mur, l'itinéraire d'une patrouille, il tombait mortellement frappé. D'une balle au front, comme Péguy. C'était, remarque son biographe M. Pierre Pacary, le jour de la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste, auquel il avait emprunté ce verset de la première épître pour servir d'exergue au *Bulletin :* « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu, et toute personne qui aime est née de Dieu et connaît Dieu. » En vérité, le cher Lotte ne pouvait pas trouver un meilleur jour pour mourir, et j'entends Péguy lui dire (ce Péguy pour lequel le saint du jour était un personnage qui donnait à la journée sa couleur), j'entends Péguy lui dire : « Tu as bien choisi, vieux Lotte ! Tu t'es fait tuer le jour où nous fêtions ici le saint de l'amitié, de la tendresse et de la fidélité. »

Je suis retourné l'autre jour, au crépuscule, dans la cour rose. Elle m'a paru bien défraîchie, beaucoup moins rose que jadis. Il y a quelque trente ans, dans ce petit désert, où se dresse toujours le même arbre défeuillé dont j'ignore l'espèce et le nom, nous bâtissions ensemble, avec le cher Péguy, la Cité harmonieuse. Toutes les vieilles rêveries d'autrefois me revenaient à la mémoire et les grandioses bavardages que nous faisions avec tant de sérieux, comme si le monde attendait de nous un nouvel évangile. Qu'elle était vaste, notre cité ! Tous les hommes y avaient leur place, les hommes de tous les pays, de toutes les races, de toutes les religions, et les animaux eux-mêmes, parce que les animaux sont des âmes adolescentes, et qu'aucune âme ne devait être étrangère dans la Cité harmonieuse. Qu'elle était pure, notre cité ! On n'y connaissait pas les sentiments que nous nommons la haine, la jalousie, la rivalité, le mensonge. On ne savait pas même ce qu'étaient ces sentiments, car c'eût été déjà les avoir que d'en avoir la connaissance !... Comme je me suis vite résigné à ne pas rencontrer dans la vie notre cité idéale, notre cité de quatre

heures du soir ! Si elle existait quelque part, ferais-je même un pas pour aller la chercher? Péguy non plus ne l'a pas rencontrée. Mais lui ne s'est pas résigné à abandonner le vieux rêve. Hors du monde, hors de la vie, il est allé le demander aux réalités invisibles.

Une cloche sonna, dont le son parut m'arriver à travers des épaisseurs d'années. C'était l'heure de la récréation. Allais-je voir surgir dans la cour Péguy, Beaudouin, Baillet, Lotte et les autres? Allais-je voir sortir ma jeunesse?... Des cris m'entourent de tous côtés. Les voici, ceux qui nous remplacent ! Comme ils sont pareils à nous ! Mais non, ils ne sont pas pareils. Tu le sais bien, ô ma mémoire, ô mon cœur, deux jeunesses ne se ressemblent jamais.

Jérôme et Jean Tharaud,

20 décembre 1925.

La Boîte à pêche

Avant-propos en manière d'ouverture.

Six heures du soir. Les demi-pensionnaires se levaient, s'en allaient ; les externes surveillés s'en allaient. Il y avait deux heures déjà que les externes libres étaient partis, libérés du lycée, du « bazar », du « bahut », étaient rentrés chacun chez soi.

Les internes demeuraient internés. Deux heures d'étude encore, avant le réfectoire et ses tables de marbre gras, l'omelette compacte et les lentilles. L'hiver, le gaz sifflait sous les abat-jour badigeonnés de peinture vert bouteille. Une chaleur viciée stagnait autour du poêle. L'air de la salle était une pâte blafarde qui collait aux visages et aux mains, les blêmissait comme d'un enduit. Et là dedans bougeaient des gestes pauvres, chuchotait par instants une voix sans timbre, aussi neutre que le froissement des pages feuilletées au poids des dictionnaires.

On entendait, l'été, par les fenêtres ouvertes, les criailleries des martinets en pourchas. Le crépuscule, au bord des toits, s'attardait comme un adieu : sur trente adolescences, à travers les fenêtres, il traînait en triste caresse la tiédeur de ses lambeaux. L'un, puis l'autre, on mendiait de sortir. C'était au désert de la cour une minute de flânerie hâtive. Au pied des marronniers en rangs, quelques moi-

neaux faisaient poudrette. Les bâtisses haussaient leur rectangle, abattant une ombre si longue qu'elle couvrait toute la cour d'un bleuissement de cendres. Le ciel, par-dessus les ardoises, amplifiait son ascension vertigineuse, sa fluidité d'aigue-marine. Un rat hirsute, couleur de terre, sortait d'une bouche d'égout, filait sur les pavés d'un caniveau. Toutes les fenêtres se masquaient d'un grillage.

On rentrait. Presque deux heures encore. Virgile perdait sa grâce et Racine sa tendresse. Musset? « Quinze ans, âge céleste... » On avait à peu près quinze ans, la chair trouble, le cœur gros : las de Musset, las des vers qu'on avait rimés, de clairs de lune romantiques, de nuits sur la pelouse balançant le zéphyr, de faux serments, d'amoureux désespoirs. Fraîche comme d'une résurrection, l'enfance bondissait au travers avec une vigueur de jeune chat, oubliée la géhenne sentimentale et désabusée où elle avait pensé mourir. On était jeune ainsi qu'aux premiers âges du monde, un catalogue entre les mains.

Pêcheur normand, *Pêcheur canadien*, *Martin-pêcheur*, les enseignes éclataient de couleurs fabuleuses, plus rayonnantes d'évocations, au seuil des catalogues, que les Fenimore Cooper, que les Jules Verne de naguère ; et bien plus proches, intimes jusqu'à l'angoisse. Un frémissement naissait aux doigts tournant les pages, une fièvre convoiteuse, brûlante de souvenirs et de possibles.

— Tu te rappelles, Jeanneret?

— On y retournera, mon vieux Bailleul!

Paul Jeanneret, Daniel Bailleul étaient pêcheurs. De vrais pêcheurs dans leurs nerfs et leur sang, possédés, par delà l'étude et le lycée, d'une hérédité millénaire. Bailleul autant que Jeanneret, avec la même richesse créatrice, la même spontanéité ingénue.

Pour eux les catalogues vivaient. Chaque page sous leurs doigts tournait comme une porte, s'entr'ouvrait sur les plaines illimitées du rêve. *Quelques conseils*, disaient les catalogues. Bailleul souriait des vignettes malhabiles, éprouvait leur vertu secrète, la puissance merveilleuse dont il les avait douées. *L'ablette, la brême, le rotengle ou gardon rouge.* C'étaient des dessins au lavis, mornes, ténébreux, des taches noirâtres sur le papier. De la bouche de la brême, des bulles montaient en file vers la surface, une, puis une, en chapelet de grains d'air, en perles d'air dans l'épaisseur glauque de

l'eau. Et l'eau coulait, vivait, bruissait, clapotante au soleil sur les bancs de galets, blondoyante sur les grèves lisses, et tout à coup verte en ses profondeurs, verte et lourde, et dormante, à la chute de la grève on ne savait en quel abîme.

Daniel Bailleul était parti ; oubliée l'heure, oubliés les murs. Il avait reconnu, une seconde, la sensation éprouvée dans ses rêves de poursuivre un long vol tranquille, par-dessus les obstacles amplifiant sa glissade suspendue, et parfois presque retombant, à l'instant même de retomber, reprenant son élan aux pages du catalogue, et reprenant son vol au-dessus des glissantes images.

On voit mieux, là-haut, bouger au fond des *mouilles* les dos sombres des poissons, entre les herbes lentes rôder le museau d'un brochet, sous les fleurs des renoncules d'eau s'arrondir la nageoire d'une carpe, tandis que clappent et sucent, invisibles, ses lèvres blanches et barbues. Sur les cailloux l'eau mince sursaute, en vaguelettes innombrables à quoi s'accroche le soleil ; c'est un fourmillement de soleil, une danse éblouissante qui s'éparpille et s'atténue, se rallume et s'irise, tournoie au ras du fleuve, et brusquement s'éloigne en un reploiement d'éventail. Sous l'eau mince, les galets roux tressaillent ; ils roulent souplement, s'effilent, se soulèvent et nagent. Une épouvante les bouleverse, les chasse en éclatement de fuite, au choc d'une pierre qui roule sur le perré, au toucher sournois d'une ombre qu'allonge et déforme sur l'eau, derrière les épaules d'un pêcheur, le soleil crépusculaire.

Bailleul sourit d'avoir prévu la fuite des chevesnes. Il est la proie d'un puissant rêve, heureux d'en exalter s'il le veut la puissance. C'est lui-même, il le sait, qui suscita au fil de l'eau l'ombre du pêcheur imaginaire, qui fit rouler la pierre sous ses pas maladroits pour l'effroi des chevesnes disparus. Il pourrait à son gré dévisager les traits de l'homme ; il l'abandonne à son anonymat, se détourne de sa silhouette, qui fut vraie l'instant d'exister.

Sur les galets frémit la troupe des chevesnes, un à un revenus, folâtrant le nez dans l'eau vive. C'est bien un rêve, par l'allégresse créatrice, par l'aisance libre des images, mais gonflé de réel, mais robuste, et qui dédaigne de tricher. Chaque instant de ce rêve a la couleur d'une saison, la nuance d'une heure entre les heures. Bailleul sait pour toujours à quel tournant de Loire, sur quel banc de cailloux

polis ces chevesnes-là folâtrent au soleil. Les temps venus, il marchera vers eux parmi les rauches, fera voler la mouche artificielle qui se posera sur l'eau, légère, avec une douceur vivante. Il sait ; il éprouve dans son rêve la conscience de ce que peut son corps, la souplesse de son poing balançant la canne flexible, dans le vent, contre le vent. Orgueilleux tout à l'heure à la rencontre du pêcheur maladroit, voici qu'il s'humilie à l'approche d'un autre pêcheur. Il le regarde couler ses pas au bord des grèves, vêtu de hardes ternes, coiffé d'un vieux chapeau de toile verdâtre, les joues hâlées, les mains brunies. Avec quelle « vérité » la sauterelle glisse dans l'air, érafle l'eau, à peine, d'une chute qui l'effleure, et l'horripile à rides menues de ses pattes éperdument remuées ! Elle est tombée juste où l'homme l'a voulu, les yeux rivés à elle, tout le corps en suspens, les bras suivant dans son orbe évasé la pointe attentive de la gaule. Et c'est, vers l'insecte flottant, un bref remous presque invisible qui se confond avec le tressaut des vaguelettes. Bailleul pourtant l'a vu, dans l'instant même où la gaule se courbait, où se tendait le fil à l'élan du chevesne piqué. Qu'il se défende, si lourd et vigoureux soit-il, à coups de queue dardant sa fuite violente, en vain ! Ni cet hameçon, ni cette ligne, ni cette gaule ne pardonnent, entre les mains souveraines de Najard. Et Bailleul songe, le cœur battant de la capture : « O Najard, ô mon maître, j'ai vu la touche en même temps que toi, avec les mêmes yeux que les tiens ; mes mains, je te le jure, auraient « ferré » en même temps que les tiennes. Tu ne dis rien, grand silencieux, mais tes paupières se brident et je vois que tu es content... Moi aussi, je suis un pêcheur ! »

Il continue de tourner les pages, et son rêve se précise, plus étroit et plus dur. Ce sont des « articles de pêche », des cannes superposant leurs brins, des théories d'hameçons numérotés, grandissant, s'apetissant, des « 18 » minuscules aux « quadruples zéros » forgés. Bailleul, contre sa paume, sent les nœuds des roseaux, la tranche hexagonale des bambous refendus, le froid des viroles nickelées. Il monte les cannes brin à brin, en éprouve l'équilibre, la nerveuse élasticité ; il respire l'odeur du vernis, un peu amère, et ses narines palpitent imperceptiblement. La soie tressée glisse dans les anneaux. Amollies d'eau, les *racines* se nouent sous ses doigts, de plus en plus déliées vers l'hameçon ou la

mouche, amenuisées en *queue de rat.* Il devient tour à tour les objets dont s'empare son rêve, il les voit et les touche, rouleau de soie brillante qui se dévide avec un petit bruit de colle, racine translucide, teintée de vert à la semblance des eaux profondes, hameçon aigu, tordu, soulevant à l'abord de sa pointe la traîtrise de l'ardillon. Sur les pages chatoient les mouches artificielles, si légères qu'il retient son haleine ; leur corps a des éclats d'élytres, des reflets d'or poudroyant, des splendeurs vitrifiées d'émaux. Que de noms pour ces mouches innombrables ! Mais il n'en est que trois pour les chevesnes et les vandoises de Loire, la rousse, la grise et la noire. Qu'elles soient fournies et flottent bien, que l'hameçon qui s'y cache soit de trempe vigoureuse, et pique : Najard ne leur demande rien d'autre. Le reste...

Ah ! le reste ! De nouveau le rêve s'exalte et monte. Il est si haut, si ample, qu'il embrasse tout le fleuve et les rivières minces, le canal par delà la forêt, les étangs et le peuple myriadaire des poissons. Sur les grèves de la Loire, sous les saules des rivières, le long des peupliers en file dont l'ombre tremble sur les chemins de halage, Najard marche en silence et mène son jeu miraculeux. Aux remous, aux courants, à l'eau torpide des étés, à l'eau limoneuse des crues, un seul de ses regards arrache de féconds secrets. Sa gaule, semble-t-il, s'accourcit et s'allonge, et balancée au rythme des pas donne aux gestes de l'homme on ne sait quelle intime et souveraine harmonie. Il va, un peu penché, sa boîte à pêche sur le flanc.

C'est une boîte de planches lourdes, plus longue que large, dont le couvercle joue sur des charnières de cuir. Le tonnelier l'a faite avec des douves de châtaignier. Le bourrelier, voilà dix ans, y a fixé cette courroie brute, baudrier plus épais qu'un trait de percheron. C'est commode à l'épaule, cela résiste au temps, soutient allégrement le poids grandissant de la boîte. Depuis qu'elle bat le flanc deNajard, elle en a porté des quintaux ! Mille et mille fois, sur la litière de rauches, le couvercle s'est entr'ouvert, aussitôt rabattu en claquant ; et chaque fois c'était un poisson capturé, ruisselant d'un éclat liquide, frais et gonflé au poing de l'homme. Il y eut des chevesnes blonds, des barbillons aux nageoires orangées, des gardons aux nageoires saignantes, des brêmes pâles, des brochets aux reins verts, des perches épineuses aux flancs tigrés de noir.

Mille et mille fois encore, le couvercle de châtaignier se soulèvera, retombera en claquant. Du courant à la main de Najard, le fil de la ligne ondulera, soudain se raidissant tressaillera de spasmes violents. Au rêve de Bailleul, parmi les eaux vives et les arbres, les grèves et les rauches frissonnantes, il faut cette présence merveilleuse, ce grand sauvage un peu farouche, ce sylphe guenilleux aux gestes infaillibles ; il faut ce pêcheur entre tous, ce maître. Est-ce un charme, une sorcellerie? Ses mains sont fées, rêches et dures ; entre leurs sombres doigts les poissons brillent comme des joyaux. Sa boîte est fée, où glissent les poissons, où s'éteignent sous le lourd couvercle tant de lueurs, tant de reflets. D'avoir vu tant de bêtes palpiter à la ligne de Najard, sortir de l'eau et monter vers ses mains, Bailleul garde un éblouissement. Il repose ses yeux sur les planches ternes de la boîte, évoque avec d'oppressantes délices les splendeurs qu'elle cèle au secret de ses flancs. Pour lui seul, il la touche ; il ose l'entr'ouvrir et se pencher vers elle. Ah ! c'est bien ce qu'il attendait : ces rauches vertes, allongeant sur le fond leurs hampes fines, et sur elles couchées ces formes claires, ces couleurs de ciel et d'eau pure, cette densité de lingots précieux, ces délicatesses de fleurs. Et ces odeurs en montant qui sont celles des grèves au soleil, celles des mouilles profondes où s'engluent, immobiles, des mousses d'un vert épais et violent, celles des plages que le courant découvre, se craquelant au soir des journées chaudes. Dans la boîte fruste, sans les meurtrir, sans plus ternir leur rayonnement que la caresse mouillée du fleuve, Najard a couché les poissons ; avec eux tous, il a capté l'air bleu réfléchi au miroir de l'eau, le cuivre des couchants, les nuages nacrés qui flottent suspendus, les nuages ardoisés qui croulent sur l'horizon. Les poissons se rallument et bougent. Dans la boîte ténébreuse, un long chevesne s'infléchit et s'irise avec une magnificence d'arc-en-ciel ; une ouïe s'entr'ouvre et saigne, rose pourpre. C'est une beauté changeante et fragile, un éternel et fugace enchantement : duvet aux fruits, givre aux brins d'herbe, lueurs dans l'espace où volent des ailes de papillons, où tournoient des graines ailées d'érables, où dans l'azur liquide, des cimes aux pieds des peupliers, glissent et floconnent vers l'eau de blancs duvets trempés de lumière. Doucement, doucement... Des spasmes silencieux soulèvent les poissons qui

meurent. Mieux vaut clore la boîte avant cette agonie. Le grand Najard, dans l'ombre moite des rauches, s'assied et se repose, du revers de la main essuyant son front en sueur. Il a laissé couler de son épaule la robuste courroie de cuir : sa boîte à pêche est posée près de lui. Ses yeux pâles, aux pupilles étroites, vaguent sur les courants et les grèves. Sa poitrine brune respire, paisible et nue dans l'échancrure de la chemise.

Voici l'instant où s'alentit le rêve, où Bailleul lui aussi se repose, baigné d'espace illuminé. D'immenses nappes de soleil s'épanchent et coulent, entraînées par la Loire. L'eau tourne largement, d'un flux tranquille qui soulève et qui berce. Parfois, un souffle vif court aux pointes des rauches, les incline et les creuse, bruissantes. La boîte à pêche est toujours là, rugueuse sous la main qui la touche. Et Bailleul songe, les paupières fermées sur le ciel et le fleuve : « L'ouvrir encore, saisir un à un les poissons, les sentir peser dans ma paume, retrouver pour chacun la minute où Najard l'a pris, le reprendre moi-même puisque j'en suis capable, pour chacun retrouver ma joie, mes errances au long des berges, mes souvenirs déjà sans nombre et mes espoirs illimités, sur mes lèvres et dans mes yeux la saveur, l'éclat de mes vacances, dans toute ma chair, avec ce balancement de la gaule à mon poing, le rythme élastique et dansant, l'élan même de ma liberté. »

Ce sont toujours des rêves, plus que naguère des rêves, mais où les souvenirs s'affaissent, où les espoirs ont perdu presque ensemble leur vétusté adolescente. Najard maintenant est mort, d'avoir eu trois fils à la guerre. Jeanneret, le compagnon d'enfance, a été tué, médecin, devant Vauquois, une nuit qu'entre les lignes il s'avançait au secours des blessés. Bailleul, blessé de guerre, a revu bien souvent les yeux de Jeanneret, les yeux verts où pendant l'étude il aimait retrouver la transparence de la Loire estivale. Lui-même a bien failli mourir ; en certaines heures, il doute s'il est vivant. Avec une ferveur timide, il lui arrive parfois de revoir la boîte de Najard, et d'oser l'entr'ouvrir encore, de ses doigts qui tremblent un peu : des doigts gourds et blessants, de pauvres doigts infirmes. Comment toucherait-il à ces choses, sans les flétrir, sans les tuer davantage? Que Najard et Jeannneret lui pardonnent. Mais son enfance, pourra-t-elle pardonner?

Chevesnes.

Depuis longtemps, Bailleul les connaissait. Ils sont si nombreux dans la Loire qu'ils sont partout, qu'on bute contre eux à chaque coup de ligne. Et voraces ! Et brutaux ! Mais si défiants...

Il les avait vus, le long des enrochements, se chauffer les reins au soleil. Ils flottaient à la surface de l'eau, immobiles, tendant leur nez court et mastoc. Mais qu'un pas ébranlât le perré, qu'une ombre glissât sur le fleuve, ils étaient loin, à toutes nageoires gagnant le large, ou bien coulant à pic, s'effaçant dans les profondeurs.

Il se rappelait ceux qui rôdaient sous les chaînes du bateau-lavoir, et qui, gobant sa mouche à large gueule, brisaient avec simplicité sa ligne de pêcheur d'ablettes ; et ceux qui, à *Guinand*, au fond glauque du remous, happaient le grain de blé et si raide entraînaient la plume... Voraces? Ce n'est pas assez dire. L'asticot ou le ver, une mie de pain, le blé, le sang caillé, un grain de raisin blanc, une cerise, tout leur est bon ; grillon, sauterelle, foie de grenouille, tripe de poulet, lamprillon ou croûte de fromage, queue d'ablette ou cuiller de métal, ils sautent sur tout, happant tout, bousculant du nez le bouchon qui flotte, le fétu qui dérive, le duvet tombé des arbres. Mais alors, quelle pêche facile ! Une ligne dans l'eau, n'importe quoi au bout, et les chevesnes vont se pendre tout seuls ! Oui?... Eh bien, essayez !

C'est que voilà, il faut une ligne justement, une ligne qui tombe dans l'eau, fait frémir sa surface, un bas de ligne assez fort pour résister au chevesne accroché : elle est robuste, elle est violente, l'attaque du chevesne au ferrage ! Et qui tiendra cette ligne? Un pêcheur lourd et maladroit, un homme qui marche, chaussé de cuir épais et dur, dont les pas grincent sur les galets, dont la forme haute et large se dresse au bord des grèves comme un monument en voyage, et gesticule, et projette devant elle son ombre plus vaste qu'elle-même, désordonnée, épouvantable. Voilà longtemps que les chevesnes ont fui, dispersés, fondus, évanouis...

C'est une pêche, et c'est une chasse. Il faut couler ses pas sans bruit, chercher l'abri des rauches qui vous cachent jusqu'à la ceinture ; il faut apprendre à lancer loin sa

mouche, d'un coup de gaule assez puissant et souple pour que l'appât impondérable vole à dix mètres devant soi, pour que le fil de ligne se déploie tout entier dans l'air au lieu de cingler l'eau comme la corde d'un fouet, pour que la mouche suspendue, une seconde hésitante, se pose doucement, naturellement, comme si elle était vivante.

Bailleul n'a jamais cru que cela s'apprît sans peine. Et il a essayé, pour voir ; et ça vient, et il ne regrette plus sa peine. C'est qu'entre toutes les pêches de Loire, celle-ci est la plus passionnante. La plus rude? La plus ardue? C'est la même chose.

On va, le bras droit balancé, tout le corps balancé d'un rythme lent, sans heurt. Tandis que la gaule siffle, et que vole la mouche au bout du fil vertigineux, les jambes glissent des pas allongés, au ras du sable, des galets ou des herbes. Il faut tout voir : la place d'eau vive où les vaguelettes se brisent, où frémit la troupe des chevesnes, la pierre chancelante qui roulerait sous le pied, la mouche artificielle dans l'instant qu'elle se pose, le liseron ou la ronce qui lierait le jarret au passage... Et faire vite, car le *garbeau* ne traîne pas ; une mouche artificielle, ce n'est qu'une petite touffe de poils brillants, huilée un peu pour qu'elle flotte ; cela n'a pas de goût, on appelle ça un « leurre » : le chevesne l'a tôt recrachée ; et vous pouvez tirer, il n'y est plus. Ce grand flandrin de fil, cette *bannière* démesurée tord sur l'eau des méandres avachis, le courant vous la pousse vers les pieds, et la mouche fait éponge, se gorge d'eau, chavire... Débrouillez-vous maintenant pour soulever tout ce fil, le décoller, le faire cingler l'espace, avec votre petite gaule de trois mètres !

Le rythme, le rythme... tout est là. On pêche en remontant le fleuve, on doit pêcher en remontant. Mais les principes, vous savez... Quelquefois, il arrive qu'on descende en pêchant ; mais remonter vaut mieux, si l'on peut, si le caprice des rives, si le vent le permettent. On remonte donc, et l'on balance la gaule en arrière, tandis que la mouche vient vers vous entraînée par le courant, d'un ample geste qui tire à soi le fil, tout le fil, tout au long avec la mouche au bout. Et c'est le bras qui lance tout en arrière, allez ! allez ! d'un bout à l'autre... et brusquement part en avant, d'un geste bien plus vif et plus court, un quart de cercle ou environ. Halte ! la gaule fouette et s'arrête, juste où il

faut, d'un coup de poignet précis : pas trop tôt, car le fil resterait en route ; pas trop tard, car le fil rabattu sillonnerait l'eau d'une longue égratignure, bruissante, terrifiante, irréparable. Comme ceci, exactement. Vous avez vu? Alors, essayez.

C'est ce qu'a fait Bailleul, obstiné, acharné, raisonnable, et quelquefois, déjà, récompensé. Il a, dans la poche à soufflet de sa vareuse, une boîte de cuivre au couvercle vitré, à travers quoi l'on aperçoit les mouches, les grises, les rousses et les noires, rangées dans leurs compartiments. Il a dans sa poche de poitrine un flacon d'huile de paraffine, et un petit pinceau pour badigeonner d'huile les poils des mouches. Depuis le temps, ce pinceau a marqué sa place d'un rond qui va s'élargissant.

Il sait lancer, tant bien que mal. Quelquefois, lorsqu'il fouette en avant, la mouche claque comme la mèche d'un roulier. Mauvais, ça : les poils n'y résistent guère, avec ensemble fichent le camp ; il n'y a plus à l'hameçon qu'une petite loque de plume qui se déroule et pend, mouillée, transie, navrante. Il la remplace et recommence, la regarde tomber sur l'eau, où il a pu, où elle a voulu. Pas mal, cette fois... Elle a daigné tomber là-bas, dans ce courant qui danse sur des cailloux. Et ça y est, tout de suite : une petite vague qui se soulève ; presque rien, mais Bailleul a vu. Et il tire aussitôt, la gaule se plie à rompre : c'est un beau.

Roidement, longuement, le chevesne fonce tout droit, tire en brute, éperdument. La ligne a tenu bon : son affaire est réglée. Maintenant qu'il a « jeté son cri », il pourra se ruer encore, Bailleul est sûr de l'amener. C'est sa première attaque, lorsqu'il se sent piqué et qu'il démarre, qui décide du dénouement. Il faiblit, il mollit ; voilà l'instant de récupérer la ligne. De la main droite, la main gauche soutenant la gaule, Bailleul tourne le moulinet ; le cric de la manivelle cliquette, la soie mouillée s'enroule sur la bobine. Penché sur l'eau, le pêcheur regarde louvoyer, à la remorque, le corps brunâtre aux rouges nageoires ; il approche, l'œil rond et fixe, la gueule portant au coin, bien visible, la mouche meurtrière. A travers le miroir liquide, Bailleul évalue sa taille et son poids : trois cents grammes? trois cent cinquante? Il est long, un peu maigre, plutôt trois cents. Attention ! Il a vu l'homme, et l'homme a vu qu'il le voyait : on se figure tant de choses à la pêche ! Par exemple

qu'on distingue, dans la pupille d'un poisson, un regard qui rencontre le vôtre, et trahit la terreur à l'instant de la fuite sauvage. La main cède à cette fuite, freinant des doigts le glissement du fil contre la gaule. Le chevesne s'épuise vite, à ce second élan ; il s'arrête, obéit et revient, tiré droit vers la berge au cliquet de la manivelle. Son corps brun reparaît, balancé de droite et de gauche par un roulis à l'abandon. Une dernière fois il fonce, mollement, péniblement, et reparaît encore, glissant comme une chose, la tête à demi hors du fleuve avec cette mouche fichée creux dans la lèvre. Bailleul l'amène d'un mouvement du poignet, inclinant sa gaule en arrière : il n'a plus qu'à se pencher vers lui, accroupi, à le cueillir dans sa main gauche, à fleur d'eau, à décrocher la mouche et à recommencer la pêche.

Il y a les chevesnes en troupe, qui folâtrent dans les courants vifs. Avec ceux-là, il ne faut pas muser : à peine la mouche tombée sur l'eau, quelque chose la pousse, un tressaillement des petites vagues, un tressaillement « autre » où se gonfle une vie animale. Et dans l'instant il faut ferrer, vite, plus vite, et pourtant pas trop fort, pas trop raide. Il faudrait ferrer, pour un peu, avant le fugitif remous de la touche, avant que la mouche soit tombée ; bien souvent les chevesnes n'attendent pas qu'elle tombe, ils sautent dessus au vol, d'un silencieux plongeon dans l'air.

Il y a les chevesnes qui flânent dans les lagunes sableuses, entre un banc de grève et la rive. Ceux-là sont moins pressés, moins francs. On les distingue tous, dans l'eau inerte et transparente, rôdant si près de la surface qu'ils semblent la frôler du dos comme la vitre d'un aquarium, et par moments piquant au fond, traînant leur ventre sur le limon verdâtre d'où se lève un trouble sillage. C'est là qu'il faut une main légère, attentive à suspendre la mouche au bout du vol horizontal, à la laisser se poser d'elle-même, aérienne, duveteuse ! L'eau est si calme que l'effleurement de ce flocon l'émeut par toute la lagune. Autour de lui les chevesnes s'égaillent, comme chassés par un souffle violent, ou comme les éclats d'une grosse pierre tombée de haut. Les voici loin, sous les osiers. La mouche encore une fois voltige, fend l'espace et se pose sur l'eau dépeuplée. Alors les chevesnes reviennent, curieux, avides. Leur course, à la surface, gonfle des bourrelets allongés : à droite, à gauche, partout ; cela fait comme les rayons d'une étoile, conver-

geant vers la mouche immobile, cœur de l'étoile. Et le premier chevesne l'atteint, se rue vers elle, si goulûment que le cœur vous bat, qu'on s'attend à le voir avaler, avec elle, le bas de ligne tout entier. Oui-da... Il n'avalera rien ; il s'arrête brusquement, achève sa course en glissade paisible ; sa gueule massive monte et flaire, pousse dédaigneusement, sans s'ouvrir, cette fausse mouche ridicule. Et les autres font comme lui, les derniers même s'arrêtant à l'écart, mystérieusement avertis : « Qu'est-ce que c'est? — Ce n'est rien ; une saleté immangeable, moins qu'une feuille ou un chaton d'osier. » Les voici tous qui flânent de nouveau : un, deux, trois, quatre, il n'en manque pas un, ici et là frôlant du dos la surface transparente, œil rond, bouche close, nageoires goguenardes : « Qu'est-ce que c'est? — Peuh! Ce n'est rien qu'un fil attaché à cette touffe de poils, au bout du fil une baguette de bois, au bout encore un innocent pêcheur. Bonsoir, pêcheur, tu repasseras demain. »

Il y a, Dieu merci, les chevesnes solitaires, les lourds seigneurs qui hantent, au pied des rauches, les petites criques profondes et calmes. Leur touche est lente, belle, émouvante. On voit, lorsque se pose la mouche, comme un remous obscur monter du fond vers elle, comme un surgeon de source qui s'efforce vers la lumière. Il n'éclôt point, il demeure caché. A peine, au ras de l'eau, se montre un lourd museau, une gueule charnue qui s'entr'ouvre en silence et lentement engloutit la mouche. On ferre, et c'est la ruée prévue, la longue traction directe et puissante, le fil coulant dans les anneaux qui brûle la main de sa vitesse...

Et le fleuve étincelle, éblouit ; et le fleuve coule, d'un flux large et tournant, bruit d'un mouvement circulaire qui vous attire, vous étourdit d'un tyrannique et doux vertige. Quelle étrange hypnose est-ce là, délicieuse et pénible, quelle trouble lucidité? Jamais la mouche n'accroche, en arrière, aux herbes folles de la rive ; jamais n'échappent aux regards suraigus l'ombre d'un chevesne au passage, le tressaut d'une touche fugitive. Et l'on perçoit d'avance où cette touche va frémir, ce qu'elle sera dans l'instant qu'elle frémit. On songe : « C'est une vandoise » ; et c'en était une en effet, claire voyageuse de surface, écailles éclatantes, bouche fine, si nette et délicate, dans l'ombre du panier, par-dessus la cohue paysanne des chevesnes!

Ah! voici le plus gros de tous... On l'attendait à cette

place précise, dans cet étroit remous arrondi entre deux touffes d'osier. On le fatigue, on le noie, on le possède. Un instant on s'attarde à le contempler devant soi, à ses pieds. Il est là, tout le corps dans l'eau ; il a l'air d'un poisson chez lui, qui reste là parce qu'il le veut bien, qui pourrait, d'un coup de nageoires, filer comme un oiseau s'envole... Mais il y a cette mouche, ce flocon roux dont la pointe barbelée croche profondément dans la chair, cette racine solide et tendue, ce poids qu'on sent dès qu'on bouge le poignet. Celui-là « dépasse la livre », largement. On le possède davantage, d'un coup d'œil qui le touche et l'enveloppe, ses reins larges, ses yeux cerclés d'or, ses écailles régulières, ses ouïes qui battent comme bat un cœur... Allons, il est temps d'en finir ! On n'a point d'épuisette encombrante ; on se baisse, voilà tout, vers le chevesne las de lutter, en le soutenant de la ligne, toute la tête béant hors de l'eau. Et la main gauche se glisse contre la froidure de son ventre, le palpe en remontant, jusqu'aux nageoires pectorales, et soudain refermée enlève le corps qui se débat, qui bâille, avec un bruit mouillé de gorge pareil à un cri mutilé.

Maintenant le panier est plein. Cinq kilos de chevesnes s'y écrasent. Et le contentement de soi-même vous assaille, un orgueil véhément d'avare devant ce trésor excessif : « J'ai pris tout ça, fourré tout ça dans mon panier, amassé tout ça en trois heures. »

Il y a une couche d'herbes par-dessous, gluantes, constellées d'écailles. On les arrache, et l'amas des poissons coule d'une seule vague épaisse et qui semble huilée. Toutes les herbes sont hors du panier, et pourtant le panier reste plein, aussi plein, à déborder. On le vide sur les cailloux, la vague épaisse s'épanche avec un bruit glissant d'écailles, avec une écume d'odeurs qui jaillissent et vous éclaboussent. On se dit tout à coup : « Pourquoi pas? Je les laisserai là, bien cachés dans ce creux d'ombre, sous les herbes étalées : ainsi les hirondelles de mer, les *Pierre Garin* (1) en maraude sur le fleuve ne sauront point les découvrir. Et quand bien même ! S'ils m'en chipent quelques-uns, il n'y paraîtra seulement pas. Et je vais repartir, et du train dont ça marche j'emplirai de nouveau mon panier... Mais pour les emporter

(1) Hirondelles de mer.

ce soir, quand j'aurai retrouvé tout ce tas, sous les herbes? Ah! tant pis, j'en fourrerai dans mes poches, dans mon mouchoir, dans la sacoche de ma bécane ; je couperai une baguette d'osier, et les enfilerai par les ouïes, en chapelet... »

Ainsi songeant, on s'est laissé aller vers le sol ; on s'est assis sur un banc de sable. C'est élastique et ferme, c'est frais à travers les vêtements... Le buste se renverse, le dos s'appuie et pèse contre la terre. Toute la lumière, en avalanche, croule sur vous du haut du ciel, remonte et se suspend, brume aveuglante, voile rose, quand on ferme les yeux, à travers le sang des paupières. Qu'est-ce qui bruit ainsi dans la conque des oreilles, glissement de sable, éclat frais de cascade, nappe de vent soyeux qui traîne sur les rauches? Cela tourne amplement, vous soulève et vous porte ; la grève, sous le corps étendu, vire et s'écoule comme un fleuve sans limites. Comme elle est bonne, cette fatigue légère ! heureuse, cette fatigue que je suis et qui dérive avec le monde ! Si je dormais, ce devrait être un rêve. Mais je sens mon poignet encore tout gonflé de labeur, ma paume ouverte à la caresse de l'air, baume frais sur la brûlure d'une ampoule commençante ; mais je respire l'intense odeur qui s'exhale des chevesnes étalés, j'entends battre la queue du chevesne que je viens de prendre, le plus gros par-dessus les autres, et qui agonise au soleil... Repartir... Je vais repartir tout à l'heure... Je le veux, je le désire, j'en ai besoin. Debout ! Je n'ouvrirai les yeux qu'en me dressant d'un bond ; je me jetterai d'un coup dans cette violence lumineuse, dans le soleil réfléchi sur la Loire, ma gaule au poing, chancelant de ce radieux assaut, plus fort que lui jusqu'au déclin du jour, jusqu'à ma dernière fatigue, au crépuscule, avec les soubresauts sur l'eau calme et cuivreuse du dernier chevesne accroché !

MAURICE GENEVOIX.

(A suivre.)

Quelques Portraits de Femmes [1]

La dévote tracassière.

Vous êtes atroce. Je vous vois bondir à ces premiers mots. Quoi ! direz-vous, atroce la fille que je suis, dévouée à toutes les œuvres de la Paroisse et qui, malgré ses quarante ans bien sonnés, alors que tant de ses contemporaines s'octroient la liberté de courir toutes seules le monde, demeure fidèle au poste? Et n'est-ce un bel exemple donné à toutes ces polissonnes en bas de soie qui désertent le patronage pour Biarritz? Allons donc, monsieur !

Vous dites vrai, mademoiselle, et je vous crois irréprochable quant à ce redoutable et sixième commandement. Je ne suis ni votre confesseur ni votre directeur, mais telle que je vous pressens vous devez même être de ces timorées qui s'accusent de ce que de mauvaises pensées ont traversé leur esprit juste le temps qu'un homme les saluait dans la rue.

Quant à des prescriptions d'un autre ordre, touchant le jeûne et l'abstinence par exemple, n'avez-vous pas retourné à votre épicière, qui s'en est plainte à moi, une boîte de

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1925.

sardines en lui faisant observer que leur taille dépassait en conscience le nombre de centimètres toléré par l'Église au temps où les chrétiens « n'étaient pas des lâches »? Et, pour ce qui est du maigre et du gras, n'avez-vous pas fait manger un vendredi à votre porc tout un pot de soupe aux choux, sous prétexte que la louche dont on s'était servi pour la transvaser avait été plongée auparavant dans une sauce au jambon apprêtée pour le lendemain?

Je ne pense pas non plus que vous ayez fait tort d'un centime à quiconque. Bien mieux, quoique votre situation soit réduite, je vous crois fort capable d'obliger les indigents sans l'aller crier sur les toits.

Mais alors? Que reste-t-il du chef de vos accusations? Allez-vous me reprocher d'avoir attenté à la vie de mon prochain ou manqué de respect envers mes père et mère?

Non, mademoiselle, je ne crois pas qu'il y ait en vous la nature d'un spadassin, et vos parents, que vous soignez si bien encore sur leur tombe, n'eurent jamais qu'à se louer de vous.

Il ne reste plus alors, monsieur, et je vous en remercie, que :

Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement.

J'en viens aux faits, mademoiselle, et sans m'attarder davantage à tout ce que vous invoquez en votre faveur à mesure que vous poursuivez la lecture de cette lettre qui se ressent du misogyne que l'on m'accuse d'être.

Ignorez-vous tout ce que vous avez fait endurer au clergé, que vous prétendez obliger en entretenant ou ravaudant le linge de l'église ou en vous adonnant à la confection de chasubles, aubes et nappes d'autel? La charité consiste-t-elle seulement dans ces travaux et ceux de la catéchiste, ou à simplement orner un reposoir lorsque, de cette voix mâle qui me déplaît si fort, vous vous écriez, après avoir à deux mains reçu et mis en place chaque vase de fleurs : « A qui le tour? »

A qui le tour? Hélas ! mademoiselle, le tour, et le plus mauvais que vous ayez jamais joué à de vénérables abbés qui depuis tant d'années sont vos souffre-douleur, il est échu à M. le vicaire Lorgelet !

Dès qu'un nouveau prêtre apparaît à la Paroisse, ne

serait-ce qu'un missionnaire, vous vous multipliez à l'église et au presbytère. Vous l'entourez, vous le circonvenez, vous l'accablez de consultations particulières ; on ne voit plus que vous au confessionnal, vous le comblez de liqueurs et de confitures.

Vous commencez par lui faire part de vos cas, de ces scrupules dont il sourit tout d'abord en vous rassurant. « Vous êtes une âme noble, mon enfant, » vous affirme-t-il.

Puis, un beau jour, vous oubliez vos défauts pour ne lui plus faire part que de ceux dont vous chargez ses collègues, dont vous vous êtes dégoûtée comme vous vous lasserez bien vite de lui.

Ces accusations par vous formulées contre eux s'étendent bientôt à madame ou à mademoiselle Une Telle, qui sont de votre ville ou de vos amies. Celle-ci, d'après vous, a accompli un voyage mystérieux, lequel a coïncidé avec une absence de l'abbé X..., et celle-là, sous prétexte de monter une lanterne magique pour les petits de l'école, aurait passé un quart d'heure obscur avec l'abbé Z... Vous admettez que le doyen soit de bonnes mœurs, mais l'inculpez de paresse et de laisser ainsi mourir sans sacrements un bon nombre de ses ouailles, et d'entretenir un parfait désordre dans les comptes qu'il est censé soumettre au conseil paroissial. Vous avez déclaré vous-même qu'ayant mené votre petite enquête chez les fournisseurs, vous auriez constaté que les dépenses d'huile, de cire et d'encens, portées sur leurs livres, ne correspondaient pas aux sommes consignées sur le registre de la Fabrique. Et ainsi de suite.

Mais l'une de vos plus ridicules interventions, — et je suis assuré que vous n'en étiez pas à votre coup d'essai, — fut de revêtir le manteau de cavalerie de feu votre père, et ainsi dissimulée, d'avoir, à la tombée de la nuit, filé M. le vicaire Lorgelet, que vous soupçonniez tout à fait gratuitement d'aller rendre visite à la marchande de tabac.

Or, il se rendait, ce soir-là, chez un homme à l'agonie.

Perspicace et n'ayant pas froid aux yeux (il a la médaille militaire), il vous a laissée vous rapprocher de lui plus que vous ne l'auriez voulu, s'est vivement retourné, vous a colletée et démasquée en vous déclarant :

— C'est mal ce que vous faites là, mademoiselle.

De ce jour vous avez pris en haine M. Lorgelet, le tracassant avec sournoiserie, en faisant le procès au vicaire général

et, peut-être, envoyant à celui-ci une lettre honteuse, non signée, que j'ai lue, et dont la dactylographie révèle le même défaut à votre machine à écrire.

Mais où votre ressentiment contre cet héroïque et saint prêtre ne connut plus de bornes, c'est quand il résolut de marier un de ses camarades de guerre, officier de dragons, avec l'une de ses jeunes paroisiennes, jolie et vertueuse, que vous avez vue naître et que vous prétendez affectionner.

Est-ce grâce à la chaisière qui, affirme-t-on, vous abandonne les lettres qu'elle est chargée de porter un assez long temps pour que vous en preniez connaissance *à la vapeur?*... Vous étiez, avant l'intéressée même, avertie de l'entrevue matrimoniale qui devait avoir lieu. De je ne sais quelle autre manière vous aviez appris aussi que, pour cette entrevue, la jeune fille attendait un costume charmant, de Bordeaux, qui n'arriva que la veille au soir, et qui ne lui fut remis que le lendemain, dans la matinée. Mais dans quel état ! Le carton avait été crevé à l'aide d'une large lame, et le corsage et la jupe se trouvaient naturellement lacérés. La destinataire en pleura de chagrin et ne put se faire belle comme elle eût souhaité pour ce déjeuner d'où elle se releva, malgré vous, fiancée.

Je dis « malgré vous », parce que, vous soupçonnant, j'interrogeai le petit porteur de bagages qui me révéla, pour cent sous que je lui donnai, alors que vous ne lui en aviez remis que vingt, l'action hideuse que vous aviez commise avec des cisailles.

Mais ce n'est point tout, car les femmes pleines d'artifices ont leurs bouquets ainsi que les feux que l'on tire, et il s'agit bien, ici, de bouquets. Dans l'un de ceux, et des plus beaux, envoyés à la fiancée, elle trouva un pli, naturellement anonyme, qu'elle remit avec un haussement d'épaule à celui qui est aujourd'hui son heureux époux et qui le brûla en riant. Il contenait ces mots : « Le plus jaloux de ce mariage est encore l'abbé Lorgelet. »

Après cette ultime infamie, dont j'ai la preuve que vous êtes l'auteur, il ne vous reste plus qu'à vous en faire absoudre et à la réparer, ou vous en aller tôt ou tard brûler en enfer avec toutes les diablesses déguisées en sacristines.

La dame aux renseignements.

Vous êtes de ces personnes qui passent leur vie à dénigrer tout le monde. Je sais bien que la médisance court de salon en salon mais, quand elle revêt la forme que vous lui donnez, elle devient un oiseau rare, une sorte de perroquet dont les ailes sont vertes de poison et rouges du reflet des flammes de l'enfer. Il jacasse, tandis que son bec déchire et que ses griffes retiennent, comme autant de porte-plume chargés de fiel, les barreaux de son perchoir.

Vous procédez, si je peux dire, par voie de *renseignements* qui vous semblent dictés par la commisération que vous inspire le prochain, ou, encore, par le désir de signaler à vos amis les défauts et vices qui pourraient les rendre victimes de leurs relations.

J'observe que cette commisération pour les tares de ceux que vous approchez de loin ou de près, et ce sentiment protecteur à l'endroit de quelques-uns, ne cadrent pas avec votre psychologie qui est fort éloignée de la charité.

Quant aux *renseignements* que vous vous empressez de faire tenir à ceux-là mêmes qui ne vous les demandent pas, ils sont une déformation de la vérité, sinon une série de mirages, inventés par vous et par vous encore transformés en œuvres d'art.

Excusez-moi de donner à ma correspondance je ne sais quel ton de cabinet de greffier ou de Cour d'assises. Mais j'y suis poussé par le devoir d'étaler sous vos yeux mes pièces à conviction. Il entre aussi, dans mon procédé, quelque vieil orgueil d'entomologiste, ou naturaliste en général. Voici donc, épinglés et étiquetés, sous le cristal le plus limpide et sur le liège le plus mol, quelques-uns de vos « papillons ». Ils furent capturés çà et là, au passage, par moi-même ou par un ami qui m'aide à cette collection dont tout l'honneur vous revient.

1° Renseignements livrés par commisération :

— *Cette pauvre Mlle Griz est en Suisse... Vous ne vous doutiez de rien, n'est-ce pas? On dit tout bas que lorsqu'elle aperçoit un homme elle se prend à aboyer à quatre pattes et*

à... C'est affreux! affreux! Mme Griz a l'air d'une martyre... Ça va tuer le père!

N.-B. — Mlle Griz était purement et simplement à Lézin pour y soigner un léger accident pulmonaire dont elle s'est remise presque aussitôt. Elle est la plus équilibrée, et ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : la plus épanouie des jeunes filles.

— Voyez-vous, moi, quand le déshonneur tombe sur une famille, je n'en dors pas, je ne mange plus, ça m'étouffe. Depuis que M. Dumoulié a pris dans sa caisse, — on va le coffrer, — j'ai recommencé de saluer sa femme et sa fille, ce que je ne faisais plus depuis six ans. Pauvre M. Dumoulié! Je ne pense pas qu'il eût de maîtresses...

N.-B. — M. Dumoulié, qui tenait une caisse de l'État, venait d'être mis à la retraite, sur sa demande, et de recevoir les félicitations de ses chefs pour ses inappréciables services. Il a été décoré peu après.

— Quel saint homme ce M. Ravier, et qui ne s'aperçoit de rien! Il méritait vraiment mieux que cette linotte qui cependant jusqu'ici n'avait point fait parler d'elle. Elle marche ouvertement avec un lieutenant de Mont-de-Marsan, prend ses repas avec lui, et on les entend rire aux éclats dans leur chambre. Purée!

N.-B. — M. Ravier, notaire à Granet, accomplissait alors comme officier de réserve un service de quelques jours à Mont-de-Marsan, où sa femme était allée le rejoindre.

— La faillite! C'est la faillite!! Eh oui, la faillite!!! On la prévoyait depuis longtemps. Il y a un gros trou, un énorme trou. Si vous saviez comme je les plains, habitués qu'ils sont à un tel luxe. Pauvres petites Yvonne et Clairette, il va falloir qu'elles quittent leurs bas de soie, qu'elles redescendent de la belle auto. Avant-hier, on a vu entrer dans le cabinet de leur père deux commissaires de police... On dit que la faillite est frauduleuse! Pauvres, pauvres enfants!

N.-B. — Les commissaires de police étaient deux frères, officiers de spahis, qui venaient épouser les deux sœurs, Yvonne et Clairette, au moment que le papa de celles-ci remontait son usine sur de nouvelles bases, avec un actif augmenté de cinq millions de bénéfices.

2° Renseignements livrés par le désir d'obliger le prochain.

De ces renseignements livrés par le désir d'obliger le prochain, je possède en mains un échantillon si drôle et si probant que je n'en veux point d'autre ! Jamais savant, démontrant par une magistrale expérience le bien fondé de sa théorie, n'éprouva une joie comparable à la mienne.

Je n'ai besoin de recourir ni à une cornue ni à un microscope, mais simplement à la lettre que vous avez écrite, au sujet de Raymond d'Orègue, à Mme d'Espiute, et qu'elle m'a fort heureusement communiquée, malgré votre mention *confidentielle.* Vous ne pensiez pas que je fusse en relations avec Mme d'Espiute ni qu'il pourrait bien lui venir à l'idée de contrôler ces absurdes renseignements que vous lui avez fournis à l'occasion du mariage projeté entre sa fille et le lieutenant d'Orègue.

Vous savez tout aussi bien que moi, puisque nous l'avons suivi dès sa naissance, ayant été les intimes et les voisins de la famille d'Orègue :

Que Raymond d'Orègue fut, dès l'enfance, doué d'une intelligence remarquable et du physique le plus agréable.

Qu'il n'a jamais donné le moindre ennui à ses père et mère, soit avant, soit après ses brillantes études à Saint-Cyr.

Que les jésuites l'avaient trouvé si recueilli, si pieux, — ce qu'il est resté, — qu'ils s'étaient interrogés sur sa vocation possible.

Mais que, pas une minute, il le leur déclara nettement, il n'avait hésité, dès son âge de raison, à vouloir faire sa carrière de l'armée.

Qu'il s'est couvert de gloire dans diverses actions coloniales.

Que l'amiral Heurteux lui offrit sa fille, dont il ne voulut point, la trouvant trop riche pour lui qui n'a qu'une fortune modeste.

Que s'il a maintenant recouvré la santé, il fut durement éprouvé pendant trois ans par des fièvres hépatiques contractées à Madagascar.

Or voici, de crainte que vous n'en ayez oublié la teneur,

la lettre que vous avez eu l'impudence et la malhonnêteté d'écrire, au courant de la plume, à Mme d'Espiute :

J'ai bien connu, en effet, le jeune homme dont il s'agit. Enfant, il était de ceux que l'on nomme aujourd'hui des retardés. Cette chétivité le rendait nerveux et violent, ce que l'on dit qu'il est encore. Il fut, vers l'âge de quinze ans, en proie à une crise religieuse qui lui fit revêtir la soutane du petit Séminaire. Personne n'avait cru à sa vocation, et il jeta bientôt le froc aux orties. Un précepteur un peu rude voulut bien alors se charger de cet enfant difficile et le diriger sur Saint-Cyr où la protection du général Niox le fit admettre. Je ne sais rien de sa vie militaire au loin, sinon qu'il a couru après plusieurs dots. Quant à sa santé, le climat colonial ne l'a point éprouvée. Il se porte comme un charme... trop bien, dit-on.

Le sphinx.

Il me serait bien impossible de ne pas vous témoigner d'une estime fondée sur tout ce que je sais par moi-même et par les autres de vos vertus privées. Jamais ne fut effleurée votre réputation, et vous savez que la calomnie la plus subtile portée contre vous ne trouverait aucun écho dans nos cœurs.

Jeune fille gracieuse comme on ne l'est point, vous préveniez sans aucun rappel à l'ordre, votre regard si droit et si limpide suffisait, les aveux des étudiants que nous étions et qui tous brûlaient pour vous. Devenue femme vous êtes restée pour vos amis et ceux de votre mari la même irréprochable camarade, leur parlant un langage qui coule de source, démêlant avec les plus tendres nuances les caractères et les goûts de chacun dans leurs contrastes ; mettant à la portée de Pierre un livre sur les chasses au Thibet, offrant à Robert des *Considérations sur la Monarchie* et m'invitant à feuilleter une rare édition des *Rêveries d'un promeneur solitaire*. En plus, serviable comme pas une, vous oubliant dans les pique-nique pour dresser et ôter le couvert improvisé, ouvrir les boîtes, passer les plats et le pain, verser à boire, sourire avec un petit hochement de tête qui conseille la prudence à la jeunesse flirteuse.

Tant de perfection, je me demandais d'où elle provenait, si elle n'était pas la conséquence de votre vie passée, dès

votre enfance orpheline, avec une tante sévère et des cousins hostiles qui vous brimaient quand ils ne vous terrorisaient pas.

Mais il est bien difficile de remonter aux causes qui ont réagi sur un caractère pour y transformer la douleur en charité. Je dis charité puisque je vous ai vue compatir à des épreuves de toutes sortes, vous efforçant de les soulager par l'aumône, la prière et les paroles encourageantes. Personne au monde plus que vous, qui avez un cœur de chair, ne m'a fait comprendre que le mien est de pierre.

Telle je vous ai jugée durant les quinze ans que j'ai passés dans votre familiarité avant et après votre mariage, et telle encore je vous juge sur ce qui a trait à votre honneur et à votre bonté.

Jamais, jusqu'aux derniers mois de cette longue période de relations quasi-fraternelles, l'idée ne me fût venue que vous pussiez altérer, tant soit peu, une vérité quelconque. Lorsqu'un jour, de cette voix qui écarte toute méfiance, et que soutient la droiture du regard, vous m'avez dit posément une chose qui n'avait aucune importance en soi, ni aucun intérêt pour vous ou pour moi, mais qui était fausse et que vous saviez fausse, j'en eus, le soir même, la preuve.

J'avoue que je tombai des nues.

Peu à peu j'ai compris que bien des faits dont vous m'aviez fait part, dont l'insignifiance même ne m'avait point permis de douter, étaient de votre pure invention. Je dois noter que jamais vous ne vous en preniez à la réputation de quiconque et, alors que le monde parle tant, je ne vous ai jamais entendue médire, même légèrement, du prochain.

Et cependant il est advenu, peu de temps après le départ de votre ménage pour l'Égypte, qu'un certain nombre de fausses histoires qui se sont enchaînées je ne sais comment les unes aux autres, et auxquelles de vos amis ont ajouté foi, leur ont fait accomplir des actes inconsidérés qui ont causé leur malheur.

Mon cher Luiz de Altube me fait savoir du Caire qu'il a fait votre connaissance et, de vous et de votre mari il m'écrit : « Quel couple parfait ! D'elle on ne sait pas si elle est plus charmante que sainte. » Formule bien espagnole de cet intelligent garçon.

Je souscris à son jugement et dépose mon hommage aux pieds du sphinx dont vous êtes à présent toute proche.

L'ambitieuse.

A seize ans vous aviez de gros yeux bleus en boule de loto, un nez relevé, le teint rose, les cheveux blonds et de la corpulence. Je crois devoir vous rappeler que vous êtes la fille du cafetier et de la cafetière qui tenaient le café de *l'Avant-garde* à Urdès. Jusque-là vous n'aviez joué qu'à la poupée dont vous aviez baptisé l'une de ce nom qui indiquait déjà un certain désir de vous élever au-dessus de votre condition : Gontrante. On vous laissait errer familièrement dans la salle où les consommateurs ne manquaient point. Les vieux habitués qui vous avaient vue naître ne vous disaient même pas bonjour en arrivant, mais vous lançaient une taloche. Puis de temps à autre, par-dessus l'éventail de leur jeu de cartes, ils vous décochaient une œillade qu'enfumaient leurs cigares. Les glaces reflétaient tout cela, et c'est ainsi que vous apprîtes que vous aviez du charme.

Les événements, au café de *l'Avant-garde*, n'étaient ni variés, ni nombreux. Parfois, le soir, une troupe de comédiennes de passage, après avoir exposé leurs portraits et leur programme à la devanture, venaient chanter, en tutus, dans votre salle du premier étage. On vous couchait, ce qui vous empêchait de dormir. Vous entendiez le rire énorme et populacier de M. Gastonnet faire vibrer les cloisons dès que ces demoiselles quêtaient.

Les jours de fête, comme la Patronale, ou le Quatorze-Juillet, amenaient à Urdès un concours de monde inusité, d'un peu partout, curieux d'assister aux courses de vaches. Les buveurs débordaient alors le café, et les petites tables de marbre empiétaient sur la chaussée. On voyait descendre de voiture des étrangers de marque. Vous faisiez vraiment alors honneur au café. C'est dans ces occasions que vous avez appris à différencier les gens très distingués de ceux qui le sont moins. Quoique n'ayant mis jamais la main au service des verres et plateaux, vous vous souvenez de cette unique fois où votre père, tenant sur son bras sa serviette d'ordonnateur, vous intima après avoir souri à un grand monsieur qui venait de s'attabler :

— Fillette, sers un bock à M. de Castex-Gimont.

Ah ! comme vous obéîtes, et comme votre bras tremblait ! J'étais témoin de cette scène presque gracieuse. Que repré-

sentait à vos yeux cette figure de Castex-Gimont? A coup sûr la noblesse, mais aussi le conseil général dont il faisait partie.

En aviez-vous vu, durant toute une période électorale, d'affiches qui portaient conseiller général, Castex-Gimont; conseiller général, Castex-Gimont; conseiller général,Castex-Gimont.

Et il était là, mince dans son complet, coiffé d'un canotier, fumant une cigarette.

Bientôt sa femme, entourée d'une brillante compagnie, vint le chercher pour qu'il présidât la course. D'un mouvement délicieux elle assujettissait sur son cou une écharpe.

Cette vision, ma chère Amélie, vous a conduite à cette destinée d'honneurs qui est vôtre. Et, si vous êtes aujourd'hui la femme d'un ministre qui a battu deux fois de suite Castex-Gimont, le bock servi par vous à celui-ci en votre belle adolescence, ne vous fut pas un philtre indifférent. Il déclencha, stimula, définit votre ambition sans bornes, servie par une volonté de fer.

Le titre de conseiller général, dont vous ne connaissiez nullement les fonctions, durant deux ans sonna comme une fanfare de chasse dans votre tête.

Quoiqu'un peu commune, votre beauté s'affirmait de plus en plus et vous avez conservé ce souple mouvement de relever une écharpe que vous avez emprunté un jour à la comtesse de Castex-Gimont.

Un jeune vétérinaire, celui dont vous avez la fierté de porter le nom, revint, muni d'un bon diplôme, à Urdès dont il était originaire. Il possédait quelque fortune personnelle, et la clientèle lui vint vite. Chaque jour il faisait, après déjeuner et après dîner, une manille au café de *l'Avant-garde*. Vous connaissant depuis l'enfance, il vous tendait la main. Il ne haussait jamais le ton, point ne riait, souriait parfois avec une extrême condescendance aux réflexions de ses adversaires ou partners. Il se montra insolent à froid avec M. de Castex-Gimont au sujet d'un chien malade que celui-ci lui avait confié. Quelque temps après, il se laissa porter sur l'une des listes du conseil municipal d'Urdès, la liste rouge. Il avait rapporté de l'École une sourde hostilité contre l'Église et la noblesse. Vous n'étiez point trop impie, et le souvenir que vous gardiez de Castex-Gimont et de son monde n'aurait su vous irriter contre eux, car, dans

le secret de votre cœur, vous vous en croyez fort près.

Cependant le nom d'Alexandre Tisné, vétérinaire, sur la liste du conseil municipal, fit battre votre cœur. Et lorsqu'il arriva presque en tête, vous ne dissimulâtes pas votre joie. Vous eûtes une altercation avec un prêtre qui déplorait cette élection ; vous lui dîtes que la religion est d'un côté, la politique d'un autre, et qu'il n'était qu'un sectaire.

Six mois après, vous vous appeliez Mme Alexandre Tisné et, l'année suivante, ayant pris sur votre mari un ascendant extraordinaire, vous le poussiez au conseil d'arrondissement, bien qu'il n'en voulût pas encore entendre parler. Son adversaire, un républicain libéral, fut pulvérisé. Et, pour la première fois de votre vie, vous conçûtes de l'aigreur contre Castex-Gimont qui avait fait campagne pour celui-ci.

C'est vous-même, alors qu'il hésitait de briguer une charge aussi haute, qui lançâtes, en prenant prétexte de l'hostilité qu'il lui avait marquée, votre mari contre le même Castex-Gimont. De celui-ci, vous fîtes aux uns et aux autres le portrait le plus désavantageux, l'accusant de manquer de race et d'être un attardé.

Tisné triompha, et vous contemplâtes enfin cette chose qui vous avait paru aussi enviable qu'inaccessible en votre prime jeunesse : votre propre nom s'étalant sur une affiche au-dessous de ces mots : « Conseil général. » Ce mandat fut renouvelé à Tisné, encore contre Castex-Gimont et vous eûtes, entre temps, deux enfants, un garçon et une fille.

C'est deux ans après cette nouvelle victoire que vous allâtes trouver le sénateur et franc-maçon Pierre Bouzoum, auquel vous offrîtes de faire détrôner son mortel ennemi par votre époux s'il faisait décorer celui-ci. Le paillard essaya bien de prendre avec vous quelques privautés, mais je suis bien sûr que vous vous en défendîtes en riant, car je vous crois fidèle.

A la promotion la plus proche le ruban rouge échut à Tisné qui, l'année suivante, était élu député.

Et vous voici ministresse en train d'aspirer peut-être à davantage, puisque vient de mourir votre vieux cafetier de père. Comme je lui parlais, peu avant qu'il reçût les derniers sacrements, de la visite que je vous avais rendue à Paris, de la délicatesse de votre vie, de votre pianola, il me dit :

— Oui, voyez-vous, monsieur Jammes, qu'ils soient dans

le bonheur, tant mieux. Mais ils n'auraient jamais dû agir de la sorte envers M. le comte de Castex-Gimont, qui était mon ami et qui traitait Amélie comme sa fille.

La féministe.

Je ne sache rien qui vous soit comparable en bouffonnerie, mais si, de placer devant vous un portrait de vous-même peut, ce que ne fit jamais aucun miroir, vous dépouiller de vos illusions, je serai trois fois payé de ma peine.

Pour que la vision de la vérité ne vous désespère pas, oubliez-vous un instant et supposez que la personne que je vais peindre ne soit pas vous.

Je commence par le chapeau. Il n'a rien de ces touffes de roses que mes héroïnes de 1830 portaient sur le soleil flottant de leurs cheveux. Mais un couvre-chef, madame, que je n'ai vu qu'à ce duc d'Ossuna dont la splendeur impose, au musée de Bayonne, la souveraineté de Goya : un demi-haut-de-forme, gris, qu'il a posé sur une roche de la Sierra toute ruisselante d'orage. J'avoue que je n'eus aucune envie de sourire en regardant cet Apollon, aux boucles de bronze, disposer d'une telle coiffe. Non seulement il y avait la mode de cette époque, mais cette beauté qui eût transformé en casque jupitérien la plus banale des bassinoires.

Ma féministe porte donc un chapeau de cette sorte, qu'elle n'a certainement pu se procurer que dans un magasin d'accessoires de théâtre. Hélas ! Il ne recouvre point une fière toison indocile et superbe, mais les restes d'un chignon trentenaire, si j'ajoute deux lustres, converti en un flot de ficelles. De la face je ne dirai rien que ceci : exsangue, bouffie, et donnant l'extraordinaire impression qu'elle est rasée alors qu'elle n'a pas de barbe. Je passe au gilet gris, assez largement ouvert pour que s'y étale une cravate dont l'épingle supporte l'effigie de César. Quant au corsage, noir, il descend un peu à la manière d'une jaquette se terminant en pet-en-l'air, et arbore la violette publique de l'Instruction. Les manches exhibent de courts cylindres à retroussis, amidonnés. Je dois dire que la sirène en reste là, car elle ne se termine pas en queue de poisson, mais par une de ces culottes bouffantes, assortie au corsage, qui me faisait me demander, lorsque j'étais enfant, si, oui ou non, le zouave

avait les jambes palmées. J'allais omettre les bas, fort bien tirés, pour tenter les démons, comme dit Baudelaire, et les mignonnes chaussures qu'aucune Basquaise n'eût désavouées. Avec cela, une serviette en maroquin sous le bras.

C'est vous, madame; vous êtes-vous reconnue? C'est bien vous, n'en doutez pas, vous dont un pédagogue spirituel me disait : « Il faudrait qu'elle fît la classe à tous les jeunes gens tracassés. »

J'en arrive au verso de votre personne, c'est-à-dire au moral. Rien en vous, malgré le chapeau, ne laisse soupçonner que vous n'aimez pas les hommes. Vous n'êtes que trop passionnée pour eux, dit-on, et je le sais.

Comment? Eh! fichtre! par l'insistance que vous avez mise à me poursuivre de vos assiduités à Biarritz où je ne demandais qu'à contempler seul la mer. Pensez-vous qu'il me fût agréable de me sentir guetté par vous, dès que j'apparaissais sur la plage, et que vous vinssiez vous asseoir à mon côté, sur le passage de mes amis égayés et abasourdis de ma conquête? Je n'avais qu'un moment de répit : celui où vous preniez votre bain, non pas certes que je vous admirasse, mais enfin vous n'y portiez plus l'uniforme.

L'homme est tellement lâche, d'aucuns disent bon, mais je ne prends pas le change en ce qui me concerne ici, que pour ne pas être en butte à vos reproches dans la suite je me laissai entraîner à la séance de « revendications féministes » tenue par vous et vos sœurs au Casino.

Jamais ne s'effacera de ma mémoire la tête oxygénée de cette vieille perruche recouverte de bijoux, dont le geste était d'assujettir constamment, sous un shako de peluche, les branches de ses lunettes d'écaille. Vous me la présentâtes comme votre plus fidèle disciple de Baltimore, et vous m'avez décliné ses titres, si nombreux qu'il m'eût fallu pour les retenir tous les alphabets des sociétés de sport. Je compris que cette U. S. A. n'entendait rien à rien, et au français moins encore, bien qu'elle vous écoutât en haussant le menton, à la manière d'une illuminée.

Votre programme était chargé : *Droit de vote. Lutte contre l'alcoolisme. Recherche de la paternité.*

Droit de vote, vous nous avez resservi toutes les calembredaines en cours, aggravées de ceci que toutes vos congénères, qui se refuseraient à apporter à l'urne leur bulletin, seraient privées de mari par voie d'emprisonnement, dix

mois pour un premier refus, multipliés au carré pour les défections subséquentes. Les femmes enceintes ou célibataires exceptées, mais astreintes à de fortes amendes.

Quant à la suppression du vin et des liqueurs, elle devait s'effectuer de telle manière que les citoyens n'allassent pas rechercher et se procurer en pays étranger ce qui chez eux demeurerait interdit. L'arrachement universel des vignes et des pommiers et la fonte des alambics du monde entier furent décrétés.

Mise en œuvre, aux fins de la recherche de la paternité, des méthodes les plus modernes de micrographie, de chimie et d'embryologie, voire de celles usitées pour la mensuration et pour le relevé des empreintes digitales.

J'étais déjà, madame, outré par vos audaces qui, en somme, sur ces trois points, le premier et le dernier surtout, ne tendaient qu'à asservir mon sexe. Mais que fût-ce lorsque j'entendis, à onze heures du soir, frapper à ma chambre d'hôtel !

Je me lève, car j'étais couché ; j'entr'ouvre la porte et, ayant entrevu le petit chapeau du duc d'Ossuna, je vous la referme sur le nez.

L'avare prodigue.

Je ne vous compare pas à cette démente que nous avons tous connue à Bayonne, sorte de vieille sorcière maigre comme le vent, vêtue des haillons les plus sordides, se nourrissant des épluchures du marché, et ornant la tombe de sa mère non point de dispendieuses fleurs et couronnes de perles, mais de marges de journaux mendiés çà et là. Elle est morte dans un taudis où une caisse lui servait de lit, au fond de laquelle on trouva quatre cent mille francs de rente. Les sociétés financières ont connu cette capitaliste qui ne se trompait point dans ses calculs et chamaillait pour le moindre timbre de quittance. Les héritiers ne furent pas longs à dénicher la pie morte.

Vous êtes un bien autre oiseau, presque un oiseau de paradis, avec ces ailes blondes sous l'arceau de roses de votre chapeau. Qu'a coûté à votre mari votre dernière mue, je n'en sais rien, ni vous, mais lui. Car, bien que vous dépensiez vingt mille francs par an pour votre toilette, vous ne

tenez aucun livre de compte ni une bourse. Ah ! l'argent ne vous pèse guère. Je suis sûr qu'au moment où je vous écris vous n'avez pas un sou ni dans votre tiroir ni dans votre poche. Que l'on vienne vous présenter une facture, si légère ou si lourde qu'elle soit, issue de vos nombreux et coûteux caprices, vous dites à la femme de chambre : « Je ne sais pas ce que c'est. Dites d'aller trouver Monsieur à la Banque, il paiera. » Et Monsieur paie. Il va même jusqu'à rembourser au chauffeur, en lui réglant ses gages, la menue monnaie qu'il avance lorsque vous allez prendre à Biarritz du chocolat espagnol.

Mais ces quelques traits d'égoïste prodigalité ne regardent que vous-même, ou votre ménage, ce qui est tout un. Ceux que je veux relever contre vous, parce qu'ils constituent une véritable injustice à l'égard de votre prochain, dérivent du même état d'esprit, quoiqu'ils semblent ressortir à un vice tout opposé : l'avarice. Puissé-je vous en faire rougir. Avertie de ce qu'ils peuvent être divulgués, et d'autres encore, peut-être votre pudeur, ou votre fausse honte, sera-t-elle émue.

Et d'abord, le cas de l'institutrice de vos enfants, que vous avez congédiée pour un motif, hélas ! légitime, sa mauvaise santé constituant un danger pour l'entourage. Pour une fois que votre mari s'absentant vous laisse, afin de les lui remettre au départ, les derniers gages dus à cette malheureuse, une mensualité de cent francs, vous usez d'un procédé que Shylock n'eût pas désavoué. Donc, au lieu de payer purement et simplement à cette fille les cent francs dont vous étiez chargée, vous lui avez déclaré :

— Mademoiselle Georgette, votre dernière crise vous ayant empêchée de donner à Pierre et à Jeanne leurs leçons habituelles pendant six jours, je me vois obligée de réduire d'autant votre mois. Je ne vous dois donc que quatre-vingt-deux francs.

Vous aviez su faire de tête ce calcul, vous procurer de la monnaie par votre cuisinière. Et vous avez effectivement renvoyé de la sorte une malade sans asile. Et vous avez, un instant après, donné cet ordre : « Vous direz à Mariette d'aller m'acheter pour goûter, avec ces dix-huit francs, de la crème à la Chantilly et des fraises.

Ce n'est pas tout. La femme de peine que vous employiez, depuis cinq ans, à frotter les parquets, laver les vitres et les

dalles de votre hôtel, vient d'accoucher. Elle est dans une misère extrême, chargée d'enfants. Le mari gagne peu. Mme Rougier, qui la connaît, s'est émue de pitié, et après s'être généreusement placée en tête de liste, a entrepris de faire une collecte pour ces déshérités. Les plus humbles gens ont souscrit pour cette famille en détresse, même la bonne de l'épicier du coin. Vous avez sèchement refusé. Mme Rougier a insisté. Elle est allée jusqu'à vous supplier : « Donnez-moi dix francs, pour que je puisse dire à la mère que vous vous êtes intéressée à son sort. » Vous avez à la fin renvoyé la quêteuse (femme d'un professeur de sixième), en lui disant : « J'ai de grandes charges. Je ne puis pas. »

J'en viens au dernier fait.

Il y a deux ans et demi vous avez bondi, en m'apercevant de chez un marchand d'antiquités de l'avenue Thiers, et vous m'avez dit :

— Cher ami, avez-vous trois cents francs sur vous? Vous m'éviteriez la peine de remonter jusque chez moi. On m'offre un coffret dont le propriétaire est là, qui veut en être payé tout de suite, et je préfère emprunter à vous qu'à l'intermédiaire.

Je vous ai remis trois cents francs dont je n'ai jamais revu la couleur. Paul est trop ordonné, s'il avait connu mon avance, pour ne pas me l'avoir remboursée aussitôt. Je vous prie de faire passer pour moi, comme pour tant d'autres, à la caisse de la Banque. J'ai envie, moi aussi, d'un coffret, ne serait-ce que pour y conserver cette lettre qu'au dernier moment je n'ose vous envoyer.

La Fille de la Charité.

Vous étiez magnifiquement du peuple, grande et lourde et pâle, avec des yeux si noirs qu'on n'en distinguait pas le détail. Vous ne compliquiez rien. Votre pain était le *Pater* et votre théologie le *Credo*. Et si l'on vous disait qu'un tel n'avait pas la foi, vous pouffiez parce que vous ne croyiez pas qu'il pût ne pas l'avoir. Et pourtant il en a défilé quelques-uns devant vous, de ces rétifs qui ne voulaient pas s'unir à la prière en commun. Mais ils avaient mal au ventre comme d'autres ; la jambe gangrenée comme d'autres ; l'épine dorsale cariée comme d'autres ; le rein suspect

comme d'autres ; et une barbe qui repoussait et qui leur donnait, après trois jours d'hospice sans rasoir, l'aspect de porcs-épics.

Je crois revoir le gros Capdevielle, le postillon du courrier d'Artix à Casteide-Cami au moment qu'on le transporta dans votre salle. Il ne la menait pas large. Il s'était, en hachant du bois, ouvert la cuisse. Et ses voisins, mettant en pratique l'empirisme béarnais, avaient bouché la plaie béante avec tout le fumier qu'ils avaient pu ramasser dans la loge de ces messieurs. Je dois à la vérité de dire que Capdevielle n'eut pas la moindre fièvre de ce chef. Il était atteint d'une bien autre, et chronique ; la fièvre de son chef-lieu de canton. Comment ne pas embrasser la République, et la plus rouge, lorsqu'on a le nez de la plus belle pourpre bachique, et qu'à chaque relais on avale une soupe à l'oignon?

Voulant flatter son député, Capdevielle avait harangué, du haut de sa patache, des ruraux à la foire en les invitant à remettre en honneur la guillotine. Ce qui lui avait valu le sobriquet de « Robespierre », car il se prénommait Pierre. Et le fait est qu'on ne l'appelait plus autrement depuis tant d'années que le trait d'esprit s'était émoussé. Je suis bien assuré que beaucoup, ignorants de cet incident, ont fini par croire que son vrai nom fut Robespierre, comme il aurait pu être Marat aussi bien qu'il était Capdevielle.

Il ne fut pas longtemps, dès que remis de son hémorragie, sans vous suivre d'un œil qui s'efforçait d'être farouche. Mais vous aviez vu bien d'autres coups d'œil qui vous avaient ému davantage, comme celui de ce petit garçon qu'on trépana. Et c'est pourquoi, ma sœur, rien ne semblait plus drôle que de vous voir vous arrêter devant le lit de Robespierre en lui criant d'une voix de général à un perroquet :

— Eh bien, le brave Robespierre, comment va-t-il, le brave Robespierre?

Pour ne point vous répondre, il contractait les gencives ainsi que pour conserver un moment dans sa bouche une lampée de vin. Mais comme vous insistiez avec cette imposante et mâle bonhomie qu'il n'avait jamais rencontrée chez aucun charretier de ses amis, il finissait tout de même par faire entendre :

— Hiem !

Quand il a été guéri, vous avez cousu à sa culotte trois boutons qui ne tenaient pas, vous l'avez coiffé d'un béret neuf et conduit à l'aumônier, qui n'eut aucune peine à le « ramener ». En vous quittant il pleurait comme un veau sur le seuil de l'hospice.

Dieu ! ma sœur, qu'ils sont petits ces détails de la terre, loin de ces drames que le monde trouve passionnants ! Et pourtant votre vie en a été toute faite, et je crois que, vus du haut du ciel, ils vous apparaissent tout rayonnants de la lumière de N.-S. J.-C., pareils à ces grains de sable dont chacun est à peine perceptible, mais dont l'ensemble enferme l'océan.

A une morte aussi vivante que vous l'êtes, on ne demande pas : « Vous rappelez-vous? » Tout par vous est embrassé dans l'ensemble, ô sœur Joseph !

Vous n'avez plus à noter, sur un cahier, qu'il faut renouveler la provision d'ouate hydrophile. L'ouate hydrophile, elle est dans ces nuages errants, si doux à l'œil, qui me séparent de vous que je voudrais un jour rejoindre. Je n'ai plus à vous poser de questions. Je ne peux employer vis-à-vis de vous la formule naïve des vieux poètes : « Vous souvient-il? »

O fille sainte, c'est une gerbe que je cueille, que j'expose devant vous afin, non d'intéresser ou de mettre à l'épreuve votre mémoire sans défaut, mais afin de faire goûter à mes amis un peu des instants si simples que j'ai passés avec vous ici-bas.

Parmi les fleurs candides, dans la propreté du parterre, au bruit de la fontaine, des malades se promenaient ou s'asseyaient. Benoît le portier sonnait la cloche et son chien n'aboyait pas. Les arceaux du cloître enchâssaient dans leur azur la nuit des buis. L'escalier, sous mes pas, grinçait comme un bouchon :

— Venez voir Van Dinh, me disiez-vous, il vous attend.

Van Dinh, baptisé à Orthez, mon filleul exténué loin de son Indo-Chine et qui s'éteignit gravement, avec, entre ses doigts, un fruit de sa terre natale que je lui avais apporté et qui reçut son dernier baiser. Il y mordit à peine et, vous jetant à genoux, vous dites : « Il est mort. »

Une faïence de pharmacie orne sa tombe.

Firmin, lui, avait deux fois essayé de se pendre, tant il souffrait de la moelle ; il était à moitié fou, et toujours vous

arriviez au moment fatal, et vous l'aviez fait s'endormir misérable dans la richesse de Dieu.

A Destayats, il fallait toujours scier un peu plus du tibia ou de l'humérus, mais il rigolait quand même, malgré ses douleurs fulgurantes, s'il vous entendait le blaguer sur son résistant appétit dont il était si fier.

Que vous étiez heureuse ! lorsqu'à l'occasion de votre fête vous trouviez vos pots à l'eau ébréchés tout garnis de feuillages ; et l'un de ces mendiants mystérieux, épaves périodiques des hospices, Rieu, vous avait lu un compliment que n'eût pas désavoué un académicien.

Personne aussi bien que vous ne voilait la mort et le sang. Si quelqu'un de la salle commune donnait le signe du grand départ, on tendait un paravent près de sa couche et, bientôt, il passait à côté. Si une intervention chirurgicale avait lieu, c'est vous que les docteurs préféraient avoir comme aide, on n'entendait rien dans l'étroite pièce d'opérations, et vous en ressortiez, au bout d'une heure, aussi calme que d'une lingerie.

Et pourtant, nous qui vous avons bien connue, vous, dont un prince de la science, qui vous avait employée dans un cas grave me disait : « C'est une tour », nous savions quel appel forcené vous adressiez au ciel pour conserver cette maîtrise de vous-même. J'ai connu, moi, ce pli amer de votre lèvre devant celui dont l'état donnait de l'inquiétude. Vous aviez soixante ans. Vous étiez p us haute et plus forte, d'âme et de corps, que toutes celles que j'ai connues, et je vous ai sentie frémir de pitié, comme une petite fille, en face de la souffrance d'autrui. Mais la vôtre, comme vous la méprisiez ! Ce mal blanc épouvantable qui vous avait pris toute la main, comme vous en riiez !

Riez, sœur Joseph, riez maintenant du haut du ciel, riez de ce rire de la femme forte dont il est écrit qu'elle rira à son dernier jour. Riez.

Francis Jammes.

(A suivre.)

La Planche aux Assignats sous la Convention

DEPUIS que la Trésorerie nationale avait, en 1792, pris possession de l'ancien collège du Mignon, la rue à laquelle il avait donné son nom, naguère si calme et si paisible, s'était emplie de clameurs. C'était, entre l'église Saint-André-des-Arcs, qui était à vendre, et le ci-devant cloître des Cordeliers, une courte ruelle partant de la rue du Battoir, pour aboutir à la rue du Jardinet. De tout temps, ce coin de Paris avait formé, dans la grande ville, une cité distincte dont les habitants, se connaissant tous, étaient de métiers similaires. Des imprimeurs, des papetiers, des brocheurs, peuplaient ce quartier dont le silence n'était troublé que par le bruit monotone et régulier des presses, le cri des marchands, le chant des ouvriers au travail.

Maintenant, à toute heure du jour et jusqu'à la nuit tombante, des charrettes viennent avec fracas déposer ou prendre leur charge ; des garçons livreurs se pressent, s'invectivent ; des employés s'agitent devant la voûte, encombrée de paquets, qui donne accès au vieux collège, et les passants, attirés par le bruit, s'arrêtent, regardant ce palais de Midas d'un nouveau genre où, si tout ce qu'on touche n'est pas changé en or, se façonne la monnaie de papier qui remplace le prestigieux métal. C'est là, en effet, dans cette petite rue Mignon, dont un tronçon existe encore, échappé à la pioche des démolisseurs, que fut créée, au coin de la rue du Battoir, la première fabrique des assignats.

Dès le matin, le papier arrive de la rue Saint-Honoré, où, dans la bibliothèque des Feuillants, un archiviste a dénombré les rames. Des commis vérifient le bordereau qui accompagne l'expédition et donnent une reconnaissance en prenant livraison. Les ballots sont alors portés dans l'atelier. Sous le berceau que forment les feuilles imprimées la veille et qui sèchent, étendues au plafond, des ouvriers, en un va-et-vient continuel, se portent de la presse à l'encrier et de l'encrier à la presse ; d'autres, d'un geste machinal, abaissent le tympan sur la pierre, tirent le barreau, déroulent la corde.

Quand les assignats sont prêts, séchés et rognés à la forme, on les compte encore, et des charrettes, encadrées par des gendarmes, emportent le précieux fardeau rue des Petits-Champs, à la caisse de l'Extraordinaire, où un commissaire donne quittance, appose son timbre sur chacun des billets et les enferme dans la caisse à trois clés.

Mais cette caisse est comme un trou sans fond ; remplie sans cesse, elle se vide plus vite encore. Chaque mois, Amelot, le directeur de l'Extraordinaire, venait annoncer à l'Assemblée que ses ressources étaient épuisées et chaque mois, sur un rapport de Cambon, une émission nouvelle était votée. En septembre 1792, quand s'était séparée l'Assemblée législative, plus de 2 milliards d'assignats étaient déjà fabriqués. Le pli était pris ; la Convention nationale continua en enchérissant. « Il faut, disait Cambon, avoir recours à cette terre en friche qu'on nous a conservée et créer des assignats... Ne nous dissimulons pas que, sans cette ressource, nous serions esclaves... Il faut avoir recours à nos assignats et toujours à nos assignats ! »

Le conseil fut suivi. Insouciants et dociles, les députés votèrent une émission de 400 millions de francs en octobre 1792, de 600 millions en novembre, de 300 en décembre, de 800 en janvier 1793. Et, toutes les fois, Cambon, sans chercher les moyens de faire rentrer les impôts existants, s'excusait de « ne pouvoir avoir recours à une contribution extraordinaire » : « Ce serait surcharger le peuple », disait-il ; et il ajoutait ingénument : « Il en coûte à tout le monde d'entendre parler de création d'assignats et il en coûte beaucoup d'avoir à vous annoncer ces créations, mais il ne nous reste pas d'autres ressources. »

L'autorité de Cambon était telle et ses collègues éprou-

vaient tant de satisfaction à être débarrassés d'importuns soucis financiers que les émissions étaient toujours votées sans débats. Même à l'époque où les moyens de fabrication étaient encore rudimentaires, Cambon, avec la prévoyance d'un commerçant que l'avenir préoccupe, avait obtenu de faire confectionner une provision d'assignats en réserve : « Ce sera, avait-il dit, un fonds disponible toujours prêt à recevoir par décret le caractère de monnaie. » Mais, presque aussitôt, il demandait le vote du décret ; le fonds disponible était épuisé avant qu'on ait eu le temps de le constituer.

Les émissions se succédaient, d'autant plus fréquentes que la valeur du papier s'amoindrissait. Les besoins du Trésor augmentaient par le discrédit des assignats. « La fabrication devenait moins rapide que la dépense ». La caisse de l'Extraordinaire n'était plus fournie à temps. En vain, les épuipes avaient été doublées, triplées : les ouvriers étaient débordés ; la place manquait ; la fabrique de la rue Mignon ne pouvait plus suffire. Il fut créé une succursale dans l'impasse Matignon, près de l'Allée des Veuves. Ce n'était pas assez. Il fallait une installation nouvelle, proportionnée aux demandes accrues du Trésor. Le couvent désaffecté des Capucines n'avait reçu encore aucune destination. La manufacture des assignats y fut installée en 1793. Situé entre le grand Boulevard et la place des Piques, l'ancien monastère était à proximité des autres organes financiers, ce qui facilita les services et, l'espace ne manquant plus, il fut possible de subvenir à tous les besoins, en fabriquant, en moins de six ans, à une époque où le million paraissait encore un nombre chimérique, pour plus de quarante milliards de francs en assignats.

A l'origine, pour chaque émission nouvelle, un vote de la Convention nationale était nécessaire. Il aurait suffi à Cambon de le demander pour l'obtenir. Mais il se faisait un scrupule de motiver ses propositions et d'en exposer les avantages. C'était un grand raisonneur. Il n'invoquait pas seulement la nécessité, il se complaisait à produire des chiffres, à dresser des bilans et à démontrer, preuves en mains, qu'il n'était pas imprudent de créer de nouveaux assignats, puisque ces assignats reposaient sur un gage certain.

Ces sortes de comptes-rendus sont de mauvais symptômes. Quand la situation est normale, qu'est-il besoin de si

grandes, de si fréquentes justifications? Puisque personne ne songeait à restreindre les dépenses, que tout emprunt était impossible, qu'on s'obstinait à ne pas lever les contributions, pourquoi établir des comptes et fournir des prétextes, au lieu de déclarer franchement, comme Hérault de Séchelles : « Ruinons-nous, mais soyons libres ! »

Cambon ne croyait pas encore que la ruine de l'État fût prochaine. Il avait foi dans les assignats et croyait qu'il serait toujours possible d'en user pour combler l'abîme grandissant du déficit. C'est sans détours qu'il témoignait une pleine sécurité ; il affirmait que la situation était bonne, parce qu'il en était sûr. Quand il avait des doutes, il revoyait ses comptes, additionnait, supputait, affermissant ainsi sa confiance.

A chacune de ses propositions, il déposait un bilan sur le bureau de l'Assemblée et, après l'avoir commenté longuement : « Il n'y a pas de danger, concluait-il, le gage excède les émissions... Les inquiétudes sont vaines. » Et l'émission était votée, qui permettait de subsister au jour le jour.

La comptabilité est une science perfide ; il ne suffit pas de calculer juste ; une fausse interprétation dans les éléments d'un compte en détruit l'équilibre et le rend erroné. Cambon, qui apportait dans ses travaux une application extrême, attribuait aux biens nationaux une valeur d'autant plus grande que la baisse des assignats était plus forte. C'est ainsi que ces domaines, il les estimait à 4 milliards de francs en février 1793 (1), à 14 milliards en septembre 1794, enfin à 30 milliards en décembre de la même année. Pour lui, l'État s'enrichissait en fabriquant de la monnaie de papier. Cela tient du délire. Plus l'assignat devenait abondant et plus il s'avilissait, plus la propriété foncière sur laquelle il reposait enchérissait. Il n'y avait pas de crainte à avoir : c'était mathématique. L'actif et le passif s'accroissaient dans des proportions identiques. La balance des comptes s'égalisait avec une telle rigueur, sur les livres, que tout le monde se laissait illusionner, Cambon le premier, qui savait pourtant bien que les domaines nationaux « quand ils étaient vendus, l'étaient presque au même prix que ci-devant et peut-être pas aux deux tiers de leur

(1) Rapport et projet de décret présentés à la Convention nationale par le citoyen Cambon, 1er février 1793.

valeur réelle ». Certes, la propriété de l'État était « immense », accrue tous les jours par les exactions du pouvoir, la confiscation, l'emprisonnement et la mort, mais il était à peu près impossible de la réaliser. C'était une duperie de donner aux biens nationaux une valeur arbitraire sur le papier, ce qui importait, c'était de s'en pouvoir défaire à un bon prix. Or, « les acheteurs se faisaient de plus en plus rares ». Cambon le reconnaissait lui-même (1), mais, abusé par ses chimères, il se laissait conduire par les événements, non, toutefois, sans continuer de calculer, d'expliquer, de rendre des comptes.

Aussi bien, usait-il de tous les moyens pour justifier les créations nouvelles de papier-monnaie. En septembre 1793, le Trésor public menaçait d'être bientôt vide. Pour conjurer un péril qui se reproduisait, du reste, chaque mois en s'aggravant, Cambon saisit la Convention nationale d'un projet de loi autorisant la fabrication de 2 millards en assignats. Le chiffre était élevé, quel motif invoquer, hormis la nécessité, pour justifier une pareille émission? Les députés ne s'embarrassèrent pas de scrupules. Ils votèrent avec leur habituelle docilité, se retranchant toutefois derrière le prétexte que leur offrait le Comité des finances, « de remplacer au plus tôt par des assignats soigneusement élaborés ceux dont l'imperfection est un effet de la célérité qu'on a mis à les faire ».

Comme on voit, la crédulité publique était sans bornes. Les subterfuges les plus misérables étaient acceptés et personne ne s'étonnait ni ne s'inquiétait. Sans crainte ni résistance, de 3 à 600 millions, les émissions mensuelles étaient portées à plus d'un milliard. Elles s'accrurent encore et devinrent si fréquentes et excessives, que le Comité des finances, ne sachant comment les motiver, n'osa plus les demander à l'Assemblée, trouvant plus commode de les décréter dans le secret de ses réunions.

En dépit de ce mystère, chaque émission nouvelle faisait baisser la valeur du papier. En janvier 1790, un assignat de 100 livres était changé contre 96 livres en numéraire ; il ne représentait plus que 90 livres en 1791, 23 en 1793, 18 en 1795.

(1) « Personne n'ose acheter des biens nationaux, » avouait-il le 28 février 1793.

Et pourtant, dans cet entraînement irrésistible et général, Cambon qui semblait, plus que tous, avoir perdu la véritable notion des choses, dotait les services qu'il fallait créer d'une organisation bienséante, s'érigeait en gardien vigilant et parcimonieux des deniers discrédités de l'État. Il manœuvre parmi les embûches, avec une adresse, une diligence, qui retardent l'heure de la déconfiture certaine. Sans lui, la Révolution n'aurait pu faire face aux dépenses et se maintenir. Il ne suffisait pas de créer des ressources, même illusoires, ces ressources, justement parce qu'elles étaient précaires, il fallait en user avec mesure, éviter les dilapidations et le désordre. Cambon est économe du papier qui sort des presses, comme un avare de son or. Il compte ses assignats avec le soin qu'il prenait, dans sa fabrique de Boutonnet, à auner ses cotonnades. Il requiert des fonctionnaires placés sous ses ordres un dévouement absolu, une intégrité semblable à la sienne. Il a su conserver aux anciens officiers de finances la place qu'ils occupaient sous l'ancien régime. Il les soutient et les défend, malgré leurs opinions, souvent contraires aux siennes, contre les attaques des *enragés*. Il a gardé Dutramblay, Savalette et Gaudin à la Trésorerie nationale, Deville et Allié à la comptabilité générale. Il a fait nommer à la fabrication des assignats trois directeurs dont il est sûr, Grouvelle, Guyot et Mercier, et le chef de la vérification, Deperey, est à sa dévotion. Il a placé à la tête d'importants services, deux de ses compatriotes, Aigoin de Montpellier et Chausse de Pézenas, parce qu'il les connaît bien et peut se fier à eux. Aussi les employés, qu'ils soient à l'Extraordinaire, à la Trésorerie, à la Comptabilité, à la Liquidation, sachant qu'ils lui doivent non seulement leur situation, mais encore « la vie », secondent ses efforts et facilitent sa tâche.

Tous lui ont rendu cette justice, même après sa chute du pouvoir, lorsqu'il pouvait être plus nuisible qu'utile de se recommander à lui. Denormandie, le liquidateur de la Dette publique, entretint avec son ancien chef, jusqu'au jour où, malade, n'en pouvant plus, il vint mourir à Montpellier, des relations amicales. Gaudin ne dissimule pas, dans ses *Mémoires*, qu'il n'a eu qu'à employer, sous le Consulat, les moyens dont Cambon avait usé pour réaliser une réorganisation salutaire.

C'est qu'en dépit de ses coupables égarements et de ses

faux principes, Cambon « fut sans égal dans l'administration des finances, sous le régime financier le plus désastreux. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur son compte, si néfastes qu'aient été ses idées de ne demander aucun sacrifice à la majorité du pays et de vivre au jour le jour, en fabriquant des assignats, on est obligé de reconnaître qu'à aucune époque de notre histoire, la comptabilité publique n'a été plus fidèle ni plus régulière ». « Le vieux M. Spire qui, pendant les vingt-cinq dernières années du dix-huitième siècle, a été à la tête de la comptabilité des finances, m'a dit, rapporte dans ses *Souvenirs* le docteur Pommiès de la Siboutie, que, sous le rapport de l'ordre et du désintéressement, la République de 1792 ne laissait rien à désirer. Cambon et tous les membres du Comité des finances étaient l'intégrité même. Jusqu'à la chute de Robespierre, le Trésor éprouva de grands besoins, mais pas un centime ne fut dilapidé, toutes les dépenses furent faites pour le service du pays. »

Cet hommage est mérité. Cambon présentait cette anomalie d'avoir le tempérament d'un homme d'ordre et l'esprit d'un jacobin. Les scrupules que la nature et l'éducation avaient mis en lui lui firent appliquer dans la pratique des méthodes contraires aux idées qu'elles servaient, de sorte qu'il joua non seulement « le rôle de contrôleur des finances de la République », mais fut, à la lettre, « l'économe de la Révolution ». Sa « probité intrépide » imposait à tous. Avec une énergie peu commune, une « sévère exactitude », une ténacité que rien ni personne n'arrivait à vaincre, il parvint à « accoutumer la République aux vertus et à l'économie des négociants ». On pouvait le railler à ce sujet, l'appeler « économiste de comptoir », trouver « sa parcimonie ridicule », il ne s'en souciait pas, obtenait, malgré les difficultés, des économies dans tous les services, faisant défense aux receveurs des districts de se démunir, sous aucun prétexte, des fonds contenus dans leur caisse, condamnant les dépenses secrètes des ministres, fixant à 8 000 livres par an le maximum des traitements à allouer aux fonctionnaires de la République.

Il se plaignait sans cesse de « l'excessive cherté inhérente à l'administration révolutionnaire ». « Songez que nos dépenses sont énormes » disait-il, et, tout de même qu'il avait, en octobre 1792, fait licencier les volontaires tra-

vaillant au camp retranché de Paris, en 1794, il réclama, avec Durand-Maillane, l'abolition du « fatal décret » accordant quarante sous par jour d'indemnité aux 540 000 citoyens qui désertaient les champs ou les ateliers pour se rendre dans les sections.

Non content de proposer des économies et de les réaliser, Cambon exerçait, malgré qu'on en eût, un contrôle rigoureux sur les dépenses : « Tout le monde veut éviter la surveillance, disait-il, et encore qu'elle ne soit pas assez active, tout le monde crie contre elle. » Il s'efforçait de voir clair dans les comptes des ministères, surveillait la gestion des divers comptables, dénonçait les fournisseurs de guerre Jacob, Malus, Maréchal, d'Espagnac, instituait une direction des achats, menait contre Dumouriez, qui voulait « régir les finances » de son armée, une lutte implacable.

En même temps qu'il « préservait le pays des dilapidations, cette peste politique, disait-il, qui ravage l'empire de la liberté comme celui du despotisme », il organisait l'administration financière de la nation. La solide armature qui soutenait le gouvernement de la monarchie avait été brisée par la Constituante. Cambon en rassembla les miettes et, malgré les difficultés de l'heure, il s'en servit pour créer, en les accordant le plus possible aux idées en cours, les nécessaires rouages d'exécution et de contrôle. Sa fermeté et sa vaillance ne connurent aucun obstacle. Il ne « transigea jamais avec ses devoirs, il dénonça et fit réformer plusieurs abus ». Avec beaucoup de sens pratique et une claire vision des choses, il profita de la réorganisation des services pour les simplifier et en centraliser la direction.

Dès 1792, il faisait augmenter les prérogatives du Bureau de Comptabilité, organe de vérification qui remplaçait en partie les Chambres des Comptes imprudemment supprimées et, en 1795, il s'occupait encore de faciliter aux receveurs de districts la tenue de leurs registres. En 1794, pensant, comme cela va sans dire, que « la multiplicité des caisses est un obstacle réel à l'établissement de l'uniformité, base de la bonne administration », il fit disparaître les diverses caisses publiques, nombreuses et éparpillées, pour les réunir à la Trésorerie nationale. Et dans cette caisse unique où affluèrent toutes les ressources et qui subvint à tous les besoins, il établit un ordre tel qu'on pouvait connaître à chaque instant les créations d'assignats,

leurs émissions, le montant de ceux qui sont en circulation et l'état général des recettes et des dépenses. Rien ne se payait que conformément aux décrets de la Convention nationale ; les avances étaient limitées ; les payeurs se libéraient par pièces régulières des fonds qu'ils recevaient. Et, tous les soirs, il était envoyé au Comité des Finances, qui la transmettait au Comité de Salut public, une feuille contenant le compte de toutes les opérations de la journée, de ce qui a été reçu, de ce qui a été dépensé et de ce qui reste en caisse. Cette feuille était affichée au pavillon de l'Égalité. « Elle donnait aux représentants du peuple les moyens de vérifier. » Chacun pouvait suivre au jour le jour les opérations de la Trésorerie et voir qu'elles « forment un ensemble qui, liant toutes les parties en les contrôlant les unes par les autres, porte partout la lumière ». L'idéal budgétaire était réalisé, les états et les comptes-rendus publiés par la Trésorerie nationale en font foi. Les députés de tous les partis étaient pleins d'admiration pour les résultats si vite et si complètement obtenus par Cambon dont Baudot a pu écrire, dans ses *Notes historiques* : « Il a cassé toutes les vitres du temple et le peuple a vu clair, le jour est entré partout ! »

Hélas ! en dépit de cette clarté dans les comptes, d'un rigoureux et lumineux contrôle, le mauvais état des finances empirait. L'honnête labeur de Cambon fut à peu près inefficace et sans profit véritable. Si, grâce à lui, la manière était devenue excellente, la matière ne s'était pas améliorée. Le fond manquait de plus en plus. Les impôts qui existaient encore « n'arrivaient point au Trésor ». Les incessantes créations de papier-monnaie continuaient d'être le principal moyen de se procurer des ressources. Or, plus on allait, plus la masse des billets en circulation était grande, plus ces billets perdaient de valeur et plus, chaque fois, fallait-il élever le montant des émissions. C'était une situation sans issue et qui s'aggravait naturellement d'elle-même.

Cambon cherchait, par tous les moyens, sauf par le seul qui eût été salutaire, à sortir de cette impasse. Abolition de la royauté, délit d'émigration, refus de serment, loi des suspects, tout lui avait été prétexte à procurer à l'État des économies et des ressources. Après le 10 août 1792, la liste civile avait cessé d'être payée, les rentes apanagères aux

princes français avaient été supprimées, les banquiers avaient dû verser aux districts, dans les vingt-quatre heures, les fonds mis, par des émigrés, en dépôt dans leurs caisses. En juin 1793, Cambon fit voter une loi prescrivant de vendre, sans délai, au profit de la nation, les ornements des chapelles supprimées et, bientôt après, quand, sous l'impulsion de Chaumette et d'Hébert, « il se fit un grand mouvement de chapes, chasubles, croix, bénitiers et autres ustensiles », il obtint que « les communes soient tenues de faire l'inventaire des hochets du fanatisme », que « tout métal, argent, or, tous bijoux, diamants », provenant des églises mises au pillage, soient vendus au profit de la République.

Ce n'est point qu'il approuvât les « mascarades antireligieuses » dont les sanctuaires étaient le théâtre. Il était trop l'ennemi des manifestations rituelles pour admettre le culte de la Raison : « Proclamez un principe religieux, disait-il, tout de suite il faudra des temples, des ministres, une hiérarchie, des privilèges », et c'était tout cela qu'il avait combattu. Mais il comptait sur « les dépouilles du culte » pour retirer un grand nombre d'assignats de la circulation. Tout le monde s'exagérait l'importance de ces richesses. « Bientôt, écrivait-on dans *les Révolutions de Paris*, les assignats disparaîtront ; bientôt un numéraire métallique remplacera le papier-monnaie... par la métamorphose de la vaisselle ecclésiastique. » Cambon n'allait pas jusque-là ; selon lui, cette « métamorphose » devait rapporter au Trésor 2 ou 3 milliards ; elle produisit à peine 45 millions. Le papier-monnaie ne revint pas au pair, ainsi qu'il le prétendit ; il se releva, pendant quelque temps, de 30 à 40 pour 100, pour retomber ensuite et il fallut plus que jamais avoir recours à la planche aux assignats.

Or, comme aux yeux abusés de Cambon, l'augmentation, même factice, de la garantie justifiait les émissions, il fit tous ses efforts pour accroître effectivement le gage territorial des assignats. Les biens des princes avec lesquels on était en guerre furent confisqués en mai 1793 et, en septembre, ceux des étrangers qui n'étaient pas domiciliés en France avant le 14 juillet 1789, vinrent accroître la masse des domaines nationaux. Déjà, tous les hôtels, jardins, enclos, portant encore des armoiries, ont été mis sous séquestre ; bientôt, l'actif des fabriques va devenir pro-

priété nationale et les meubles des anciennes demeures royales se vendront à l'encan.

Malgré ces apports continuels, le cours de l'assignat faiblissait tous les jours. En pluviôse an II, la perte était de 60 pour 100, de 62 en ventôse, de 64 en germinal. En thermidor, quand tomba Robespierre, cent francs en assignats valaient à peine trente-cinq francs en numéraire. Le peuple raillait, à sa manière habituelle, cette diminution progressive par des couplets :

J'ai des assignats
Dans mon portefeuille,
J'ai des assignats
Qu'on ne paiera pas...

Mais s'il chantait, lui aussi ne payait pas, et surtout il se défiait. On eut beau, en effet, les enjoliver en les coloriant, imprimer en grosses lettres sur leur verso : « La loi punit de mort le contrefacteur, la nation récompense le dénonciateur », personne n'acceptait, de bonne grâce, ces billets de valeur instable et dont un grand nombre étaient faux. Ils servaient aux menus achats journaliers, mais n'étaient pas employés dans les transactions importantes. Cambon s'irritait de cette élimination : « Les assignats doivent être la monnaie nationale, le numéraire ne doit obtenir aucune préférence, disait-il, et après avoir, donnant l'exemple, fait décréter que « la solde des militaires serait désormais payée en assignats », que « tous les marchés et entreprises pour les services publics seraient stipulés en assignats », il établit, par une série de rigoureuses mesures, le véritable cours forcé.

Le 16 avril 1793, une loi était votée qui « punissait de six ans de fer quiconque effectuerait une transaction autrement qu'en assignats » ; le 1er août suivant, ce fut le décret aux termes duquel « tout Français convaincu d'avoir reçu en paiement des assignats avec une perte quelconque sur le numéraire, serait condamné pour la première fois à une amende de trois mille livres et à six mois de détention, en cas de récidive, à une amende double et à vingt ans de fer » ; enfin, le 3 septembre, les autorités locales furent chargées « d'arrêter, sans autre forme de procès, les délinquants qui seraient punis d'emprisonnement toujours et

deviendraient, dans certains cas, passibles de la peine de mort avec confiscation des biens.

Tant de sévérité et d'arbitraire étaient inutiles. Personne ne pouvait accepter à sa valeur nominale un papier-monnaie qui s'échangeait au-dessous de cette valeur. Pour appliquer la loi du 1er août, il eût fallu emprisonner tous les Français. La confiance ne se décrète ni ne s'impose, elle s'obtient. En dépit des menaces et des sanctions, l'assignat continua de s'avilir. Cambon attribuait ce dépérissement aux manœuvres des aristocrates et des prêtres, à l'agiotage et à la falsification. Il est vrai que les départements étaient « inondés » de faux billets fabriqués « à Coblentz et à Londres » et que l'affaissement continuel du change stimulait la spéculation à la baisse. Mais Cambon ne voyait et ne donnait que ces motifs accessoires de dépréciations. S'illusionnant lui-même et abusant autrui, il ne voulait jamais admettre que si le signe monétaire perdait de sa valeur c'est qu'il était chaque jour plus abondant, et que l'État, le créant à son gré, en imposait l'usage.

Contre les faussaires, de terribles lois de répression furent votées, puis, sous prétexte qu'il y avait « combat à mort entre tous les marchands d'argent et l'affermissement de la République », la Convention fit d'abord fermer la Bourse des valeurs et décréta ensuite la suppression des compagnies financières. Ces mesures, que Cambon avait proposées, furent inefficaces. Situées à l'étranger, les officines de falsification demeurèrent hors d'atteinte et les spéculateurs n'ayant perdu que le lieu et non l'aliment de leurs opérations, les continuèrent avec d'autant plus de fruit qu'elles devinrent moins accessibles au public. Quant aux sociétés par actions, leur abolition, loin de vaincre « le monstre de l'agiotage », fut une cause d'affaiblissement pour le pays.

Il était pourtant nécessaire de soutenir le crédit public en empêchant de baisser les assignats, dont, chaque mois, une obligatoire émission augmentait la masse. Il y aurait bien eu un moyen, c'est, puisque, malgré les promesses, on ne brûlait presque pas de billets, d'en démonétiser une partie. Quelle aubaine, s'il avait été seulement possible d'en annuler, chaque mois, un aussi grand nombre qu'on était obligé d'en fabriquer !

Drouet, le premier, osa faire une proposition de ce genre. L'homme de Varenne s'était flatté naguère d'avoir reconnu

Louis XVI, à Sainte-Menehould, à sa ressemblance avec l'effigie qui était gravée sur les assignats. Il était humain que, devenu représentant du peuple, l'ancien maître de poste ne se souvînt plus de l'heureuse influence qu'avait eue sur sa destinée le petit morceau de papier qu'il avait, au bon moment, songé à sortir de sa poche et que, de son équipée, il eût conservé la haine du tyran qu'il se glorifiait d'avoir fait arrêter. Il ne pouvait voir, sans frémir, les insignes maudits de la royauté et le portrait du ci-devant roi illustrer encore la monnaie nationale. En effet, c'est seulement à partir du mois d'octobre 1792 qu'à la demande de Cambon, « l'effigie républicaine » avait, sur les billets, remplacé « les attributs de la monarchie ». Mais, à cette époque, il avait été déjà émis pour 2 587 000 000 d'assignats et ces assignats « à face royale », comme on disait, non seulement continuaient de circuler, mais ils valaient plus que les autres, les royalistes les accaparant par puérilité et certains notaires ou banquiers les recherchant par prévoyance, dans l'éventualité d'une restauration.

A la séance de la Convention du 25 juillet 1793, Drouet demanda donc que « les assignats portant l'effigie de Louis Capet n'eussent plus cours. »

Cambon montrait quelques hésitations. L'opération lui semblait d'une grande ingéniosité, mais il lui était impossible de ne la point combattre. Aussi bien était-ce la manière qui lui avait toujours réussi de commencer à se montrer réfractaire aux motions audacieuses pour les approuver ensuite s'il les croyait favorables à ses desseins. Il les soutenait même lorsqu'elles étaient réclamées par la majorité et les faisait siennes, non sans demander quelques restrictions dont la modération apparente entretenait sa réputation de sagesse dans l'Assemblée. « Attaquer le titre de monnaie qu'ont les assignats royaux, avait-il répondu à Drouet, n'est-ce pas courir le risque de discréditer les autres? Les malveillants diront : aujourd'hui on restreint l'usage de ces assignats ; demain on restreindra celui des autres. » Mais comme, quelques jours après, Chabot insistait à son tour, Cambon expliqua que les assignats de dix sous, de quinze sous et de cinq livres étant tous à face royale, il résulterait parmi les artisans un grand trouble de leur démonétisation. « Il faut agir avec prudence, ajouta-t-il, et se borner à enlever force de monnaie aux assignats royaux d'au moins cent

livres, parce que ceux-là ne peuvent être qu'entre les mains des aristocrates, de ceux qui espèrent le rétablissement de la royauté. » En vain Bazire ripostait-il justement : « Si vous démonétisez les assignats qui portent l'empreinte royale, on craindra pour ceux revêtus des insignes de la République. » Les objections financières ne pouvaient plus intervenir dans une question que Cambon avait, avec une habileté calculée, fait dévier vers la politique. Aussi bien, Danton qui était de connivence, montait à la tribune : « Quels sont ceux qui versent leur sang pour la liberté? s'écria-t-il, ce sont ceux qui n'ont pas un assignat de cent livres. Frappez ! que vous importent les clameurs des aristocrates? Je ne me connais pas grandement en finances... mais Cambon a longtemps médité la combinaison qui vous est proposée, c'est notre devoir de l'adopter. » L'adoption eut lieu séance tenante. La démonétisation fut immédiate, complète : « Les assignats au-dessus de cent livres cessaient d'avoir cours et ne pouvaient plus être reçus qu'en paiement des biens nationaux, des contributions et de toutes créances dues à la nation. » Ce coup de force était, comme avait dit Bazire, une « banqueroute véritable ». L'État manquait à tous ses engagements, reniait sa signature, appauvrissait, par la violence, quantité de citoyens qui n'étaient pas tous des aristocrates, mais qui avaient eu confiance en lui.

Pour Cambon, c'était une « magnifique opération ». Toutefois, elle n'eut pas « le grand effet » qu'il en attendait. Il y eut des plaintes qui restreignirent, d'obligatoires prorogations qui retardèrent le retour des assignats royaux au Trésor. Puis, de quel secours pouvait être un détournement de 3 ou 400 millions quand le budget, se montant à plusieurs milliards, ne pouvait être équilibré que par des émissions mensuelles de 5 à 600 millions? Les vignettes républicaines, loin de profiter de la « superbe expérience » qui venait d'être faite, furent d'autant moins prisées qu'un décret de la Convention en pouvait arbitrairement annuler une partie.

Mais Cambon, à mesure que leur valeur baissait, les défendait avec plus de courage. Il avait, pour l'assignat déclinant, la tendresse d'un père pour son enfant malade et, pour la monnaie saine, une aversion véritable. Dès février 1793, il avait dit aux Jacobins : « Les assignats doivent être la

monnaie nationale, le numéraire ne doit obtenir aucune préférence. » Quelques mois après il affirmait contre toute évidence : « Je dois dire que l'assignat est au pair avec le numéraire. » Le 16 brumaire, il était signalé à la Convention qu'un citoyen avait bénévolement échangé du numéraire contre des assignats et il était demandé, pour cette action méritoire et singulière, une mention honorable au procès-verbal. Cambon s'opposa à cette motion avec une surprenante violence et il ajouta, avec l'accent de la colère et du mépris : « L'or ne doit être que du fumier aux yeux du sans-culotte républicain ! »

Les députés avaient, comme leurs concitoyens et comme Cambon lui-même, conservé, sans penser à mal, tout l'or qu'ils avaient pu. Ils croyaient à une boutade de leur collègue qui, les détrompant, continuait, impitoyable : « Le Comité des Finances ne tardera pas à présenter une loi pour poursuivre le métal odieux et vil que les tyrans sont allés chercher dans l'Amérique afin d'opprimer les peuples ! »

Ce n'était encore qu'une menace ; elle s'accentua le 1er frimaire et, quelques jours plus tard, le 11 frimaire, elle fut près de s'accomplir.

Cambon était monté à la tribune avec un volumineux dossier. Il demanda à présenter le projet de loi qu'il avait préparé « pour détruire la valeur monétaire de l'or et de l'argent ». « Il ne sera plus reconnu, dit-il, que les assignats, les pièces de cuivre et de bronze... Le commerce se fera au moyen d'échanges purs et simples... L'or sera au-dessous du plus vil métal, du fer même qui, au moins, sert à armer les défenseurs de la patrie ! »

La Convention était « abasourdie ». Pour la première fois, elle rejeta les suggestions insensées du président de son Comité des Finances. Elle ne lui permit pas de commencer la lecture d'une proposition qui, si elle avait été acceptée, aurait ramené notre pays à l'époque des civilisations primitives. Au contraire, le Comité de Salut public « fit rétablir le change » en faveur des particuliers, ce qui facilita les transactions et permit aux assignats, malgré l'excès croissant des émissions, de pouvoir conserver encore une valeur amoindrie, mais utilisable.

RAOUL ARNAUD.

Bernard Quesnay
ou
la Hausse et la Baisse

I

Devant cette sécheresse, Lucien tomba dans une profonde rêverie.
H. B.

— Monsieur Achille, dit le notaire, je suis prêt.
— Maître Pelletot, nous vous écoutons.
Le notaire affermit ses lunettes et commença l'office du jour :

« Ce quinze mars de l'an mil neuf cent dix-neuf, par devant Me Pelletot, Albert-Amédée, notaire à Pont-de-l'Eure, ont comparu :
« M. Achille Quesnay, manufacturier, demeurant au château de la Croix-Saint-Martin, à Pont-de-l'Eure ;
« M. Camille-Marie Lecourbe, chevalier de la Légion d'honneur, manufacturier à Pont-de-l'Eure ;
« M. Antoine-Pierre Quesnay, manufacturier à Pont-de-l'Eure ;
« Et le lieutenant Bernard Quesnay, actuellement mobilisé au 15e bataillon de chasseurs à pied, aux armées ;
« Lesquels ont arrêté comme suit les clauses et conditions de la Société en nom collectif qu'ils ont résolu de former entre eux, sous la raison sociale « Quesnay et Lecourbe », et qui aura pour objet la fabrication et la vente des tissus de laine. »

Bernard Quesnay regarda la scène en amateur de peinture.

En face de lui, le visage de son grand-père, d'un rose vif sous les cheveux blancs, se détachait sous la tenture sombre avec l'éclat net, le contour sec d'un Holbein. A la droite et à la gauche du vieillard, son gendre Lecourbe et l'aîné de ses petits-fils, Antoine, personnages secondaires et voilés d'ombre, entendaient, résignés, le grimoire du notaire. Le battement monotone des métiers de l'usine faisait trembler visages et mains d'une vibration mécanique, qui donnait à ces trois hommes l'apparence passive des machines.

« Le décès de l'un ou de l'autre des associés n'entraînera pas la dissolution de la Société, qui continuera de plein droit entre tous les associés survivants, sans que la veuve ou les ayants-droit de l'associé prédécédé puissent prétendre à autre chose qu'aux sommes inscrites au compte du défunt à l'inventaire précédent. »

— Agréable discours, pensa Bernard ; il n'est question que de notre mort là dedans. Mais le feu sacré doit brûler éternellement sur les chaudières familiales. Pour assurer la durée du culte, ce notaire accumule les précautions. Que ferait M. Achille s'il se savait condamné à mourir demain? Sans doute, il dicterait son courrier et préparerait son échéance.

« La présente Société sera constituée pour une durée de vingt années, le commencement de cette période étant fixé au premier juillet mil neuf cent dix-neuf. En cas de liquidation anticipée... »

— Maître Pelletot est le chapelain de mon grand-père. Par lui, la vie spirituelle de M. Achille, qui se confond avec le mouvement de ses affaires, se trouve enveloppée dans les formules consacrées. Le voici pour vingt ans en paix avec les dieux. Me voici, moi, pour vingt ans, lié à ce métier. Ai-je raison?

« ... Fait à Pont-de-l'Eure, au siège de la Société, l'an mil neuf cent dix-neuf, le quinze mars... »

— Acheter de la laine, vendre du drap, telle va donc être ma vie?... Ma vie brève et unique... Dans vingt ans, la partie sera jouée, tout espoir d'aventure perdu, toute chance de bonheur évanouie. Je ferai tous les matins ma tournée dans les ateliers ; le soir, au bureau, je dicterai : « En réponse à votre honorée... » Le plus terrible est que je n'en souffrirai pas... Et pourquoi? Qui me force à signer?

Une épaisse tristesse l'enveloppa ; il se répéta :

— Ma vie brève et unique... Dieu ! Que ces vitraux sont laids !

Et aux murs ce drap bleu, bordé d'un galon rouge, c'est affreux... Il faut pourtant que j'écoute. J'engage ma vie par cet acte et je n'arrive pas à m'y intéresser. Mon oncle Lecourbe est vraiment ridicule. Même au repos, il a l'air important.

« ... Et, lecture faite, les comparants ont signé avec le notaire. »

La voix de maître Pelletot monta en prononçant la dernière phrase, comme monte la gamme des dernières gouttes d'eau qui remplissent un vase. Il se leva.

— Monsieur Bernard, permettez à un vieil ami de votre famille de vous féliciter de votre entrée dans une maison qui n'a cessé de grandir, et de vous souhaiter le succès si mérité qui fut toujours le partage de votre grand-père et de votre pauvre père.

Déjà, pour signer l'acte, le vieillard était allé s'asseoir pesamment dans le fauteuil quitté par le notaire.

M. Lecourbe, aimable et solennel, caressant sa barbe carrée, voulut expliquer à Me Pelletot la situation économique. Grand lecteur de revues financières, il bâtissait sur des statistiques mouvantes des théories aussitôt lézardées. L'éclat de ses erreurs n'enlevait rien à l'autorité de ses prophéties.

— Les industries, dit-il, vont traverser une longue période de prospérité. Il en est ainsi après toutes les grandes guerres. Comme en 1815, comme en 1871, les besoins de l'Europe mutilée sont immenses...

— Immenses, approuva le notaire, qui regardait avec tristesse les manches cirées et luisantes de sa redingote.

— Les économistes les plus distingués, dit M. Lecourbe en caressant sa barbe, prédisent que cette période de vaches grasses durera trente ans au moins. Pensez, maître Pelletot, qu'il faut reconstituer les régions dévastées de France, de Belgique, d'Italie, sans compter l'Autriche et la Russie. Jamais pareille tâche ne s'est offerte aux activités humaines.

Bernard et son frère Antoine échangèrent un sourire. L'éloquence de M. Lecourbe les amusait par la forme scientifique de son incohérence. Ses « jusqu'à un certain point et dans une certaine mesure », ses « à ce propos et dans un autre ordre d'idées » étaient célèbres dans la famille. Les Quesnay, race rude et silencieuse, s'étonnaient d'avoir accueilli ce bavard.

— Les stocks de laine, continua M. Lecourbe, ont été épuisés par les habillements militaires. Au Japon...

M. Achille entendait avec impatience ces paroles inutiles. Sa main osseuse et poilue tourna rapidement, remontant une machine invi-

sible. A ce rude signal, à ce rappel brusque des droits de l'engrenage sur l'homme, son gendre et ses petits-fils, dociles, disparurent aussitôt, comme si quelque câble puissant les avait entraînés vers l'usine.

II

M. Achille, vieillard de soixante-douze ans, et fort riche, faisait de l'industrie comme les vieux Anglais font du golf, avec dévotion. A la question de son petit-fils : « Pourquoi passer une vie brève à fabriquer des tissus? » il aurait sans doute répondu : « Pourquoi vivre si l'on n'en fabrique pas? » Mais toute conversation qui ne traitait pas de la technique de son métier n'était pour lui qu'un bruit négligeable.

Descendant de fermiers qui s'étaient faits tisseurs au temps du premier Empire, M. Achille gardait de cette origine paysanne un besoin violent de travail et une méfiance incroyable. Ses maximes étonnaient par un mépris sauvage des hommes. Il disait : « Toute affaire que l'on me propose est mauvaise, car si elle était bonne on ne me la proposerait pas. » Il disait aussi : « Tout ce qu'on ne fait pas soi-même n'est jamais fait. » « Tous les renseignements sont faux. »

La brutalité de ses réponses épouvantait les courtiers en laine, dont les mains tremblaient en ouvrant devant lui leurs paquets bleus. Il ne croyait pas que l'amabilité et la solvabilité fussent des vertus compatibles. A client flatteur il coupait le crédit. Avec les étrangers, qu'il appelait des « exotiques », sans distinguer d'ailleurs les Européens des Canaques, il se refusait à tout commerce.

Comme tous les grands mystiques, M. Achille menait une vie austère. Le luxe était à ses yeux le premier des signes de l'indigence. Dans les femmes, il ne voyait que les tissus dont elles s'enveloppaient. Dans sa bouche, le : « Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse », eût été naïf et sans arrière-pensée. Privé du cliquetis de ses métiers, il dépérissait aussitôt. Il ne vieillissait que le dimanche et des vacances l'auraient tué. Ses deux seules passions étaient l'amour des « affaires » et la haine qu'il portait à M. Pascal Bouchet, son confrère et concurrent.

Les hauts toits rouges des usines Quesnay dominaient le bourg de Pont-de-l'Eure, comme une forteresse le pays qu'elle protège. A Louviers, petite ville distante seulement de quelques lieues, les usines Pascal Bouchet alignaient au bord de l'Eure leurs nefs râblées et tortueuses.

En face de l'industrie impériale des cartels allemands, cette industrie française d'avant-guerre demeurait féodale et belliqueuse. De leurs châteaux forts voisins, les deux fabricants de la vallée se faisaient une guerre de tarifs et la souhaitaient meurtrière.

Un négociant qui disait à M. Achille : « Bouchet vend moins cher », lui faisait aussitôt baisser ses prix. Un contremaître de M. Pascal qui annonçait : « On me demande chez Quesnay », était augmenté à la fin du mois. Cette lutte coûtait cher aux deux maisons ennemies. Mais M. Pascal Bouchet, semblable en cela à M. Achille, considérait l'industrie comme un sport guerrier et ne parlait qu'avec orgueil des coups reçus dans les campagnes saisonnières.

— Pascal ! disait M. Achille après chaque inventaire... Pascal est un fou qui se ruinera en deux ans.

Il le disait depuis trente-cinq ans.

M. Pascal dissimulait mieux des sentiments aussi violents. Plus jeune et beaucoup moins rustique que son ennemi héréditaire, il avait la forte culture classique qui était celle des bourgeois français vers la fin du second Empire et la comparait souvent au « pied d'indigo » sans lequel toute teinture manque de solidité. Ses discours, toujours ornés de citations latines et son allure majestueuse l'avaient fait nommer président de la Chambre de commerce de Pont-de-l'Eure. Il vivait bien, avait acheté le charmant château de Fleuré, bâti pour Agnès Sorel, possédait des tableaux, de beaux livres, et chassait avec les hobereaux de la Vallée, goûts frivoles que blâmait son austère rival. L'aînée de ses filles, Hélène, avait épousé le comte de Thianges, député de Pont-de-l'Eure.

La guerre avait rapproché, malgré l'un, malgré l'autre, M. Achille et M. Pascal. En 1917, Françoise Pascal-Bouchet, fille charmante, était devenue la femme d'Antoine Quesnay, blessé et réformé, révolution diplomatique plus étonnante que celle qui alliait la France et l'Angleterre, si peu d'années après Fachoda.

Depuis la réconciliation, ces deux vieillards, qui avaient passé leurs longues vies en de patients efforts pour se ruiner l'un l'autre, n'avaient pas de plaisir plus vif que de se réunir le soir chez leurs enfants et d'y parler des temps héroïques. Entassés en deux profondes bergères, se faisant pendant aux deux angles d'une cheminée, aussitôt après un commentaire assez bref du communiqué, ils reprenaient le récit de leurs combats textiles.

— Vous souvenez-vous, monsieur Pascal, de ces flanelles blanches que vous avez vendues à Delandre quinze centimes au-dessous du prix de revient?

— Je crois bien ! J'étais pressé ce jour-là et j'avais oublié de

compter la filature... Mais vous-même, monsieur Achille, expliquez-moi comment vous pouviez faire ce pardessus à cinq francs dont Roch vous achetait de tels paquets?

— Je ne le pouvais pas, j'y mangeais de l'argent, mais cela vous ennuyait bien, n'est-ce pas?... Je le pensais.

M. Achille se frottait les mains en contemplant l'image rétrospective de la fureur de M. Pascal. M. Pascal riait avec dignité dans sa belle barbe blanche. Chacun d'eux, à entendre décrire par l'adversaire de jadis, la face, invisible alors pour lui, d'événements qui l'avaient si fort passionné, trouvait la vive satisfaction intellectuelle qu'éprouveraient, après la signature de la paix, des chefs ennemis, mais qui s'estiment, à se faire mutuellement visiter leurs systèmes de tranchées et de boyaux, et le souvenir des jours difficiles consolait un peu ces burgraves de la fade prospérité d'une industrie sans concurrence.

III

> Horatio. — Salut à Votre Seigneurie.
> Hamlet. — Je suis heureux de vous voir en bonne santé.

Le battement des métiers animait l'air d'une vibration légère. Par la fenêtre ouverte on apercevait, au-dessus de la couronne vaporeuse des tilleuls, les longs toits orange de l'usine. La brume bleutée des matins normands flottait sur le jardin des Antoine. Bernard déboucla son âme militaire. La souplesse des vêtements civils l'enchanta.

— Quel temps! murmura-t-il tout en s'habillant... Il ferait bon monter à cheval et sauter quelques fossés.

Surpris par la guerre à vingt ans, soldat depuis près de sept années, il sentait qu'il ne serait plus jamais un véritable Quesnay (de Pont-de-l'Eure). Ayant pris l'habitude de considérer comme des camarades, ou des chefs, les êtres en qui son grand-père n'avait jamais vu que des fournisseurs, des clients, des ouvriers, il les classait maintenant d'après leur courage, leur esprit, et non, comme le doit un Quesnay, d'après leur crédit, leur travail. Parfois même, oubliant que les hommes ont été créés pour acheter, porter et vendre des tissus, il se prenait à envier l'oisiveté studieuse des riches amateurs d'art.

Au 15e chasseurs, il avait choisi comme ami le plus intime un

jeune écrivain, alors sergent comme lui, et il avait passé dans le petit appartement que ce Delamain occupait à Paris, une permission grave et délicieuse. Dans une chambre blanchie à la chaux, meublée d'une chaise et d'un lit-cage, il avait goûté les plaisirs vifs de la pauvreté volontaire. Delamain lui avait fait lire Stendhal, lecture très dangereuse pour un Quesnay, parce qu'elle enseigne la haine de l'ennui.

— Si j'avais de la volonté ou seulement du bon sens, pensa-t-il en nouant sa cravate, j'annoncerais dès ce matin mon départ à M. Achille et j'irais m'installer à Paris. J'y ferais des mathématiques supérieures, de l'histoire, de l'escrime, du cheval et je verrais Simone tous les jours. Ce serait le bonheur...

— Bernard ! appela du jardin une voix de femme.

Il alla à la fenêtre et vit sa jeune belle-sœur sur la pelouse ensoleillée.

— Comment, Françoise, déjà levée?

— Déjà, Bernard? Mais il est dix heures !... M. Achille va vous dévorer. Antoine est parti depuis longtemps... *Come down and have breakfast with me* (1)... J'ai du haddock pour vous, je sais que vous aimez ça.

— *But how nice of you*, Françoise (2) ! Je serai prêt dans une minute.

Il acheva très vite de s'habiller et la rejoignit dans la salle à manger.

— C'est ravissant, votre nappe grise encadrée de violet, cette corbeille de glycine et d'acacia... Vous avez un goût charmant.

— Le goût des Pascal-Bouchet, dit-elle avec gaieté et défi.

Il était vrai qu'elle avait apporté dans la famille Quesnay, insensible jusqu'à elle aux belles choses, le goût des Pascal-Bouchet que louaient les antiquaires d'Évreux et de Nonancourt.

Bernard admira la rusticité des boiseries, le plafond aux poutres noires et blanches, la grande baie sur le jardin fleuri. Tout au fond de sa pensée, minuscule et presque invisible, un ancêtre Quesnay protesta contre ce décor trop parfait.

— Vous ne voyez pas le plus beau, Bernard... Mes tôles peintes... Admirez-les.

— Je les admirerai ce soir... Vous avez raison, je suis terriblement en retard.

Il avala d'un trait sa tasse de thé, sauta d'un bond les six marches

(1) Descendez et venez déjeuner avec moi.
(2) Mais comme vous êtes gentille, Françoise.

du perron, galopa comme un enfant sur la pelouse inclinée qui descendait vers la ville et l'usine, et ne reprit le pas qu'à dix mètres des établissements Quesnay et Lecourbe.

Au bureau, M. Achille l'accueillit en regardant sa montre, reproche muet. M. Lecourbe, caressant sa barbe carrée et grisonnante de président Carnot, fit passer au soldat défroqué le courrier du matin.

— Vous allez trouver, lui dit-il, les affaires brillantes et faciles.

— Trop faciles, grommela M. Achille.

Feuilletant distraitement les lettres étalées, Bernard vit tous les peuples de la terre implorer avec humilité la faveur d'acheter. Sur les demandes d'« exotiques », M. Achille avait écrit au crayon bleu : « Ne pas répondre. »

A la typographie des en-têtes, Bernard se divertit à deviner la psychologie de ces inconnus. Un papier de petit format l'intrigua par sa discrète élégance.

— Qui est ce Jean Vanekem, gentilhomme commerçant?

— Vanekem? dit M. Lecourbe avec fierté, c'est un petit-cousin à moi. Il a monté en 1916 une affaire de commission et il occupe maintenant un immeuble entier rue d'Hauteville. C'est un garçon d'une intelligence admirable! Il a un bureau immense, un bureau, mon ami, grand comme le Cercle d'ici!

Bernard, debout près de la fenêtre, regardait quatre hommes, dans la cour boueuse, charger une voiture de pièces. Ne se sachant pas observés, ils plaisantaient et jouaient. Mais l'un d'eux, ayant aperçu les patrons, dit quelques mots à voix basse et tout le groupe devint actif et triste. Bernard soupira :

— Et les relations avec les ouvriers? demanda-t-il.

— Excellentes, dit M. Lecourbe en caressant sa barbe avec satisfaction.

Remontant d'un tour de poignet sa machine invisible, M. Achille dirigea ses petits-fils vers les ateliers.

Des tonneaux d'huile, des balles de laine, des caisses de fils jalonnaient la longue cour de l'usine. Dans les ateliers, Bernard retrouva les odeurs si familières à son enfance : odeur forte de la laine grasse, odeur fade de la vapeur humide. Des visages familiers évoquèrent avec une rapidité qui le surprit des noms oubliés depuis sept ans.

— Tiens, Quibel, vous boitez?

— Oui, monsieur Bernard, depuis la Somme... Quand ils m'ont retiré ma godasse gauche, le pied est venu avec.

— Et vous, Heurtematte?

— Moi, m'sieur Bernard, j'ai été réformé après les Dardanelles.

— Ah! oui? ça devait chauffer, les Dardanelles?

— C'était pas drôle. Mais l'Caire, c'est une belle ville. Vous ne connaissez pas? Des femmes comme à Paris.

Traversant la filature où les grands métiers manœuvraient doucement leurs larges nappes de fils blancs, ils arrivèrent dans la salle des épinceteuses, où une centaine de femmes, assises devant de longues tables, arrachaient avec des pinces les pailles et les bouchons de laine. Là, les plus anciennes ouvrières de l'usine, les plus loyalistes, firent fête à Bernard.

— Madame Petitseigneur ! Madame Quimouche ! Vous allez toujours bien?

— Ah ! M'sieur Bernard ! M'sieur Bernard, vous v'là-t'y revenu?

— Ces pièces n'ont pas l'air belles, mesdames?

— Ah ! Pour sûr ! C'est de la mauvaise ouvrage, m'sieur Bernard. Ce qu'il nous faudrait, c'est de l'ouvrage d'avant-guerre. Tout ce qu'on fait maintenant, c'est de la Saint-Jean.

Derrière ces dames, par la fenêtre à tabatière, on apercevait les toits rouges de l'usine, l'eau verte des réservoirs, la rivière, trait de pinceau bleu vif qui brillait à travers les peupliers d'argent ; plus loin, les courbes douces des collines violettes. Le bâtiment était haut, et le mouvement des métiers lui imprimait un balancement léger qui faisait danser le paysage.

IV

M. Achille installa son petit-fils dans son bureau particulier, antre obscur, encombré de registres centenaires, et lui confia des « prix de revient » à vérifier. Dans ces calculs, rites les plus cachés de la magie industrielle, un profane n'aurait vu que problèmes vulgaires ; les initiés savaient la part de l'inspiration poétique. Seul le génie des Quesnay dictait à M. Achille, dans une sorte de délire sacré, la décision soudaine d'oublier ses frais généraux pour enlever une adjudication convoitée par Pascal Bouchet, de majorer son prix de tissage jusqu'à la folie pour fuir la faveur dangereuse des « exotiques ».

Mais Bernard, novice sans vocation, n'apercevait pas la grandeur de son ministère. Devant lui, les briques crasseuses d'un long bâtiment tout en fenêtres emplissaient l'horizon. Sur le cliquetis des métiers toujours sensible dans l'air mobile, il broda le début de la *Pastorale*, puis, secouant la tête, se remit au travail :

— 12 kilos de chaînes à 56 francs... 672 francs... 14 kilos de trame à 27 francs... 378 francs... Tissage : 82 000 duites à... à combien?

Il fredonna la *Ronde des Paysans*.

— Delamain et ses amis diraient encore que j'ai mauvais goût. Mais que m'importe à moi que Beethoven se répète si ce qu'il répète me plaît? Non, seulement c'est trop rond, trop achevé pour eux... Moi aussi je comprends Stravinsky, mais ça n'enlève rien à Beethoven... Et mon prix de revient... 82 000 duites... On joue du Wagner samedi chez Pierné et, le soir, du Molière au Vieux-Colombier. J'aurais pu y emmener Simone... En la prévenant à temps, elle sèmerait son mari. Mais il faudrait partir pour Paris le matin : fol espoir... les secousses des métiers qui agitent ma table me rappellent au respect des lois de Pont-de-l'Eure... A la vitre de ma porte frappe d'une main redoutable M. Cantaert, qui n'a pas l'air content de moi. Voici M. Cantaert dans sa blouse blanche.

M. Cantaert, directeur des achats, traitait ses jeunes patrons avec sévérité :

— Monsieur Bernard, il faut absolument que vous parliez à Desmares, votre directeur de filature ; cet homme-là n'est pas sérieux. Voilà trois clefs anglaises qu'il me demande en quinze jours !

— Monsieur Cantaert, je le lui dirai.

— Oui, il faut le lui dire. Et puis, monsieur Bernard, je voudrais que vous regardiez ce compte de papier des emballeurs. Est-il possible, je vous le demande, de consommer une tonne de papier en dix jours, quand...

— Monsieur Cantaert, les emballeurs sont des criminels et je le leur ferai savoir.

— Ce que j'en dis, monsieur Bernard, c'est dans l'intérêt de la maison. Vous avez l'air ennuyé que je vous parle de ces détails pourtant, tout ça, c'est important.

— Mais bien sûr, monsieur Cantaert.

— Par les économies que je fais faire, je gagne deux fois mes appointements. Ces messieurs ne me comprennent pas assez. Pour pouvoir contrôler, il me faut l'appui du patron.

— Vous l'aurez, monsieur Cantaert.

La blouse blanche de M. Cantaert disparut au tournant d'une voûte. Bernard, appliqué, plongea dans le registre des prix de revient.

— ... 82 000 duites à 0 fr. 60, plus dix centimes de vie chère... 65 francs. Épincetage, ourdissage, encollage... 50 francs... Entrez !

Rouge de fureur, M. Desmares entra.

— Monsieur Bernard, est-il vrai que vous avez dit à Cantaert de me faire des reproches sur ma consommation d'outils?

— Il serait plus exact de dire, monsieur Desmares, que M. Cantaert est venu se plaindre à moi...

— Monsieur Bernard, si vous n'avez pas confiance en moi, je n'ai plus qu'à renoncer à diriger votre filature. Les clefs anglaises, je ne les mange pas ; si je les demande, c'est que j'en ai besoin. Ce Cantaert ! Je ne veux plus avoir affaire à lui !

— Monsieur Desmares, vous n'aurez plus affaire qu'à moi.

— De vous, monsieur Bernard, j'accepte tout. Mais de lui !...

Calmé, il partit. Le jeune homme soupira.

— Le gouvernement des hommes est un métier difficile. Pour y réussir, il faut être tout à fait dépouvu d'entêtement. La psychologie de ces directeurs est celle des héros d'Homère. Le livre le plus utile à un chef d'industrie, ce ne sont pas les barèmes de Taylor, ce sont les *Caractères* de La Bruyère. En y remplaçant la recherche des places par celle de la fortune, le chapitre « De la cour » deviendrait un « Des affaires » admirable... Dans cinq minutes, M. Achille va me réclamer son prix... Teinture... 22 kilos à 6 francs... 132 francs... Apprêts... 50 francs... Frais généraux... Oh ! Qu'est-ce encore?... Entrez !...

On frappa deux fois timidement.

— Entrez ! cria-t-il plus fort. Entrez, bon Dieu !

Des mains tremblantes tournèrent avec peine le bouton de la porte. Cinq vieilles femmes entrèrent : mains noueuses jointes devant le tablier noir, visages honnêtes et pâles d'émotion. Ce chœur de suppliantes vint se former en ligne et s'arrêta, pour reprendre haleine.

— Madame Petitseigneur? Madame Quimouche? Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mesdames les épinceteuses?

— M'sieur Bernard, je v'nons chez vous parce que j'osons pas aller trouver m'sieur Achille. J'espère que vous nous en voudrez point de venir vous parler de raugmentation le lendemain de votre retour, mais on peut pus vivre ! C'est les paysans, m'sieur Bernard, c'est les paysans qui nous dévorent. Allez-y plutôt voir au marché du Pont-de-l'Eure : un lapin, ça vaut quat' francs cinq sous ; les pois, on peut seulement pas y toucher ! Tant plus que vous nous payez, tant plus que ça renchérit ! Les tisserands qui sont payés des quatre-vingts, cent francs, y n'hésitent point, mais nous, j'sommes toujours sacrifiées ! Les épinceteuses, c'est tout partie veuves, mais c'est indispensable à la fabrication, m'sieur Bernard...

Il leur sourit, embarrassé ; leur bonne foi anxieuse était évidente. Il aurait aimé leur distribuer des richesses qui les eussent étonnées et ravies, mais l'ombre de M. Achille flottait, redoutable et prudente, dans la vapeur des chaudières qui ternissait les vitres du bureau. Il dit quelques phrases vagues : il arrivait à peine, n'était pas au courant, devait consulter son grand-père.

— Bien sûr, m'sieur Bernard, prenez vot'temps. Soyez tranquille, j'allons point nous mettre en grève... J'aimons point de faire les singes dans la rue.

Mains jointes devant le tablier noir, le chœur des suppliantes s'éloigna.

V

M. Achille, depuis la mort de sa femme, dînait tous les dimanches chez les Antoine. Il y parlait peu, hors deux ou trois plaisanteries à l'adresse de Françoise sur ses goûts Pascal-Bouchet. Après le dîner, il fumait un cigare en jetant des regards hostiles sur certains objets qu'il haïssait plus que d'autres : une chaise à porteurs peinte en vert, un modèle de frégate, un baromètre ancien. Aux murs, les violets doux des toiles de Jouy, aux fenêtres, les rideaux d'un jaune paille éteint, semblaient diffuser dans le salon une sérénité lumineuse.

Antoine lisait *le Consulat et l'Empire* ou réparait des sonnettes, des prises de courant ; il n'était heureux qu'avec Thiers, Taine, M. de Tocqueville, ou bien un tournevis, un marteau à la main. A l'usine, il vivait dans l'atelier des mécaniciens et inventait pour les machines des petits perfectionnements ingénieux. Quand son grand-père était présent, il paraissait gêné et comme au garde à vous. Il le regardait de temps à autre ; il voyait que le vieillard pensait : « Quel salon pour mon petit-fils, et quelle femme ! » et souffrait un peu, en silence.

Françoise, plaquant distraitement des accords, les regardait avec un étonnement triste, que deux ans d'expérience n'avaient pas apaisé. La vie morne des Quesnay l'étouffait. Chez son père, à Fleuré, ces réunions du soir étaient presque toujours vives et gaies ; il y avait des hôtes, on jouait, on lisait à haute voix, on faisait de la musique. Mais ces Quesnay, hors des heures de travail, étaient comme des machines débrayées. Ils attendaient le moment du retour à l'usine et ne retrouvaient un peu de vie que si l'un d'eux évoquait un détail oublié : client mécontent, ouvrier malade, pièce abîmée.

— Comme Antoine était différent pendant nos fiançailles, pensait Françoise... Mais alors il était officier, il voyait à peine son grand-père ; il regardait de loin, avec indifférence, cette usine que je déteste. Il avait le temps de penser à moi. Il me prêtait des livres, me les expliquait. Il était tendre, gentil.

Elle se rappela leurs rendez-vous au bord de la rivière, à mi-chemin entre Pont-de-l'Eure et Louviers. En ce temps-là, elle était très fière de rapprocher les Montaigu et les Capulet de la Vallée.

Antoine lui avait donné une ravissante édition de *Roméo et Juliette*, reliée de peau de daim violette, avec une dédicace : « To Juliet. » Il y avait deux ans, et cet enthousiasme délicieux l'avait conduite à des soirées comme celle-ci. Ses doigts, glissant doucement sur les touches, esquissèrent un air de Schumann.

— « Les roses, les lis, le soleil, les colombes... » fredonna Bernard, et il lui sourit.

Il se leva, vint s'asseoir à côté de M. Achille et raconta la visite des épinceteuses.

— En somme, conclut-il, elles ont raison.

— Elles ont raison, grommela M. Achille. C'est facile à dire, tout le monde a raison.

— Il ne s'agit pas de tout le monde, dit Bernard, un peu nerveux. Si vous accordiez vingt centimes par heure à ces femmes, la terre continuerait à tourner.

— Vingt centimes par heure et par ouvrier, dit M. Achille, cela fait un million au bout de l'année.

— Mais, encore une fois, dit Bernard, il ne s'agit pas de toute l'usine.

— Tu ne peux pas, dit Antoine, abandonnant Thiers, augmenter les uns sans augmenter les autres. La hiérarchie des métiers est sacrée. Une rentrayeuse veut gagner plus qu'une épinceteuse, un fileur plus qu'un tisserand.

— Et pourquoi? dit Bernard. Ils ont les mêmes estomacs, les mêmes besoins.

— Il n'y a pas de pourquoi, dit M. Achille en haussant les épaules, c'est comme ça.

Neuf heures sonnaient. Il se leva. Il ne disait jamais bonsoir à personne. Antoine l'accompagna jusqu'à la grille. Bernard resta seul avec sa belle-sœur ; pivotant sur le tabouret de piano avec une sorte de jeunesse libérée, elle le regarda avec un sourire d'amitié, presque de complicité. Elle l'avait peu connu avant la guerre, mais l'avait vu souvent depuis que l'armistice rendait les permissions faciles. Elle lui inspirait un sentiment assez curieux, mélange d'admiration, de sympathie, de crainte. Crainte de quoi? Il n'aurait su le dire. Elle semblait toujours prête à le prendre comme confident ; c'était peut-être de cela qu'il avait peur. Il tenait beaucoup à son loyalisme fraternel. D'ailleurs, encore une fois, confident de quoi? Antoine adorait sa femme ; c'était un mari parfait.

— *Well, Bernard, how are you getting on?* (1) dit-elle.

(1) Eh bien, Bernard, que devenez-vous?

Elle avait été élevée par une institutrice anglaise et avait toujours parlé anglais avec ses sœurs. C'était pour elle le langage du mystère, de l'intimité. Bernard, qui avait passé un an à Londres, l'employait aussi volontiers et cela les avait rapprochés. Antoine comprenait, mais plus difficilement.

— Eh bien, dit Bernard, j'essaie de reprendre les habitudes de Pont-de-l'Eure. Ce n'est pas très drôle.

— Drôle? dit-elle avec indignation. Ah! non, Pont-de-l'Eure n'est pas drôle! Et encore étais-je un peu préparée. Louviers n'est pas si loin, ni si différent. Mais si vous épousez une Parisienne, vous, je la plaindrai.

— Vous n'aurez personne à plaindre, Françoise, rassurez-vous, je ne me marierai certainement pas.

— Qu'en savez-vous?

— Êtes-vous discrète? Savez-vous garder une confidence?

— Ce n'est pas une confidence, mon pauvre Bernard; tout le monde ici sait que vous avez une liaison, qu'on vous rencontre à Paris, et ailleurs, avec une très jolie femme. Mais une liaison n'est pas éternelle.

— Non, bien sûr, parce que je suis mortel moi-même, mais cela durera aussi longtemps qu'elle le voudra.

— Vraiment? dit Françoise, animée et heureuse. Vous l'aimez passionnément? Elle est belle?

— Que voulez-vous que je vous dise? Je suis partial. Mais, honnêtement, jamais, depuis que je la connais, je n'ai rencontré une femme qui pût lui être comparée, sauf peut-être vous, Françoise... Non, ce n'est pas un compliment idiot, elle vous ressemble. J'ai même souvent pensé qu'il est curieux que les deux frères Quesnay se soient épris de femmes du même type. Seulement, Simone a quelque chose de hardi que vous n'avez pas. Chez vous, c'est plutôt la douceur résignée qui est l'expression dominante.

— (Est-ce que j'ai un air de douceur résignée? se demanda Françoise avec curiosité. Je me sens si peu résignée! J'ai envie...) Mais, Bernard, dit-elle, pourquoi ne l'épousez-vous pas?

— D'abord, parce qu'elle est mariée. Et puis, je ne crois pas au mariage.

Françoise le regardait, penchée en avant, le coude appuyé sur le genou et le menton reposant sur sa main. C'était son attitude habituelle quand elle rêvait.

— (Lui écrit-il? Tous les jours? Un Quesnay peut-il être romanesque? Pourquoi ai-je en ce moment l'impression d'être frustrée? Antoine n'aime que moi. Le seul mal est que je m'ennuie...) Mais je

suis désolée, dit-elle tout haut, je comptais sur vous pour m'amener une compagne de harem. Vous savez qu'il y a ici toute une conspiration pour vous faire épouser votre cousine Lecourbe...

— Yvonne? Mais c'est une petite fille, n'est-ce pas? Je ne l'ai pas vue depuis des années. Elle était toujours en pension quand je venais en permission. Mon dernier souvenir d'elle est de l'avoir balancée dans le jardin des Lecourbe. Elle était très lourde.

— Ce n'est pas une petite fille. Elle a dix-neuf ans et elle est très remarquable. Elle sait des choses difficiles, elle est bachelière, elle prépare sa licence d'anglais. En ce moment, elle est à Oxford. C'est curieux, n'est-ce pas? Les deux enfants Lecourbe sont intelligents. Roger aussi fait des études étonnantes.

— Mais, dit Bernard naïvement, après tout, ce sont des demi-Quesnay... Et comment est-elle? Jolie? Laide?

— C'est difficile à dire, elle a de jolis traits, mais en ce moment, elle est très forte. Elle est terriblement sportive, vous savez ; je crois qu'elle développe trop certains muscles. Intellectuellement, elle a une autorité qui m'épouvante.

— Quel portrait ! dit-il en riant. Et on me la destine?

Antoine entra. Il avait les mains noires de cambouis.

— Je vous demande pardon, dit-il, j'ai été jusqu'au garage. La voiture a très mal monté la côte ce soir, et j'ai voulu voir ça avec Charles.

— Et qu'est-ce que c'était? dit Bernard.

— L'arrivée d'essence se fait mal.

Ils discutèrent pendant quelque temps sur des questions de mélange d'air, puis Bernard prit congé.

Il avait été décidé la veille qu'il logerait désormais chez M. Achille.

— Pas changé, Bernard, dit Antoine lorsqu'il fut seul avec sa femme. Quand il avait dix ans, pendant une grève, il demandait : « Grand-père, si je vendais ma bicyclette, est-ce que vous pourriez leur donner ce qu'ils demandent? »

— C'était très gentil, dit Françoise. Et qu'a répondu ton grand-père?

— Il l'a raconté pendant dix ans. Je n'ai jamais su si c'était par fierté ou par mépris.

— Je me demande, dit Françoise rêveuse, en commençant à se déshabiller, je me demande s'il se plaira ici, Bernard, après cette longue absence.

— Il faudra bien, dit Antoine en la regardant avec un peu d'inquiétude.

Avant de se coucher, il répara longuement le robinet d'eau chaude

de la baignoire. Françoise lisait un roman et, de temps à autre, regardait l'heure.

VI

Grâce à la fermeté de Bernard, les dames épinceteuses furent augmentées ; les dames rentrayeuses suivirent ; les tisserands, dont les salaires plus élevés avaient irrité les autres corporations, réclamèrent à leur tour, car il importait de maintenir les distances et l'antique hiérarchie des métiers.

La hausse des salaires entraîna une fois de plus celle des tissus. Bernard Quesnay fut chargé d'aller à Paris en informer les clients de la maison Quesnay et Lecourbe.

Des souvenirs anciens lui rendaient cette mission redoutable. Avant la guerre, les clients, êtres augustes dont on ne parlait qu'avec une terreur respectueuse, imposaient sans efforts leurs caprices cruels à des industriels divisés et toujours affamés de travail. Au moindre signe de rébellion, un Quesnay se voyait menacé de Pascal Bouchet. Une diplomatie compliquée, des sacrifices, des prières étaient nécessaires alors pour apaiser ces maîtres farouches.

— Les temps ont changé, monsieur Bernard, dit le vieux M. Perruel, représentant des Quesnay à Paris.

En effet, M. Roch, de la maison Roch et Lozeron, que M. Bernard craignait plus que tout autre (il achetait chaque année plus du tiers de la production des Quesnay), le reçut avec une douceur toute nouvelle chez cet homme irascible. Le bureau de M. Roch était une sorte de cube en planches minces, à peine meublé, qui se cachait, avec une sorte de honte, derrière des piles de pièces montant jusqu'au plafond. Ce magasin avait été bâti pour loger des étoffes et le drap y affirmait avec force sa supériorité sur l'esprit.

— Mon cher Bernard, lui dit M. Roch (je puis bien vous appeler ainsi, j'étais assez lié avec votre pauvre père), mon cher Bernard, je ne vous marchande pas, je ne vous marchanderai jamais. Mais je ne peux vous payer vos amazones plus de quinze francs...

— Nos ouvriers demandent de l'augmentation, monsieur Roch, nous devons satisfaire tout le monde...

— Non, mon cher Bernard, pas tout le monde... Ne sacrifiez jamais les anciens amis. Ah ! si votre pauvre père était encore de ce monde, je suis bien certain que j'aurais mes mille pièces à quinze francs ! Je le vois encore, tenez, votre père... Assis sur la chaise où vous êtes et vêtu de ce grand pardessus noir qui ne le quittait jamais... Ah ! il avait le sens des affaires, et ça, voyez-vous, on l'a ou

on ne l'a pas!... Allons, j'irai voir M. Achille à Pont-de-l'Eure et nous nous entendrons, je n'en doute pas, nous avons toujours fini par nous arranger, votre grand-père et moi.

M. Delandre, de la maison Delandre et Cie, décrivit la dictature des fabricants :

— Je téléphone chez Lapoutre, l'après-midi à trois heures, je demande le prix d'une petite diagonaline, on me fait 13 fr. 32. J'attends l'arrivée de mon associé, je lui demande : « Faut-il en prendre? — Oui. » Je retéléphone... C'est 13 fr. 47... Pourquoi? C'est comme ça! Mais le pire des autocrates, c'est votre ami Pascal Bouchet. Il vous convoque pour le 23 juillet, à 9 h. 45 : on vous fait entrer dans un petit bureau ; à 9 h. 45 précises, M. Bouchet entre. Si vous êtes en retard, il ne vous reçoit plus ; si vous êtes exact, il vous dit : « Monsieur, je vous ai attribué quarante-huit pièces à 29 francs. Voici une liasse : vous avez un quart d'heure pour choisir vos dessins. » Un quart d'heure plus tard, il repasse, il faut être prêt. Voilà le commerce d'aujourd'hui, vous avouerez que c'est absurde!

M. Perruel le traîna ensuite chez Cavé frères, qui exportaient des tissus vers l'Algérie et la Tunisie.

— Le prix a peu d'importance ; ce qu'il nous faut, monsieur Quesnay, dit M. Cavé l'aîné, c'est un drap lourd, gommé, qui puisse remplacer l'article que les Autrichiens vendaient là-bas, avant la guerre, pour burnous d'Arabe.

— Nous pourrions le faire, dit Bernard, mais en ce moment, nous avons tant de travil.

— Voilà! Toujours les mêmes! s'indigna M. Cavé. Je l'ai dit souvent à votre père : « Chez vous, on ne sait que se regarder le nombril... »

— Mon Dieu, monsieur Cavé, peut-être serait-ce en effet ce que nous pourrions faire de mieux... Les sages de l'Inde trouvaient à contempler le leur des joies assez vives, dit-on.

M. Perruel envoya un coup de coude à son patron. En sortant, il le chapitra :

— Monsieur Bernard, il faut tout de même prendre les clients au sérieux. En ce moment, vous n'avez pas besoin d'eux, mais ça peut revenir. D'ailleurs, si mon âge m'autorise à vous donner un conseil, ne parlez pas tant. On parle toujours trop en affaires. Le premier vendeur de la place de Paris, c'est un Anglais. Il n'a jamais dit que *Good morning* et *Good Bye*. Il arrive avec sa caisse : — *Good morning.* Il étale ses échantillons, lentement, devant le client. Quand on dit « non », il remballe. Quand on commande, il note. Il ne discute pas, il ne se défend pas. Il est très fort. Le plus drôle, c'est qu'il est de

Montmartre et qu'il ne sait pas l'anglais. Autre chose : vous me demandez toujours de dire la vérité aux clients. Monsieur Bernard, les clients n'aiment pas la vérité !

— Hélas ! Monsieur Perruel ! Personne n'aime la vérité !...

— Les clients croient s'y connaître, monsieur Bernard, il faut leur laisser cette illusion.

Il l'entraîna vers des magasins plus nobles. La place des Victoires, la rue Étienne-Marcel, la rue Réaumur, la rue Vivienne encadraient la vieille cité de l'aristocratie drapière.

Là, régnaient de nobles marchands et leurs fils athlétiques et prudents : aux plafonds de chêne, Bernard eût voulu peindre la Courtoisie et l'Amitié arrachant un sourire au Commerce. Ayant exploré tout le jour la Cité du Drap, vers le soir, il se souvint qu'il avait promis à son oncle Lecourbe d'aller voir M. Jean Vanekem.

Les bureaux de ce grand homme étaient de style Directoire. Par une porte entr'ouverte, on apercevait d'autres bureaux, des dactylographes blondes, toutes jolies, et des machines à calculer, brillantes de vernis rouge et noir.

M. Vanekem, très jeune, cheveux brossés en arrière, d'une vivacité tout américaine, reçut ce Quesnay provincial avec un mélange de bonne grâce et de morgue.

— Vous m'accordez un instant? dit-il. C'est l'heure de ma réunion de chefs de service.

Il se mit à tourner rapidement la manette d'un petit téléphone intérieur, en donnant des ordres d'une voix brève.

— Monsieur Perrin, au conseil... Monsieur Durand, au conseil... Monsieur Chicard, au conseil... Monsieur Meyer, au conseil...

Par les trois portes du bureau affluèrent des hommes en jaquette noire, déférents et luxueux.

— Statistique A, appela M. Vanekem. Hongrie?... 2 000 mètres, monsieur. — Angleterre?... 5 000 mètres, monsieur. — Roumanie?... Voyez-vous, dit-il à Bernard, je sais tous les jours exactement ce qui a été vendu dans la journée, ce qui me reste en stock dans les différents pays et le total de mes engagements chez les fabricants. Tout est mathématique.

— Oui, pensa Bernard avec admiration, voici le véritable homme d'affaires. Peut-être prendrais-je goût à ce métier si je ne devais l'exercer dans ce médiocre bureau de Pont-de-l'Eure où M. Desmares et M. Cantaert se querellent pour une clef anglaise.

— Qui s'occupe, demanda M. Vanekem, du Banat de Temesvar?

Quand le chœur des statisticiens eut abandonné la scène, Bernard exposa timidement la requête de M. Lecourbe. M. Vanekem sourit :

— Vous aider à trouver des capitaux pour monter une usine de produits de teinture? C'est un jeu d'enfant, cher monsieur !... Combien vous faut-il? Deux millions?... Ah ! ça, c'est plus difficile... Vous comprenez, un capital de deux millions, ça n'intéresse guère les banques... Demandez-moi dix, vingt, trente millions, vous les aurez demain... Mais deux !... Enfin je vais voir ce que je puis arranger... Voulez-vous dîner avec moi, monsieur Quesnay? Nous reparlerons de votre affaire ; je n'attends qu'une amie, Liliane Fontaine, une comédienne encore peu connue, mais qui a beaucoup de talent.

— Mais je la connais ! dit Bernard. Elle est venue jouer *Hernani* chez nous. Je viendrai avec grand plaisir.

VII

Mlle Liliane Fontaine portait les cheveux tirés en arrière et parfaitement plats ; elle avait de beaux yeux noirs, une gorge un peu maigre, un mouchoir jaune citron noué autour du poignet droit. Bernard lui avait dit l'avoir admirée, alors qu'elle jouait doña Sol en tournée, à Pont-de-l'Eure.

— Pont-de-l'Eure?... Je crois bien ! L'hôtel du Chevreau d'Argent? Est-ce sale !... Et ce public de vieilles dames avec des berthes de vraie dentelle, des médaillons, des robes violettes et des capotes de coucou... Au poulailler, des ouvriers qui se tordaient de rire...

— Il est certain, dit Bernard, que le public de Pont-de-l'Eure est peu romantique... Mais il vous trouvait excellente... C'est votre partenaire qui les faisait rire...

— Qui était-ce donc? Ah ! oui, Ponroy... ce vieux qui a été à l'Odéon. C'est vrai qu'il joue coco et faux... Et il postillonne ! Imaginez comme c'est agréable d'avoir à combiner : « Vous êtes mon lion superbe et généreux » avec : « Comme je voudrais que tu ne me craches pas dans la figure !... » Ponroy est un de ces types d'autrefois qui prennent des temps interminables et qui font un sort à chaque phrase. C'est terrible. J'ai joué *le Cid* avec lui dans don Diègue. Il me laissait une heure à ses pieds ; on ne sait que faire.

Bernard aimait ce bavardage d'actrice. En l'écoutant, il lui semblait que le battement des métiers qui bourdonnait encore dans sa tête, s'estompait jusqu'à n'être plus qu'un sourd bruissement de violons étouffés. M. Achille, silencieux et brutal, M. Lecourbe, solennel et pédant, M. Cantaert et M. Desmares, frères ennemis, toutes ces figures qui flottaient si vivement colorées dans ses rêveries

mélancoliques, s'effaçaient, devenaient les personnages lointains de quelque *Scènes de la vie de province.*

— Tiens, dit Mlle Fontaine, voilà Sorel... Là-bas, dans le coin, l'infant d'Espagne avec ses deux vieilles dames... Et Suzanne Caruel avec son Grec.

Bernard regarda autour de lui. A la table de droite deux couples, parlant très fort, cherchaient à s'étonner l'un l'autre et se jetaient à la tête des Rolls, des Delage, des Monet, des Corot. A la table de gauche, deux hommes seuls bâtissaient une affaire : « Suivez-moi bien, mon cher, la couronne hongroise vaut trois centimes. Je puis obtenir pour dix millions de couronnes la concession d'une maison de jeux au lac Balaton. On peut attirer là-bas... »

— Et notre affaire? dit M. Vanekem à Bernard... J'y ai réfléchi. Il n'y a, au fond, aucune raison à limiter le capital à deux millions...

— C'est que, dit Bernard, nous n'avons guère d'argent disponible... La laine est si chère...

— Comment? dit M. Vanekem surpris. Aviez-vous l'intention d'y mettre de l'argent à vous? Ne faites jamais cela, mon cher... Non, faites une petite société au capital de six millions, dont trois en actions d'apport, que vous partagerez avec moi. Le public souscrira le reste... Tenez, moi, quand j'ai monté mon affaire d'importation de noix de coco, j'ai fait un capital de dix millions ; je n'avais ni bateaux, ni plantations... Cela s'est très bien passé.

Bernard, rêveur, admira le génie poétique de M. Vanekem qui, de plantations idéales et de cocotiers chimériques, savait tirer des colliers réels pour le cou gracieux de Mlle Fontaine. L'orchestre joua le *Relicario :* entre les tables, des couples dansèrent, joue contre joue. Une femme très belle, à demi pâmée, effleura des effilés de jais de sa robe tourbillonnante un verre de cristal qui sonna doucement. Dans le rythme monotone des violons, Bernard obsédé crut entendre le battement des métiers lointains et comme un mélancolique appel. La musique l'attristait toujours, en lui donnant le sentiment vif de la fuite du temps. Le cynisme triste des êtres qui l'entouraient choquait son puritanisme ancestral de Quesnay.

M. Vanekem, qui connaissait les deux hommes de la table de gauche, s'était penché vers eux et avait commencé une conversation professionnelle. Bernard se tourna vers le charmant visage de Mlle Fontaine.

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la musique, et même la plus vulgaire, inspire toujours le désir de la solitude?... Que cette vie est artificielle ! N'aimeriez-vous pas vivre dans quelque île lointaine, à Fidji ou Tahiti, où les machines seraient inconnues, l'argent sans

pouvoir, mais où des sauvages, heureux et nus, danseraient dans un divin climat tropical?

— « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble... » Cela se chante aussi.

— Vous vous moquez de moi? Dès que je me trouve, comme en ce moment, au milieu de femmes élégantes, de lumières à facettes, d'hommes trop bien nourris, je goûte aussitôt « ce quelque chose d'amer qui s'élève des plaisirs... » J'ai vu trop de malheureux.

— Vous êtes bolchevik? dit-elle.

— Ah! non, protesta Bernard avec force. J'ai le patriotisme de classe le plus vif; mon idéal, c'est le Sénat romain des origines ou certains conservateurs anglais qui ont le sentiment très fort de leurs devoirs... Mais je suis ridicule et je vous ennuie.

— Oh! non, dit-elle, mais une seule chose existe vraiment pour moi, c'est le théâtre. Le reste...

A ce moment, les beaux yeux noirs de Mlle Fontaine s'animèrent :

— Regardez ce gosse qui entre, dit-elle à Bernard, n'est-ce pas qu'il est joli? Tout à fait Chérubin. Je voudrais lui faire jouer *le Mariage* avec moi en tournée, cet été. Mais l'enfant ne veut rien savoir. Son rêve, c'est *Polyeucte*. C'est à se crever de rire.

— Un cigare? offrit M. Vanekem. Figurez-vous que j'ai trouvé aux stocks américains des Laranagas épatants...

VIII

Une visite de M. Roch à Pont-de-l'Eure était réglée suivant un rituel invariable et méticuleux. A dix heures, la victoria de M. Achille (il n'avait jamais pu se décider à remplacer son vieux cocher par un chauffeur) allait à la gare. Quand la voiture s'arrêtait devant la porte, M. Achille prenait un air indifférent et contemplait avec attention une pile de pièces mal équilibrée.

— Tiens, tiens, monsieur Roch, disait-il du même ton que s'il avait attendu ce jour-là vingt personnages de même importance.

— Toujours jeune, monsieur Achille, disait M. Roch avec une bonne humeur artificielle.

Le visiteur s'asseyait d'un côté d'une table, M. Achille de l'autre, et ils parlaient du passé, de leur jeunesse, pendant un temps qui, d'après les observations d'Antoine, homme précis, variait entre vingt-cinq et trente-cinq minutes. Les mêmes anecdotes défilaient, plusieurs fois par an. Quand Bernard avait assisté pour la première fois à ce spectacle, il s'était étonné qu'un homme aussi avare de ses

paroles et de son temps qu'était son grand-père, perdît les unes et l'autre en des conversations d'autant plus inutiles qu'elles étaient toujours identiques. A l'examen, il s'était aperçu qu'elles jouaient le même rôle que les passes de la muleta sous les yeux du taureau sorti frais du toril ; elles avaient pour but d'étonner, de fatiguer l'animal et de retarder le combat. M. Roch n'avait pas de train avant quatre heures de l'après-midi. Sa décision ne serait prise que cinq minutes avant le départ. Il fallait éviter d'engager le fer.

Environ une demi-heure après l'arrivée, M. Lecourbe avait ordre de faire son entrée. Son emploi était à la fois celui du cheval de picador, malheureuse bête destinée à être vaincue, et de l'Auguste du cirque, qui crée par le comique de ses mouvements une atmosphère gaie et sympathique. M. Roch trouvait grand plaisir à faire démontrer par lui, au nom des économistes les plus distingués, des thèses contradictoires.

Dès que le picador au ventre crevé battait en retraite, M. Achille faisait signe aux poseurs de banderilles. Antoine et son frère étaient chargés de cette opération. Ils devaient promener M. Roch dans l'usine.

— Mon petit-fils, disait M. Achille, voudrait vous montrer une machine nouvelle.

— Oui, disait M. Antoine, votre avis me sera précieux, monsieur Roch.

— Mon ami, disait M. Roch, je dois bien cela à votre pauvre père... Ah ! je le vois toujours, celui-là... avec son grand pardessus noir...

Antoine le ramenait une heure plus tard, fourbu, dégoûté, pour un an, d'engrenages, de cames et d'excentriques, presque à point pour l'estocade.

Le déjeuner était servi chez M. Achille et toujours excellent. On n'y faisait jamais allusion à l'objet réel de la journée. Françoise y assistait, ce qui rendait impossible une attaque par surprise. Elle commençait par faire de grands efforts pour être aimable, puis s'énervait. Elle était insensible à ce que Bernard appelait « le côté Balzac » de M. Roch qui, ancien voyageur, devenu chef de maison vers la cinquantaine, par la mort subite de ses deux patrons, manquait de culture, mais non de finesse. Aussitôt le déjeuner terminé, elle se libérait de toute contrainte.

— J'ai fait ce que vous m'aviez dit, Bernard, j'ai relu *Anna Karénine;* je comprends très bien, moi, le suicide d'Anna. Si Wronsky avait été très cruel au lieu d'être bon, elle ne se serait pas tuée.

— Vous parlez de théâtre? disait M. Roch. Moi, je n'aime pas les pièces de maintenant, mais je vais volontiers à la Comédie-Française

voir *l'Ami Fritz* ou *Monsieur Poirier.* Ce n'est pas folichon comme le Palais-Royal, mais cela fait réfléchir et c'est beau.

Françoise devenait téméraire.

— Bernard, *let's go round the garden. He is too boring. I can't stand it.*

— *Be careful. He might speak English.*

— *Certainly not. Just look at him* (1).

Antoine, du regard, suppliait sa femme d'être calme. M. Achille, sans comprendre, devinait un danger, maudissait intérieurement les Pascal-Bouchet et proposait de revenir à pied à l'usine.

Les deux vieillards marchaient devant, soufflant un peu. Antoine et Bernard suivaient, et admiraient les roseaux qui enroulaient aux courbes de la rivière leur masse onduleuse et touffue. Antoine pensait que, fiancé, il s'était promené là avec Françoise. Cette année-là, elle avait une robe de tussor, avec un col de foulard bleu à pois blancs. Comme elle lui avait plu... Elle lui plaisait autant, mais quelle étrange pudeur l'empêchait de le lui répéter? Souvent, il désapprouvait ses actions, ses paroles, et cela non plus il n'osait pas le lui dire. Pourquoi avait-elle pris cette attitude au déjeuner? Le matin même, il l'avait priée de se contenir. Elle était dangereuse. Il l'aimait.

M. Achille continuait à refuser le fer jusqu'au moment où le roulement de la victoria annonçait que l'heure du train approchait. Alors, il lâchait brusquement le « dernier prix » qu'il tenait en réserve depuis le matin et M. Roch, agréablement surpris, tirait de sa poche un carnet d'ordres. Bernard le ramenait à la gare et revenait en méditant assez tristement sur la médiocrité de cette journée.

— Quelle comédie ! pensait-il. Est-elle nécessaire? On devrait diriger une usine comme on commande un régiment, sans ruses, sans humilité. Pourquoi ne pas tout faire au grand jour? Tout cela pourrait être si simple et même si beau. Quel besoin avons-nous d'un Roch?... Françoise était nerveuse. C'est naturel... Si je pouvais décider Simone à m'épouser, comment supporterait-elle Pont-de-l'Eure?

Sans savoir pourquoi, il revit les petites mules violettes qu'elle portait le soir, pendant le seul voyage qu'ils eussent fait ensemble. Avant de se coucher, elle les plaçait devant le lit, accolées et sages, comme dans la *Sainte Ursule* de Carpaccio.

(1) — Bernard, allons faire le tour du jardin. Il est trop ennuyeux.
— Faites attention, il comprend peut-être l'anglais.
— Jamais de la vie. Il n'y a qu'à le regarder.

— Les mules de Simone sous le toit de M. Achille... Non, ce n'est pas possible. C'est dommage.

Il pensa à des manies de langage qu'elle avait. Elle employait « authentique » pour dire « sincère » et c'était d'elle qu'il avait pris l'habitude de dire « le côté ». Elle aurait parlé, par exemple, du « côté Louis XVI » d'Antoine et du « côté Marie-Antoinette » de Françoise. Une autre de ses manies était de parler musique en langage d'atelier et peinture en langage musical. Elle employait « cadence », « sonorité », pour décrire un paysage. Tout cela plaisait parfaitement à Bernard. La voiture s'arrêta. On était devant l'usine.

— Il avait l'air content? demanda M. Achille.

André Maurois.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES RÉVOLUTIONS CONTRE L'EUROPE

Absorbés par nos catastrophes nationales, nous prêtons peu d'attention aux catastrophes, disons extra-européennes. En d'autres temps, elles eussent accaparé l'attention, et non sans motifs. Révolution chinoise, révolution mexicaine, révolution persane, autant d'exemplaires différents du désordre mondial.

A vrai dire, le coup de force qui met sur le trône des shahs l'aventurier oriental classique, du type soldat heureux, Riza Khan, ressortit davantage à l'intrigue diplomatique qu'au mouvement populaire. Il ne faut pourtant pas méconnaître les origines démocratiques, jacobines même, de cette révolution. Avant de porter sur le trône l'ancien sirdar Sipah, le Medjliss, entre autres mesures symboliques, a pris soin d'abolir les titres de noblesse et par là-même donné un coup mortel aux influences féodales, toute-puissantes dans la Perse d'aujourd'hui.

Autant qu'on puisse voir clair, à une telle distance et dans un tel brouillamini — mais où voit-on clair aujourd'hui? — les affaires persanes obéissent surtout à des préoccupations anglaises et moscovites. Là comme en Turquie, les mêmes éléments s'agitent, soviétisme, xénophobie, lutte pour le pétrole, lutte pour les avenues de l'Inde. Seulement ils ne se sont pas amalgamés comme en Turquie. La xénophobie s'est polarisée davantage autour de la propagande soviétique et s'est presque uniquement spécialisée contre les Anglais. Ces derniers ont recouru comme d'habitude à une série d'intrigues,

grossièrement compartimentées, sans nul souci d'une logique d'ensemble.

Le seul danger véritable en Perse pour les Anglais vient de Moscou. Il ne paraît pas inévitable et la preuve c'est qu'on vient de l'éviter. Riza Khan est au surplus un joueur habile, qui depuis quatre ans à su se concilier les inconciliables, notamment le clergé musulman. Mais quel remue-ménage ! Et qu'en sortira-t-il dans dix ans?

Au Mexique, la situation n'est pas sans présenter avec celle-ci quelques analogies. Là aussi il y a du pétrole, là aussi il y a des nationalistes, là aussi il y a des communistes. Se rappelle-t-on le sieur Carranza? C'est depuis sa présidence que sévit un mouvement agraire, très semblable à celui qui depuis 1918 bouleverse l'Europe centrale et surtout orientale. Les grandes propriétés sont frappées d'expropriation. Les récalcitrants sont plus ou moins assassinés. Dans chacun des États mexicains, et il y en a une certaine quantité, la lutte agraire prend un aspect particulier.

Connaît-on le sieur Calles? Depuis décembre 1924, c'est le président du Mexique. Cet ancien maître d'école, sournoisement gagné au bolchevisme, s'est acoquiné, pour former son ministère, à des gens de son acabit. Comme ministre du travail, il a pris un ouvrier, encore plus bolcheviste que lui, Morones ; comme ministre des Affaires étrangères, un pasteur protestant ; un autre ministre est un ancien torero. Par-dessus le marché, tout ce monde, tout ce joli monde-là, se réclame d'Alan Kardec et consulte les tables tournantes.

Le résultat, vous le devinez, c'est la ruine. Privées de leurs exploitants normaux, autorisés, les terres tombent en friche. C'est par bandes, par tribus, que les cultivateurs émigrent aux États-Unis. Sans la proximité de ces derniers, le grabuge serait complet. Mais la terreur d'une intervention armée modère le zèle de Calles, Morones et C°. M. Tchitchérine, qui voyage beaucoup et qui parle plus encore, ayant déclaré que l'U. R. S. S. possédait désormais, avec ces messieurs, une base au Mexique, les États-Unis se sont cabrés. En même temps les citoyens américains, propriétaires fonciers dans la République, s'étant plaints que la législation agraire n'était qu'un « truc » de basse catégorie pour les frustrer de leurs biens, Calles et Morones ont cru nécessaire de jeter les hauts cris, de protester de leur anticommunisme. Leur attitude me paraît être exactement la même que celle de Stamboulisky en Bulgarie, aussi théâtrale, aussi peu sincère. Communistes, ils ne sont pas sans redouter la concurrence des Soviets, plus experts qu'eux-mêmes. Aussi ont-ils profité de l'occasion pour se réclamer d'une indépendance insaisissable vis-à-vis

des bandits de Moscou, — tout tremblants à l'idée d'un raid parti du Texas.

En Perse et au Mexique, la situation se complique à raison de la sauvagerie profonde des populations. Dans un livre récent, *le Crépuscule des nations blanches*, livre qui s'impose à la méditation de tous ceux qui ont à cœur l'avenir de la civilisation, M. Maurice Muret fait ressortir que l'esprit de nationalité, transporté sur des terrains exotiques, aboutit au triomphe de l'inculture. Peu à peu, par exemple, en Amérique, la couche d'hispanisme déposée par les conquistadors et maintenue par les classes dirigeantes, s'avère de plus en plus mince et laisse ressortir le fond indien, qui n'est rien moins que rassurant. De cet état d'esprit les preuves abondent.

Des pays comme le Paraguay sont en train de se réindianiser rapidement. Je ne sais si M. Muret a noté que l'usage de la vieille langue indigène, le guarani, reprenait vigueur tous les jours. Le guarani est même placé, par la constitution, sur le même plan que l'espagnol.

Pour se rendre compte de la véritable portée de la révolution mexicaine, c'est sous ce jour-là qu'il faut l'envisager. C'est dans cette partie du Nouveau Monde que le mouvement indianiste est le plus fort. « La révolution agraire qui s'y poursuit, dit très bien M. Maurice Muret, est en réalité un mouvement indigène. C'est la revendication, par les Indiens, des terres qu'ils cultivaient, comme serfs, pour le compte des Espagnols et que ceux-ci avaient ravies à leurs ancêtres. A la faveur des troubles récents, maints propriétaires espagnols ou créoles ont été assassinés par les indigènes, férocement xénophobes. » Les Américains eux-mêmes, si indulgents pour la démocratie, doivent convenir qu'au Mexique, elle n'a aucun sens acceptable. Indiens et métis refusent de s'instruire. Leur soi-disant patriotisme est un sentiment à base de haine et d'envie, leur démocratie une « démagogie tumultueuse et sanglante ».

Le héros national du Mexique moderne est Guantemoc, principale victime des Espagnols, dernier empereur des Aztèques. « Brûlé par les Espagnols, il renaît de ses cendres pour couvrir de son prestige les entreprises nationales du Mexique, redevenu indien. C'est sa statue que le gouvernement du Mexique offrit en 1922 au Brésil, quand ce pays célébra le centième anniversaire de sa séparation d'avec le Portugal. » De même le San-Salvador songeait à répudier son vieux nom chrétien et castillan pour devenir la République du Cuscatlan et la capitale s'appellerait désormais, suivant les désirs d'une minorité agissante, Atlacatl, du nom d'un cacique rebelle au conquistador Alvarado.

A travers le monde on assiste ainsi à une insurrection générale contre l'occidentalisme. Les rivalités européennes conjuguées avec l'action dissolvante du wilsonisme l'accélèrent de jour en jour. Le bolchevisme en est, à nos portes, la manifestation la plus violente : « Oui, s'écrie le poète Block, l'auteur des *Douze*, mort fou d'ailleurs, oui, nous sommes des Asiatiques, aux yeux avides et louches. » Un pareil « scythisme » ne laisse aucun doute sur ses tendances. Elles font frémir. C'est l'établissement sur la terre du plus hideux matérialisme, la fin de tout art délicat, de toute croyance réconfortante. Les Soviets agissent d'ailleurs avec une grande finesse. Ils ne sont athées que dans les pays directement soumis au vasselage de Moscou. En Afghanistan, en Chine, aux Indes, la propagande pactise volontiers avec le clergé. Ce n'est qu'une méthode. Là où la répression est facile, l'hypocrisie disparaît : « La guerre à la religion s'est déroulée dans les républiques musulmanes du Caucase au milieu de la même apathie qu'au sein des populations orthodoxes. On a vu défiler, dans les rues de Bakou, des processions organisées par les Soviets et qui tournaient Mahomet en ridicule sans que le moindre incident se produisît. Dans tout l'Azerbeidjan, le *moullah*, comme ailleurs le pope, redevient un paysan vivant de sa terre, sans que les *fidèles* s'insurgent ou même s'indignent. »

L'ascension de la race noire attire partout les yeux, en Afrique comme en Amérique. L'Afrique du Sud *noircit* avec rapidité. En 1891, la population européenne était de 600 000 individus contre 2 779 000 ; en 1921, de 1 520 000 contre 5 400 000. Avec une pareille progression elle sera, en 1971, de 6 millions contre 16, mais il est douteux qu'elle se maintienne, même dans ces limites.

Inutile de revenir sur les révoltes égyptienne, tunisienne, tripolitaine, riffaine. Marquons-en seulement la connexion avec le wilsonisme : « Chers frères, écrivait Abd-el-Krim aux étudiants de Buenos-Aires, à l'heure glorieuse où les Américains de race espagnole célèbrent le fait d'armes d'Ayacucho, qui les affranchit du joug de l'Espagne, je m'adresse à vous pour vous dire qu'il n'y a pas de droit plus sacré que celui des peuples à disposer d'eux-mêmes. »

Cette formule, on la retrouve partout contre nous, à Tunis comme à Ajdir, à Angora comme à La Mecque. Partout les rengaines insensées du wilsonisme dressent contre la civilisation les survivances de la bestialité. N'en sous-estimons pas l'importance : « Des revendications répétées, dit Machiavel, finissent par créer un droit. » Sinon un droit, du moins une apparence et le succédané du droit.

D'ici peu une phase nouvelle de cette sorte de décomposition planétaire va probablement s'ouvrir en Chine, avec la défaite de Tchang-

Tso-Lin, le maître de la Mandchourie, le seul représentant appréciable de l'ordre et de la réorganisation. On se perdrait à vouloir dérouler le fil des vicissitudes politiques de la République du Milieu. Depuis la défaite et la mort de Youen-Che-Kaï (1915), la Chine est partagée en plusieurs tronçons, au Midi, un tronçon républicanisant, aujourd'hui soviétisant, au Nord un tronçon réactionnaire, autoritariste. La situation se complique de la rivalité des toukiouns. Ces gouvernements militaires de provinces, créés par Youen-Che-Kaï, ont accaparé les trois quarts de la puissance publique et en quelques années ont féodalisé la Chine. Les rivalités internationales se déroulent de leur mieux, Angleterre contre Russie, Amérique contre Japon, à travers tout cela.

Tchang-Tso-Lin était l'homme du Japon, l'adversaire des toukiouns et des bolchevistes du Sud. C'est sous les coups de cette coalition hétéroclite qu'il tombe. Que va-t-il en résulter? Une aggravation du chaos très certainement, un redoublement de la xénophobie. On va partout répétant qu'il est impossible pour la Chine de rester plus longtemps meurtrie et divisée. Dans l'état présent des choses, là, comme ailleurs, on ne voit pourtant à l'horizon aucun signe d'amélioration.

Tant que l'Europe emploiera ses forces :

1° A se combattre elle-même, à s'affaiblir par des rivalités intestines,

2° A élaborer des doctrines d'où résulte sa perte,

on ne peut s'attendre qu'à un renforcement du fléau. Quoi qu'on dise, aucune puissance, aucun groupe de puissances, aucune doctrine, aucun idéal, aucune force organisée n'est de taille à prendre la succession de l'Europe. Le pis qui puisse arriver dans le monde, c'est une sorte d'immense et diffuse période d'interrègnes serviles, durant lesquels séviront le brigandage et la piraterie.

Mais, ne l'oublions pas, la vérité existe, *la vérité est représentée dans le monde par l'Europe*, c'est-à-dire la culture gréco-latine, la religion chrétienne et la science expérimentale. Tout le reste est fadaise. Il nous appartient de ressaisir le sceptre que des sots du type Wilson laissent échapper. Le jour où le parlementarisme, le socialisme, le nationalitarisme, la démocratie sous toutes ces formes auront disparu des États européens, et ce jour est proche, le monde sera soumis comme auparavant à l'impulsion créatrice de l'Occident régénéré.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

MADAME DE LA FAYETTE

Mme de La Fayette était Parisienne. Elle fut baptisée à Saint-Sulpice le 18 mars 1634, et enterrée à Saint-Sulpice le 27 mai 1693. Son père possédait un grand jardin au coin occidental de la rue Férou et de la rue de Vaugirard (où est à présent le presbytère). C'est dans ce jardin, « le plus joli petit lieu du monde pour respirer à Paris », comme disait Mme de Sévigné, que s'élevait la maison où Mme de La Fayette passa la plus grande partie de sa vie et mourut. Aujourd'hui, la rue Férou n'est pas une rue élégante, ni animée. Autrefois, elle faisait partie du bourg Saint-Germain, dépendant de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés : c'était le Neuilly ou le Passy de ce temps-là.

Le père de Mme de La Fayette, Marc Pioche, écuyer, sieur de La Vergne, était de très petite noblesse. Veuf et père d'au moins deux filles, qui devaient se faire religieuses et mourir, l'une en 1671, l'autre après sa demi-sœur, il se remaria au mois de février 1633 avec Élisabeth ou Isabel Pena. La famille Pena avait marqué au parlement d'Aix. De ce second mariage, un seul enfant naquit, Marie-Madeleine. Elle eut pour parrain et marraine le beau-frère et la nièce du cardinal de Richelieu, Urbain de Maillé, marquis de Brézé, maréchal de France, et Mme de Combalet (depuis duchesse d'Aiguillon). Il faut dire que ses parents étaient à leur service. Et ce parrainage ne fut pas aussi utile que brillant, car le maréchal, après avoir été fort écouté du roi et redouté du cardinal, se brouilla

fièrement avec son puissant beau-frère, se retira dans ses terres et mourut peu après La Vergne, précisément lorsqu'il aurait pu protéger l'orpheline. C'est peut-être à la duchesse d'Aiguillon que Mlle de la Vergne dut d'être fille d'honneur de la reine mère ; à part cela, elle n'eut, qu'on sache, d'autre attention pour sa filleule que d'assister à son contrat de mariage et de lui donner à cette occasion « un beau lit de damas rouge cramoisi, garni de passement, frangé et crépiné d'or et d'argent... » La veuve de Scarron ne pardonnera pas ce lit fastueux.

Plus tard nous retrouvons La Vergne au Havre, commandant de la citadelle pour la duchesse d'Aiguillon, qui avait le gouvernement au nom de son neveu, Armand de Richelieu. Quand le duc de Longueville, gouverneur de la Normandie, eut entraîné sa province dans la Fronde, pour faire plaisir à la duchesse, c'est le brave La Vergne qui reprit Harfleur aux rebelles.

L'année suivante, Marie-Madeleine perdit son père. Elle n'avait pas seize ans. Il fut enterré le 20 décembre 1649, et, le 21 décembre 1650, en guise d'anniversaire, sa veuve se remaria à son tour. (Dans *la Princesse de Clèves*, dans *la Comtesse de Tende*, on ne se remarie pas.) Elle épousait le chevalier Renaud de Sévigné, seigneur et baron de Champiré, maréchal de camp des armées du roi, l'oncle de cet Henri de Sévigné qui laissa veuve, un an plus tard, la célèbre marquise. Lui, il était baron, mais on appelait sa femme Mme de Sévigné la marquise, et la vraie marquise, Mme de Sévigné la veuve. A en croire Loret, mais il rime souvent sans raison, la jeune Marie-Madeleine témoigna un peu de courroux,

Ayant cru, pour être belle,
Que la fête serait pour elle.

*
* *

D'après ce que nous savons par Ménage, par Costar, par elle-même, Madeleine de La Vergne était grande, assez forte, le port altier, la bouche petite. C'était une jeune fille honnête, mais non pas naïve, instruite plus qu'une autre, gaie, assez railleuse. Avait-elle jamais rêvé à l'amour? En tout cas, elle ne trouvait pas de mari. Elle en trouva un, tout soudain, ou plutôt on lui en trouva un. Le 15 février, elle épousait M. de La Fayette. Qui donc avait fait ce mariage? André Beaunier suppose que c'est la mère Louise-Angélique de La Fayette, l'ancienne fille d'honneur d'Anne d'Autriche, aimée du timide Louis XIII et qui, redoutée de Richelieu et effrayée par

ses soins, s'était jetée dans les filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. Mlle de La Vergne allait la voir au couvent de Chaillot, où elle était assistante. Ce fut un mariage de raison. François Motier, comte de La Fayette, était un homme de plus de quarante ans, riche, d'une très ancienne famille d'Auvergne, bon serviteur du roi sur les champs de bataille, mais mal à l'aise dans les salons. Quand on le présente à sa future, « il pâlit à sa vue, — tremble, rougit et sue, — et, ne sachant s'il devait saluer, — il s'assit sans parler. — Là, d'humeur inquiète, — il regarde à ses pieds, — il se frotte la tête, — il s'écorche le nez », fait tomber son chapeau, sort sans avoir dit mot. La belle consultée déclara qu'après tout « pour elle un sot mari, — était un bon parti. » Et une dame de prédire : « Il vivra dans sa terre, — comme Monsieur son père, — et vous ferez des romans à Paris, — comme les beaux esprits. » La Fayette n'était peut-être pas le dernier des sots, mais il était d'un autre monde que Mlle de La Vergne. Néanmoins elle faisait un beau mariage. Et les couplets d'aller bon train sur la chère Paulette et l'homme de Bourbon qui l'épousait si vite.

En Auvergne, dans les châteaux de son mari, à Espinasse ou à Nades, la jeune mariée ne mourut pas d'ennui. Elle avait déjà vécu à la campagne. Ses amis lui écrivaient, lui envoyaient les derniers livres parus. Elle voyageait ; au mois de mai, son mari la conduit à Limoges, voir son oncle l'évêque, qu'elle n'avait qu'entrevu à Paris... Enfin, elle a la distraction ordinaire des jeunes mariées : l'attente d'un enfant. Sa grossesse fut pénible et se termina au mois d'août par un accident. Elle passa hors de l'Auvergne les six premiers mois de l'année suivante : le 3 février 1656, on enterrait à Angers sa mère, qui tenait compagnie à Sévigné exilé à Belle-Isle. Elle ne garda point de relations très chaleureuses avec son beau-père lorsque plus tard il alla dépenser en constructions à Port-Royal l'argent de la succession. A Paris, elle vit beaucoup Ménage, et fit un séjour au château de Fresnes, chez Mme du Plessis-Guénégaud.

En Auvergne, Mme de La Fayette faisait des visites aux gens du pays : « J'ai pris un certain chemin de leur parler des choses qu'ils savent qui m'empêche de m'ennuyer. » Elle ajoute : « Le soin que je prends de ma maison m'occupe et me divertit fort et comme, d'ailleurs, je n'ai point de chagrin, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je fais m'est fort heureuse... Quand on croit être heureux vous savez que cela suffit pour l'être. » Sans doute, mais quand une jeune femme l'est vraiment, elle ne le dit pas de cette façon-là.

Mme de La Fayette était toujours « fort languissante ». Elle passa

tout le mois de septembre à Vichy, buvant dans une matinée dix-huit verres d'eau. Au retour, elle déclarait que les eaux lui avaient rendu toute sa santé, mais un mois après elle recommençait de se plaindre. Le 18 février 1658, elle accouchait de Louis de La Fayette. Le printemps se passa à Paris, comme deux ans plus tôt, et l'été en Auvergne. Il fallut retourner à Vichy. « Le manque de santé est le seul véritable malheur de la vie. » (Pascal, dans les mêmes années, en jugeait autrement.) Au mois de janvier 1659, elle retournait à Paris, sans doute avec son mari, et au mois de juin mettait au monde le deuxième et dernier de ses enfants, René-Armand. Puis le comte de La Fayette rentra en Auvergne, la comtesse resta à Paris, avec les petits.

Ce ne fut pas une séparation brusque, ni peut-être même voulue. Chacun prit ses habitudes de son côté, là où il avait affaire et plaisir à vivre, l'un dans ses terres, l'autre près du palais, de la cour et des beaux esprits. Quelqu'un a imaginé, et d'autres ont répété de confiance, que M. de La Fayette était mort peu de temps après. Au contraire, il est fait assez souvent mention de lui : il est à Paris en 1660, en 1663, en 1673. Enfin, le 29 mai 1677, il donne à Mme de La Fayette procuration générale pour les affaires de la communauté. Donc nulle trace de ressentiment, ni même de froideur. Si Mme de Sévigné ne parle pas plus souvent de M. de La Fayette, c'est sans doute qu'elle n'a rien à dire de lui. Et si on ne trouve pas dans ses lettres mention de son décès, — il mourut le 26 juin 1683, à Ébreuil, près de Gannat, et fut inhumé à Nades, — il faut prendre garde qu'à cette époque Mme de Grignan était à Paris et qu'il ne nous est même parvenu aucune lettre de Mme de Sévigné du 26 mai au 23 octobre de cette année-là. On s'est aussi demandé s'il n'y avait pas eu entre les deux époux quelque drame secret. Mais on ne sait jamais s'il n'y a pas entre deux époux un drame secret ! Bien plus, la désaffection a souvent ses causes dans les régions obscures de l'être, où les intéressés eux-mêmes ne vont pas voir. Il est probable que si le comte avait toujours « adoré » sa femme et que celle-ci l'eût toujours « fort aimé », ils n'auraient jamais pu se passer l'un de l'autre, et, suivant la tradition des La Fayette, ils auraient eu pour le moins une demi-douzaine d'enfants, Or, précisément, d'avoir des enfants ébranlait la santé de la comtesse, déjà languissante. En somme, Mme de La Fayette n'a pas fait un mariage d'amour, elle n'a jamais connu de bonheur fulgurant ni d'affreux désespoir, de toute sa vie elle n'a cessé d'entendre la voix de « sa divine raison ».

*
* *

On peut penser qu'elle reprit avec entrain sa vie d'autrefois. Sans doute, elle n'avait jamais perdu le contact avec ses amis, ni laissé de se tenir au courant de ce qui se publiait. Mais, désormais riche et indépendante par son mariage, elle allait vivre dans son élément et s'y épanouir. Là, non plus, rien de brusque, rien de tranché. Il lui était arrivé d'écrire à Ménage en 1657 : « Si jamais je fais un roman... », mais elle ne s'est probablement pas proposé, un certain jour, de se consacrer à la littérature.

Elle était d'abord femme du monde, comme l'auteur de *Dominique* était peintre. L'occasion d'écrire s'est présentée, sous l'apparence d'un jeu de salon ; elle a pris goût au divertissement, y a mis chaque fois plus d'habileté, plus d'application, de sérieux et même de gravité.

En 1657, deux amies de la Grande Mademoiselle inventèrent les portraits détachés, que Mademoiselle mit à la mode, et au printemps suivant, se trouvant à Paris, Mme de La Fayette, qui n'était pourtant pas du dernier bien avec l'héroïne de la Fronde, fit pour sa galerie le portrait de Mme de Sévigné.

Le recueil fut publié au mois de janvier 1659 par les soins d'un homme du métier, Segrais. Dans ses *Divertissements de la princesse Aurélie*, recueil de nouvelles publié en 1657, Segrais fait dire à la princesse : « Nous avons entrepris de raconter les choses comme elles sont et non comme elles doivent être... Il me semble que c'est la différence qu'il y a entre le roman et la nouvelle... » On voit que c'est aussi toute la différence qu'il y a entre la vieille tradition romanesque, chevaleresque et l'école de la nature, qui est alors en train de se former ! Ce n'est pas à vrai dire que l'ancienne inspiration soit pour autant abandonnée, remplacée, puisque douze ans plus tard, on en retrouvera des traces dans une œuvre où Segrais précisément a collaboré avec Mme de La Fayette, dans *Zayde*.

Cette même année 1659, la comtesse fit, par Ménage, la connaissance d'un autre lettré, Daniel Huet. Celui qu'on appelle toujours l'évêque d'Avranches ne devait l'être qu'à soixante-deux ans, et déposer ensuite le fardeau de l'épiscopat pour se redonner sans partage à ses travaux savants. A l'époque, c'était un clerc minoré de vingt-neuf ans, vivant de ses rentes, à Caen, plongé dans les sciences ecclésiastiques et la philosophie, capable d'avoir un jour une érudition immense et des vues larges ; en somme, un esprit d'une autre envergure que Ménage et Segrais. Quoiqu'il n'eût rien de pédant, — il avait, dans sa jeunesse, excellé à tous les exercices du corps, — on reconnaissait en lui l'homme d'étude et le provincial.

Dans les années 60, Mme de La Fayette vit entourée de ce trio de beaux esprits. C'est un échange fréquent de billets entre les quatre amis, qui se chargent de commissions les uns pour les autres, parfois sur la même feuille. Ménage veille sur ses études latines, lui envoie de petites lettres d'un latin très simple, et bourrées de nouvelles pour piquer sa curiosité : Laverna ou le latin sans pleurs, dirait M. Salomon Reinach. Huet, de son côté, lui adresse des vers latins, dont elle vient à bout avec le secours de Ménage. A en croire les *Segraisiana*, elle en savait assez après trois mois d'études, pour confondre Ménage et Rapin ; elle lisait particulièrement Virgile et Horace, et, comme elle avait l'esprit poétique, elle pénétrait sans peine le sens de ces auteurs. En réalité, elle déchiffrait Horace à coups de dictionnaire et lisait Virgile dans la mauvaise traduction de Marolles. Qu'on ne l'en juge pas mal : ses études sont sans cesse « renversées » par les voyages à la campagne, les devoirs du monde. Et Huet qui parle de lui faire apprendre le grec, de lui enseigner l'hébreu ! Elle le désabuse. Après 1664, aucune allusion à l'antiquité. Les femmes ont une merveilleuse aptitude, en présence d'un auteur latin comme d'une personne vivante, pour deviner, à quelques mots, sa pensée. Mais de ces entrevues brèves, il ne leur reste en général pas grand'chose, littérairement parlant. Pour Mme de La Fayette, en tout cas, on ne distingue pas dans ses livres le plus pâle reflet de la poésie antique.

A la même époque, une autre amitié l'occupait, qui avait sur son esprit, en même temps que sur sa situation mondaine, une grande influence : l'amitié de Madame. Elle l'avait connue enfant, par sa belle-sœur, la mère Louise-Angélique, l'âme de ce couvent de Chaillot que la reine d'Angleterre, Henriette de France, avait fondé pour y vivre et y élever sa fille. Mme de La Fayette avait eu « le bonheur » d'être agréable à la petite princesse exilée, et quand celle-ci, en 1661, eut épousé à dix-sept ans Monsieur, elle donna à l'amie des mauvais jours, de dix ans son aînée, « l'honneur de sa familiarité ». Mme de La Fayette n'avait aucune charge auprès d'elle, mais elle allait la voir, en amie, la suivait au Cours, soupait chez Monsieur, passait l'été avec elle à Fontainebleau, était emmenée dans sa suite par le roi à une collation à Versailles, l'accompagnait à son château de Villers-Cotterets, à Chantilly, chez le prince de Condé. Et cet air de gaieté spirituelle et de plaisir qu'on respirait à la jeune cour ne l'étourdissait pas, certes, mais stimulait son esprit. Elle était bien placée pour observer les jeux complexes de l'amour, de l'ambition, de la vengeance et de certains autres vices. Les affaires sur lesquelles elle n'avait aucune part à la confidence de Madame, celle-ci, « quand

elles étaient passées et presque rendues publiques », prenait plaisir à les lui raconter : ainsi l'histoire de ses relations avec le comte de Guiche. Dans *la Princesse de Montpensier*, qui paraît en 1662, on retrouve, sous les noms de la cour des Valois, des côtés de caractère, des situations, observés à la cour de Madame. Le murmure de « fêtes galantes » qu'on entend là, c'est le bruit de cette folle cour, et le parfum de vaine tendresse qui s'y exhale, c'est peut-être la tendresse de son jeune cœur, désolé et frivole. Plus tard, Guiche exilé, elle fait à son amie, tout au long, le récit de ses amours avec lui, et des intrigues environnantes, et s'amuse à le lui faire écrire, jour après jour. Du roman historique, Mme de La Fayette est passée à l'histoire romancée.

Mais le commerce des savants ni les devoirs auprès de Madame n'occupent entièrement cette femme prodigieusement active. Elle a toujours des procès, qu'elle « sait dans sa tête comme son *Pater* », elle veille sur ses enfants, elle va dans le monde. Là encore elle s'instruit, elle s'affine, et en même temps répand les trésors qu'elle a acquis ou reçus de la nature. L'hôtel de Rambouillet, elle n'avait pu le connaître dans sa splendeur ; non plus que Mme de Sévigné, elle n'en a subi l'influence directe, mais elle en a retrouvé l'esprit et maints habitués dans une réunion semblable, chez Mme du Plessis-Guénégaud. Elle y est souvent comme chez elle, couchant à l'hôtel de Nevers quand elle a peur de rentrer de nuit dans son faubourg, faisant de longs séjours au château de Fresnes. On peut trouver l'hôtel de Rambouillet « insupportable » et prouver que Mme de La Fayette n'était pas une précieuse, au mauvais sens du mot. Néanmoins, elle a compté officiellement parmi les précieuses, elle a participé à cette vie de petit cercle dont les initiés ont leurs manières, leur langage, leurs amusements à eux, on pourrait dire leurs *scies*, inintelligibles au profane. Vu du dehors, tout cela paraît absurde, et de loin, avec le recul du passé, misérablement futile, mais n'en est-il pas ainsi de toute l'éphémère humanité? L'esprit précieux, c'est l'esprit de cercle, en même temps que le raffinement poussé jusqu'à l'affectation. Il y avait des précieux du temps de Catulle, il y en a de notre temps, qu'il vaut mieux ne pas nommer. A lire certaine lettre de Pomponne, ambassadeur en Suède, à Mme de Sévigné, on peut imaginer que dans le petit groupe des « Quiquois », « du côté de Nevers », aurait dit Marcel Proust, on ne se comportait guère autrement que « du côté de Guermantes » ou chez Mme Verdurin. Mais on n'exagérait pas, et Féliciane, c'est-à-dire Mme de La Fayette, tournait en ridicule ceux qui exagéraient, et elle faisait un pastiche du style précieux, qui vaut du Molière. Son bon sens

l'a toujours gardée de tout excès. Elle est prompte à se moquer : « aimable et spirituelle, dit Somaize, dans le *Dictionnaire des Précieuses*, d'un esprit enjoué, d'une humeur agréable, elle est civile, obligeante et un peu railleuse, mais elle raille de si bonne grâce qu'elle se fait aimer de ceux qu'elle traite le plus mal, ou du moins elle ne s'en fait pas haïr. » Mais on la taquine à son tour. Au fond, elle est bonne, et quand le pauvre Pomponne, en 1679, est foudroyé par la disgrâce du roi, elle a des mots qui partent du cœur : « Huit enfants dont aucun n'est établi... »

Avec son esprit, son goût, le prestige de ses relations avec la cour, elle donnait le ton de la conversation. On pourrait comparer son influence dans les salons à celle de Boileau dans le monde des lettres, si une grande dame n'imposait son empire d'une tout autre manière qu'un critique incommode. Boileau lui-même, qu'elle rencontrait comme La Fontaine et Racine et tant d'autres, Boileau déclarait qu'elle était « la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux ». Enfin, irréprochable, et plus retenue que son amie, Mme de Sévigné, mais non pas prude : elle avait perdu son mari et La Rochefoucauld, qu'elle envoyait encore au grand Condé un conte de La Fontaine.

C'est au château de Fresnes qu'en 1664 elle eut la primeur des *Maximes*, encore manuscrites. Elle en fut « épouvantée ». Elle écrivait à Mme de Sablé : « Ah ! Madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour imaginer tout cela ! » Mme de Sablé savait à quoi s'en tenir sur l'auteur. Mme de La Fayette s'était-elle aussi aperçue des manœuvres de La Rochefoucauld : de telles maximes étaient propres à « gâter ses affaires... » Si c'est vrai, voilà qui fait honneur à sa raison, car souvent les femmes sont fascinées par la corruption de Don Juan, comme attirées par le vide de ce cœur, qu'elles se flattent chacune de pouvoir combler. Deux ans plus tard, quand elle est « le souffre-douleurs » de l'hôtel de Nevers, c'est qu'on la taquine au sujet d'un nom qui suit le sien assez souvent. Elle veut bien qu'on la taquine, mais dans le petit clan, et non qu'en dehors quelqu'un prenne de tels bruits au sérieux, moins que tout autre le jeune comte de Saint-Paul. (Nul n'ignorait qu'il était le fils illégitime de La Rochefoucauld et de Mme de Longueville.) « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries. Il me semble qu'on leur paraît cent ans dès que l'on est plus vieille qu'eux. » Elle n'en a que trente, mais lui, seize à peine. Cet âge est sans pitié.

Depuis Sainte-Beuve jusqu'à Anatole France on a longuement argumenté sur la question de savoir si La Rochefoucauld et son amie

ont péché ensemble. Vaine curiosité ! Est-ce que cela se voit dans leurs livres? La princesse de Clèves s'arrête sur la mauvaise pente, la comtesse de Tende ne s'y arrête pas ; ni l'une ni l'autre, sans doute, ne représente Mme de La Fayette. La Rochefoucauld n'avait pas de beaucoup passé la cinquantaine, ni son amie la trentième année, mais le vieux lion devait être blasé sur les profits de la victoire, et il commençait d'être malade ; la comtesse, qui l'était avant son mariage, l'était bien plus depuis : ce ne sont pas là de bonnes dispositions... Ils ont dû commettre une espèce d'adultère de regret, en rêvant à la belle vie qu'ils auraient eue, s'ils s'étaient épousés quand il en était le temps. Ce qui importe à notre plaisir, ce sont les effets de cette liaison. Mme de La Fayette a réformé le cœur de La Rochefoucauld — et rétabli ses affaires, — mais il lui a « donné de l'esprit », en lui ouvrant son âme, en lui apprenant à regarder au fond de celle des autres. Pas plus qu'on ne peut déterminer sa part de collaboration directe à *Zayde* ou à *la Princesse de Clèves*, on ne peut mesurer son influence, car de *la Princesse de Montpensier*, écrite avant son règne, mais, il est vrai, à l'approche de ce règne, jusqu'à *la Comtesse de Tende*, il n'y a pas de séparation, mais un progrès vers le réalisme. Toujours est-il qu'on reprend volontiers la réflexion de Bussy : « Je serais bien fâché que ces auteurs fussent plus jeunes, car ils s'amuseraient à faire autre chose ensemble qui ne nous divertirait pas tant que leurs livres ».

*
* *

En 1680, Mme de La Fayette perdit La Rochefoucauld, et trois ans après, son mari, mais c'est du premier deuil qu'on la plaignit le plus : « Où retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur?... Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues ; M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi : cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre. » Mais tout accablée qu'elle était, toute malade, et « trop vieille pour faire de nouvelles connaissances », cette maîtresse femme, qui aimait à répéter : « C'est assez que d'être, » ne cessait pas d'agir et même d'intriguer. Il est vrai que c'était pour ses enfants et pour ses amis...

Mme de La Fayette était alors à un âge et dans une situation où l'esprit d'une femme, s'il n'a pas sombré dans les frivolités, s'élève au-dessus de ce qui passe, et juge la vie et le monde avec une sagesse sereine. De ses *Mémoires sur la Cour de France*, il n'a pu être imprimé que les années 1688 et 1689. C'est peut-être, de ses ouvrages, le plus admirable pour la profondeur des vues et la beauté dépouillée de l'expression ; les malices n'y manquent pas.

Cependant la vieillesse venait, vieillesse prématurée, hâtée par de perpétuelles souffrances. Les amis aussi vieillissaient : Mme de Sévigné, qui s'en allait passer l'hiver aux Rochers par économie, et qu'on essayait en vain de retenir, en lui disant : « Vous êtes vieille... » ; Mme de Lavardin, paralysée ; Ménage, avec qui l'on avait renoué un gentil commerce épistolaire, plus aisé que celui des visites, billets que le fidèle Simon portait d'un ermite à l'autre, pleins des dernières nouvelles, des souvenirs du cher passé, de la pensée du salut... Il mourait le 23 juillet 1692, près de ses quatre-vingts ans. Mme de La Fayette se préparait à la mort. En 1690, elle s'était adressée à M. du Guet, directeur des grandes dames et, qui mieux vaut, ami de Messieurs de Port-Royal. Il lui envoya une fort belle lettre, datée du 15 novembre, très sage, très fine et d'une sévérité majestueuse : « Il est temps de laisser chaque chose à sa place et de vous remettre à la vôtre. La Vérité vous jugera... En vain on se défend, en vain on dissimule... » Elle, que l'auteur des *Maximes* appelait « vraie », ne cherchait point à dissimuler. Elle badinait encore avec Ménage, mais elle faisait déjà ses adieux à Mme de Sévigné : « Croyez, ma très chère, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée. »

Quand elle fut morte, le 25 mai 1693, tout ce qu'on trouva à l'autopsie montra qu'elle avait raison et de ne point sortir et d'être triste, et son amie la marquise d'ajouter : « Elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu raison après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison qui était sa qualité principale... »

*
* *

La raison est, en effet, la qualité principale de ses livres, comme la franchise et l'énergie les traits les plus frappants de son caractère. De même qu'en suivant le cours de sa vie, on voit l'établissement du règne de Louis le Grand, dans son œuvre on assiste à l'avènement du classicisme. De l'un et de l'autre elle a vu précisément tout le plus beau, sans y survivre, comme Boileau.

Élevée dans l'admiration des Scudéry, dans la fréquentation de Scarron, dirigée par Ménage et par Segrais, puis vivant dans la compagnie des écrivains de la grande école, on serait tenté de dire qu'elle n'a jamais fait que subir des influences, et suivre la mode : la mode des portraits, la mode des nouvelles historiques, la mode des romans romanesques, la mode de l'analyse exacte et de ce qu'on pourrait appeler le naturalisme intérieur. D'une part, son œuvre est le type de la littérature de société, faite en société, pour une société. Par là

elle est un document précieux sur l'état des esprits à cette époque, de même que sur la vie de cour dont nous trouvons dans ses fictions l'atmosphère ainsi que dans le théâtre de Racine le ressouvenir, et dans ses autres écrits, la peinture directe. D'autre part, les femmes ne sont jamais des créatrices, mais elles peuvent favoriser un mouvement artistique, et produire dans un genre existant des chefs-d'œuvre accomplis. C'est le cas de Mme de La Fayette. Sans doute, elle n'a pas eu de génie, non plus que ces éclats de sensibilité qui en donnent parfois l'illusion ; au contraire, tout ce qu'il y a d'observé, d'éprouvé, d'éternellement humain, dans les situations les plus pathétiques et les réflexions les plus touchantes, la raison le décompose et un style abstrait le présente d'une telle manière que nous ne sommes pas pris aux entrailles. Notre plaisir est grand, certes, non pas plaisir d'érudit, mais pur et vif plaisir littéraire ; néanmoins nous dirons parfois, comme la Félime de *Zayde* : « Il faut pourtant avouer que c'est plaisir qui n'est goûté que de notre raison et à quoi notre cœur ne prend aucune part. » Précieux antidote contre le romantisme, ou du moins contre l'abus des émotions vulgaires dont ses descendants dégénérés nous ont fait contracter l'habitude. Ce plaisir salubre, ce n'est pas seulement à *la Princesse de Clèves* qu'il faut le demander. Aujourd'hui, on la cite à tout propos, comme une espèce de préfiguration miraculeuse du roman moderne. Ni elle n'annonce le roman moderne, ni elle paraît miraculeuse, une fois replacée parmi les autres écrits de Mme de La Fayette. Ils sont tous instructifs, plaisants et profitables. Peut-être sommes-nous, devant elle, un peu comme des enfants mal élevés en présence d'une grande dame : nous l'admirons, ses propos nous ravissent, elle nous intimide, tant elle est raisonnable. C'est parfois une très bonne chose, d'être intimidé, et qui a manqué à beaucoup d'écrivains de notre temps.

Robert Lejeune.

L'HISTOIRE

SAINTE-BEUVE HISTORIEN

Il n'est pas rare que l'homme s'abuse sur sa vocation véritable et soit l'ennemi de lui-même. Il n'est pas rare non plus que ceux qui ont suivi leur vocation cherchent et se trompent avant de découvrir le meilleur emploi du talent avec lequel ils sont nés.

Sainte-Beuve offre un exemple de ces tâtonnements. Voyez les étapes de sa carrière. Il a cru d'abord qu'il était poète, l'émule, l'égal de Lamartine et de Hugo. Il a rimé, et ses vers ne sont pas négligeables. Ce sont surtout les vers d'un homme très intelligent que les *Poésies de Joseph Delorme*, les *Consolations*, les *Pensées d'août.* On a même pu dire que des parties de Baudelaire sortaient de ces recueils. Des parties de François Coppée en sortent aussi, car, au total, la muse de Sainte-Beuve manque de souffle et son vol est court.

Sainte-Beuve s'est cru encore romancier et il a écrit *Volupté*, mais avec un tel effort qu'il n'a plus recommencé cet exercice. *Volupté* est peut-être un des romans les plus étranges et les plus chargés de sentiments et de pensées parmi tous ceux du dix-neuvième siècle. Et c'est un livre de haute classe, parce qu'un écrivain comme celui-là met sa marque sur tout. Cependant Sainte-Beuve ne fut pas un romancier.

Au temps où il s'essayait dans le lyrisme et dans la littérature d'imagination, il avait cru aussi qu'il était né pour la critique créatrice. A l'école romantique, il avait voulu donner des principes et des lois.

Il a voulu en être le guide et l'animateur. Or, pour la « défense et illustration » du romantisme, qu'a-t-il écrit? Suivant sa pente naturelle et inconsciente, un ouvrage d'histoire littéraire, une évocation du passé, le *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. De même plus tard, ce sera *Chateaubriand et son groupe littéraire.* Sainte-Beuve est né historien. Il a le tour d'esprit historique. Et le jour où il s'attache au jansénisme, à ce puissant mouvement d'idées qui court sous la France du grand siècle comme une protestation contre Louis XIV, c'est encore sous la forme de l'histoire qu'il conçoit son *Port-Royal.*

Qu'il ait le tour d'esprit historique, c'est à peine si Sainte-Beuve le sait. Il ne le saura jamais pleinement. Il se croira un critique littéraire et il serait excessif de dire qu'il ne l'ait pas été. Mais enfin, il l'a été assez peu. Que sa critique soit « subjective », qu'elle manque de principes, que Sainte-Beuve suive ses humeurs et ses goûts au lieu de suivre des règles, ce n'est pas ce qui importe. Il n'importe même pas que sa critique ait été médiocrement clairvoyante et que ses jugements, très sûrs quand ils s'appliquent aux livres d'autrefois, aient été si incertains pour les œuvres nouvelles. On est parfois surpris de l'estime où il paraît tenir des auteurs de son temps qui n'ont rien laissé et dont le nom même a péri. Il a été rarement heureux quand il a essayé de découvrir ou de pressentir le talent et, pour tout dire, ses palmarès ont l'air rédigés au hasard.

Au fond, il n'est à l'aise que dans le passé. C'est à décrire et à raconter qu'il excelle. Surtout il est sûr de lui-même quand il s'agit d'expliquer. Aussi ses études littéraires avaient-elles pris tout de suite la forme de *Portraits littéraires.* C'est le titre qu'il leur avait donné.

Et le portrait était devenu une « monographie », où l'auteur, son milieu et son temps occupaient toute la place. C'est ce que Ferdinand Brunetière a exprimé en termes très justes : « Il semble déjà que, dans la nature de ses impressions personnelles, la curiosité de connaître les conditions des œuvres tienne plus de place que la satisfaction d'en découvrir les défauts, que le besoin de les juger ou même le plaisir d'en jouir. Et ainsi, d'une critique purement subjective se dégage et déjà se détache une critique psychologique dont la tendance est de subordonner l'étude ou l'examen des œuvres à la connaissance des auteurs et de la manière dont ils ont vécu. »

La connaissance des auteurs : peut-être serait-il plus juste de dire connaissance des hommes. C'est la grande étude qui a occupé Sainte-Beuve. Il l'a poursuivie avec cette « curiosité » que discernait très bien Brunetière, et qui a été vraiment insatiable. Alors, peu à peu,

le champ de ses investigations s'est élargi. Ce n'est plus seulement aux écrivains que Sainte-Beuve a été attentif. Par le biais de la littérature, hommes politiques, chefs d'État, diplomates, militaires, sont entrés dans sa galerie. Ses *Lundis* et ses *Nouveaux Lundis* sont devenus un vaste répertoire où l'on trouve toutes les figures de la France moderne, les éléments d'une histoire de la France depuis le seizième siècle jusqu'au commencement du dix-neuvième, en sorte qu'on a pu appeler ces recueils par un mot d'un rare bonheur, « un herbier d'hommes. »

Cette activité d'analyste, de biographe, de collectionneur de documents humains, personne ne l'a mieux saisie que M. Charles Maurras dans une page connue, aux lignes que nous allons citer :

« Dans les vingt-cinq ou trente années dernières de sa vie, l'admirable vieillard (Sainte-Beuve) entre, pénètre, s'insinue, agile et puissant comme un dieu, dans chaque repli des idées et des affaires ; il s'égale aux moindres détails ; il en dresse des états aussi minutieux que brefs ; il se renseigne exactement, nous renseigne avec abondance ; il éclaire mille difficultés d'histoire par des chefs-d'œuvre de biographie. Peu à peu se dispose dans son esprit comme un Musée de la vérité partielle. Sans étiquette de politique ou de religion, il note ce qui est, tout ce qui est, comme il le perçoit, de son style paisible, honnêtement gracieux, mais substantiel et vivant, où tout conspire à peindre et à faire sentir (1). » Sainte-Beuve historien est là entier.

*
* *

D'où est venu à Sainte-Beuve ce goût de l'histoire, goût longtemps recouvert par d'autres travaux, d'autres habitudes et qui a fini quand même par percer? On le comprend mieux quand on sait que les racines de Sainte-Beuve plongent dans le dix-huitième siècle.

La loi de continuité a été mal dégagée dans l'évolution intellectuelle de la France. Nous sommes trop enclins à voir partout des « périodes » et des coupures. Ces divisions, commodes pour le classement et l'enseignement, ont une grande part d'arbitraire. Les générations ne changent pas tout d'une pièce. Elles ne forment pas des blocs. Elles se pénètrent les unes les autres. De même que la Révolution française en politique, le romantisme en littérature apparaît, d'un point de vue superficiel ou scolaire, comme une rupture totale avec le passé. Mais la Révolution a été faite par des

(1) Charles Maurras, *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve.*

hommes dont les idées s'étaient formées sous l'ancien régime. Il y avait encore sous la Restauration des contemporains de Louis XV. Et les romantiques eux-mêmes n'auraient pas réagi si fort contre le dix-huitième siècle s'ils n'en avaient reçu l'empreinte, s'ils ne l'avaient connu et subi par leurs maîtres qui en sortaient, qui en avaient gardé l'esprit.

On a pu en relever des traces chez Lamartine et chez Vigny. Et peut-être Hugo, après avoir, dans sa jeunesse, nié avec violence la philosophie des Encyclopédistes, a-t-il, dans la seconde partie de sa carrière, soutenu éperdument le dogme du progrès par un retour aux idées qu'il avait trouvées à l'école et chez ses parents. Du reste le dix-huitième siècle est double, comme presque tous les siècles. Il a une tendance rationaliste avec Voltaire, une tendance sentimentale et mystique avec Rousseau, et chacun peut y trouver ce qu'il veut.

Il ne faut pas oublier que Charles-Augustin Sainte-Beuve était né en 1804. Il ne faut pas oublier non plus qu'il avait été élevé en province. En province, les idées vont lentement et sont en retard sur Paris. Boulogne-sur-Mer, ville natale du critique, avait alors pour illustration M. Daunou que nous ne connaissons plus guère que par la rue qui porte son nom. Daunou savait beaucoup de choses. Son goût était celui d'autrefois, et, ce qui dira tout, il avait écrit un livre sur l'influence de Boileau dans la littérature française. Il aimait surtout l'histoire et il a laissé sur divers sujets historiques des ouvrages estimés. Il causait souvent avec le jeune Sainte-Beuve, il protégea ses débuts, il les guida même et c'est lui qui donna l'idée du *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Le manifeste de l'école romantique a eu pour parrain un admirateur de Boileau.

Les conversations de Daunou ont eu sur Sainte-Beuve une influence qui s'est retrouvée un jour. Daunou était peut-être une assez vieille perruque. Il a transmis à son jeune compatriote le sens des classiques. Il lui en a versé le suc. De bonne heure, Sainte-Beuve a su que l'étude et la connaissance de l'homme étaient la plus riche des matières. C'est à elles que sa curiosité et son intelligence se sont appliquées.

Grâce à cette direction imprimée à son esprit, il a pu donner à la critique une ampleur qu'elle n'aurait pas eue si elle en était restée au seul point de vue de la littérature. C'est ce qui a mis Sainte-Beuve hors de pair. C'est ce qui fait que son nom a brillé d'un éclat si vif et qu'il grandit à mesure que passe le temps.

Les seize volumes des *Lundis*, les treize volumes des *Nouveaux Lundis* forment un vaste répertoire où ne manque presque aucune

des grandes figures ou des figures marquantes de la société française depuis la Renaissance jusqu'à la Restauration et même au delà. Un ouvrage d'érudition, la publication de mémoires, c'est pour Sainte-Beuve l'occasion de fouiller une vie et de jeter la lumière sur une époque. Du détail biographique naît l'explication des grands événements. Sainte-Beuve va du simple au composé, du particulier au général. Il procède par touches et par retouches, par une sorte d'investissement de la réalité psychologique et de la vérité humaine. Un seul exemple : le seizième siècle a pour drame les guerres de religion. Ce grand conflit du catholicisme et du protestantisme, il l'observe à travers Montluc, d'Aubigné, Étienne Pasquier, La Boétie, Sully, Henri IV. Et, à la fin, de l'accumulation des faits observés et des traits réunis, ce qui se dégage, c'est une vue d'ensemble, une philosophie, on peut même dire la clef de ces événements.

On en croira peut-être un homme qui a cherché à comprendre notre histoire nationale avant de l'écrire et qui, à cette fin, a lu un grand nombre de livres. Les historiens de métier ne se donnent pas toujours beaucoup de mal pour trouver les causes des événements qu'ils racontent. Il y a dans notre histoire de larges portions vagues ou obscures. Tout s'y embrouille. On ne discerne plus ni les mobiles des hommes ni les raisons de leurs actes. Il semble que l'intelligence et l'analyse aient abdiqué devant un enchevêtrement d'incohérences. Celui, qui, malgré tout, cherche à se rendre compte, finit par désespérer d'apercevoir la lumière. Alors, il est bien rare que si l'on cherche dans quelqu'un des portraits qu'a écrits Sainte-Beuve pour le moment dont on s'occupe, le fil d'Ariane ne se présente pas. A qui veut éclairer les taches d'ombre qu'on rencontre dans notre passé, je me permets de donner un conseil : c'est d'avoir les *Lundis* sous la main, et de recommander une méthode de travail : c'est devant un fait qui partout ailleurs est inintelligible, de chercher, à la table, un personnage qui y ait été mêlé.

Et c'est un grand regret, sans doute, que Sainte-Beuve n'ait pas occupé sa vie à composer une histoire de notre pays, après en avoir tracé cent esquisses. Son histoire eût été la plus réaliste, la plus pénétrante, la plus compréhensive. Elle eût offert avec plus de régularité, quoique avec moins de fulguration, autant d'intuitions que celle de Michelet. Elle n'eût jamais versé dans le parti pris et dans le système, dans le romanesque et le faux.

Mais les grandes synthèses n'étaient pas du goût de Sainte-Beuve. Ce n'était pas sa méthode. Du moins par son patient et subtil travail a-t-il réuni les matériaux indispensables à une vue historique d'ensemble qui n'est possible que moyennant des éclaircissements répétés.

On peut appeler son œuvre critique, dont l'élaboration a duré vingt-cinq ans, une approximation de l'Histoire de France. Calculez le manque à gagner si Sainte-Beuve avait usé son temps et ses forces à quelque sujet ingrat, lointain, et somme toute, stérile, à quelque grand devoir d'école, à quelque thèse, comme l'*Histoire de la littérature anglaise* et l'*Histoire du peuple d'Israël* où Taine et Renan ont dépensé quelques-unes de leurs plus belles années avec un profit inégal à leur labeur. Dans le travail de Sainte-Beuve, qui semble décousu, dispersé, fragmentaire, il y a, au fond, plus de véritable unité.

*
* *

Ce qui fait de Sainte-Beuve un historien, c'est qu'il est un psychologue. Étant un psychologue, il va droit aux sentiments et aux idées. Il en découvre le jeu. Il atteint ainsi les ressorts intimes de la politique qui, étant faite par des hommes, ne peut se comprendre que si l'on en possède les éléments humains.

Voilà comment, par de simples études biographiques, Sainte-Beuve arrive à projeter la lumière sur les parties les plus confuses de notre histoire, car c'est presque uniquement à la France qu'il s'est attaché et nul n'a étudié comme lui le type français sous toutes ses formes. Son histoire est une véritable histoire naturelle. Elle n'est pas destinée à prouver. Elle décrit et elle explique. Elle est affranchie de tout préjugé. Elle n'a pas de parti. Elle est toujours en pleine réalité parce qu'elle est en pleine liberté.

Elle y est d'autant plus que Sainte-Beuve tenait la clef d'or. Ce grand observateur savait que l'homme, à toutes les époques et dans tous les siècles, se ressemble, qu'il a les mêmes passions, qu'il raisonne et qu'il se comporte de la même manière dans les mêmes cas. C'est le point capital. Hors de là, il n'y a qu'erreur et fantaisie. Sainte-Beuve parle des guerres de religion et de Henri IV, de la Fronde et de Louis XIV, de la Révolution et du 18 Brumaire comme il parlait à ses amis des journées de Juin et du 2 Décembre. Il a résumé sa philosophie d'un mot à la fois clair et profond et qui devrait servir de guide et de maxime à tous les historiens : « Nous nous imaginons toujours volontiers nos ancêtres, disait-il, comme étant à l'enfance des doctrines et dans l'inexpérience des choses que nous avons vues ; mais ils en avaient vu eux-mêmes et en avaient présentes beaucoup d'autres que nous avons oubliées. » Ce n'est pas à l'école de Sainte-Beuve qu'il faut aller si l'on veut continuer à croire que l'humanité date d'hier, qu'elle est différente aujourd'hui de ce qu'elle était autrefois et que 1789, les chemins de fer ou

le téléphone l'ont transformée. Ce n'est pas lui qui permettra non plus de penser qu'avant la Révolution, les Français étaient un peuple soumis ou craintif devant l'oppression, devenu tout à coup réfractaire et indocile. Sainte-Beuve sait très bien que le désordre n'est pas nouveau, qu'il a toujours eu les mêmes possibilités, qu'à maintes reprises il a ravagé la France, créant d'ailleurs un besoin d'ordre qui, tôt ou tard, finit par s'imposer

Sainte-Beuve n'aimait pas le désordre et c'est ce qui a fait dire qu'il était réactionnaire. Il l'était en ce sens qu'il n'aimait pas les destructeurs et qu'il regardait les révolutions comme nuisibles au progrès et peu propices aux travaux de l'intelligence. Il a remarqué un jour que la révolution de 1830 elle-même, qui semble avoir causé si peu de perturbations, n'avait rien valu pour la littérature parce qu'elle avait brisé la société qui, sous la Restauration, avait commencé à reconstituer. Il voyait dans l'autorité un principe tutélaire. Il eût été de ces gens de lettres qui rendirent plus facile le 18 Brumaire en donnant leur caution à Bonaparte. Et s'il ne collabora pas au coup d'État du neveu comme Rœderer, Volney et Arnaud avaient collaboré au coup d'État de l'oncle, il accueillit le 2 Décembre avec plaisir et devint sénateur de Napoléon III.

Sainte-Beuve, qui n'a jamais eu beaucoup de goût pour Voltaire, serait cependant tombé d'accord avec l'auteur de *Candide* que l'homme est fait pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui. C'est à peu près le rythme de l'histoire. Ce rythme rend compte des révolutions et des guerres. Les hommes se lassent de tout, même du calme, de la prospérité et de la paix.

Ce sont des biens qu'ils apprécient surtout quand ils les ont perdus. Alors, dans les « convulsions de l'inquiétude », ils aspirent à retrouver l'ordre et la tranquillité. L'espèce humaine sait rarement où elle est bien. Elle s'est plainte de son sort à presque toutes les époques, c'est-à-dire qu'elle s'est plainte d'elle-même. Lorsqu'elle s'est dite heureuse et contente, c'est que, sortant d'une longue misère, elle comparait sa félicité relative aux angoisses et à la détresse de la veille. Telle est la philosophie que Sainte-Beuve, avec un art qui suggère et n'insiste pas, tirait des annales de l'humanité et de l'expérience des générations antérieures.

Peut-être reconnaîtra-t-on que cette philosophie s'applique aux temps que nous vivons et qu'elle s'y applique avec une exactitude singulière plus d'un demi-siècle après la mort de Sainte-Beuve, dont l'œuvre est toute jeune d'actualité parce qu'elle baigne dans l'eau de Jouvence de l'histoire.

JACQUES BAINVILLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CAMILLE CHAUTEMPS

M. Camille Chautemps est né d'une famille illustre. Une vieille famille républicaine solidement attachée au budget. Le premier des Chautemps, l'ancêtre, le grand homme, ne fut pas trois fois consul de Rome, mais il fut tout de même président du Conseil municipal de Paris, ce qui est bien quelque chose. Et le lustre qu'il en reçut, car il occupait ce poste décoratif et envié lors de l'Exposition de 1889, lui valut d'entrer à la Chambre; on peut bien nommer député un homme qui a fréquenté la Chambre des pairs, et qui représente Paris dans l'intimité des rois.

*Ce Chautemps (Émile) était un brave médecin savoyard, venu de son pays natal à Paris, et installé vers la rue du Pont-aux-Choux, dans ce III*e* arrondissement qui était, comme on sait, la citadelle de la République à Paris. Le III*e* arrondissement, peuplé de petits façonniers radicaux quarante-huitards, et sincèrement démocrates, vivait silencieusement replié sur lui-même, et déléguait au Conseil municipal des républicains éprouvés. Le docteur Chautemps était de ceux-là. Il serait intéressant de rechercher quelles affinités mystérieuses attachèrent à M. Ribot ce cordial et familier médecin de quartier, maçon fervent et radical-socialiste farouche. Toujours est-il que, dès que Chautemps fut entré au Parlement, en 1889, élu par le seul arrondissement qui n'eût point donné la majorité à Boulanger, Ribot le fit ministre toutes les fois*

qu'il en eut l'occasion, c'est-à-dire toutes les fois qu'il fut président du Conseil. Sans doute cherchait-il une caution républicaine. Alphonse Chautemps fut donc ministre, en 1895, aux Colonies, et en 1914, à la Marine, dans ce cabinet étrange que M. Poincaré avait constitué avec le chef des progressistes, s'insurgeant ainsi « contre la volonté nettement exprimée du pays ». La présence de Chautemps dans ce cabinet, aux côtés de Dessoye et de Clémentel, — Léon Bourgeois en était aussi et Peytral pareillement — montrait assez que c'était une insurrection sans danger. Entre temps, inquiet de la poussée auvergnate dans son quartier de bistros et d'hôteliers, et de la prédominance nettement progressive de l'élément aveyronnais sur l'élément savoyard dans ces honorables corporations, Chautemps avait en douce cédé la place à Louis Puech, et était retourné se faire élire à Bonneville, dans son pays natal. La nostalgie l'avait repris sans doute de ce coin solitaire et pauvre des montagnes, d'où tant de petits Savoyards étaient partis naguère dans la neige avec leur marmotte et leur accordéon, dans cette petite ville si pittoresque, et là il avait retrouvé le décor familier, indélébile, de son enfance, la fontaine de Charles-Albert, et la halle sur la place silencieuse aux maisons grises, et les hautes murailles des montagnes. Chautemps mourut sénateur de la Haute-Savoie.

Cependant, les Chautemps avaient essaimé dans une autre province de France. Un frère d'Emile, Alphonse, ayant été procureur à Tours, avait été nommé, comme par enchantement, député de Loches. Les gens des bords de la Loire n'ont pas d'entêtement inconsidéré, et ils estimaient alors avoir assez fait pour la gloire de Wilson — ce n'est point du Président qu'il s'agit. N'est-il point merveilleux que les Chautemps, par je ne sais quel invincible Sésame, ouvrent ainsi les portes les plus fermées, et que, en quelque pays qu'ils apparaissent, les populations leur donnent ainsi tout de suite, avec leur cœur et leur confiance, le mandat de les représenter.

Alphonse Chautemps, lui aussi, passe au Sénat, mais il ne devait point engendrer, à la différence de son frère, de ministre de la République. Emile Chautemps, lui, avait eu deux fils, deux fils également sectaires et gentils, nourris dans la tradition de la camaraderie républicaine, des honneurs et des profits traditionnels du régime.

L'aîné s'appelait Félix — comme Faure — et le second Camille — comme Pelletan. Et le patriarche de la famille avait partagé entre ses héritiers le royaume des suffrages républicains. Félix eut la Savoie et Camille la Touraine. Le premier fut député d'Albertville, le second fut maire de Tours, et député de ce chef-lieu : il était plus particulièrement destiné, on le voit, à l'héritage de l'oncle. Félix Chautemps, battu en 1914 — est-ce possible? — fut, quelques mois plus tard,

héroïquement tué sur le front. Je l'ai dit : c'était un sectaire déterminé, mais sincère, et un compagnon loyal et désintéressé. Son sectarisme sans compromission lui avait même coûté son siège, et il avait perdu à Paris, dans les rudes batailles politiques, le sens de la mesure si souple qu'il convient de garder en Savoie, auprès de populations dociles et pauvres qui veulent bien être radicales mais sans cesser d'être catholiques. Camille Chautemps, beaucoup plus jeune, profita de la leçon. Il sut nuancer de souplesse la rigueur inflexible de ses principes, et ne s'adressa qu'à des paysans d'Indre-et-Loire qui ont sur la mystique et la tradition des idées très arrêtées. Ils ont bien voulu assassiner Paul-Louis Courier, mais ils avaient savouré sa prose, avec celle de Rabelais. Avec eux, on sait ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire.

Camille Chautemps, maire de Tours au sortir de l'adolescence, fut élu député en 1919 *: il avait tout juste trente-quatre ans. Il en avait tout juste trente-neuf quand il fut ministre de l'Intérieur, par la grâce de M. Herriot. Aujourd'hui qu'il en a à peine quarante, il a été déjà deux fois ministre de l'Intérieur et deux fois garde des Sceaux. Est-ce bien la grâce de M. Herriot qui, vraiment, le fit ministre au lendemain de la victoire du Cartel? M. Herriot peut bien concevoir, en un souverain caprice, la fortune d'un Daladier, d'un Dumesnil ou d'un Peytral (afin d'unir, par un sens intermittent de l'humour, dans son cabinet du Cartel, deux fils de ministres du cabinet Ribot de* 1914) *: un Chautemps est d'un autre cru. Il existe en dehors de lui, à côté de lui. Il a des lettres de noblesse à lui. Il est l'homme du Cartel comme lui. Maire d'une grande ville, comme lui. Et la jeunesse souriante de l'un balance la cordialité un peu bruyante de l'autre. Si Edouard apparaît au premier abord plus brillant, Camille est, à la réflexion, plus sûr. Il repose quand l'autre fatigue. Il étonne moins, mais se compromet moins. Il durera plus longtemps.*

*Donc, Camille Chautemps fut, non point le collaborateur, mais l'*alter ego *de M. Herriot. Il en partagea la fortune. Exclu par l'opération de détente de* 1924, *il revient, avec le bon Daladier, et au même titre symbolique, en* 1925, *après le coup de Nice et il est resté pareillement avec lui aux côtés de M. Briand, en novembre de la même année. Il est retourné place Beauvau. Il est l'axe de la politique cartelliste, et le symbole de sa pérennité.*

Je ne sais si on l'a remarqué : M. Briand a pu représenter comme une victoire sur la tendance sectaire de la gauche qu'il eût mis M. Camille Chautemps place Beauvau, en place de M. Daladier. C'est que M. Daladier est brutal, et M. Camille Chautemps souriant. Aux débuts du Cartel, M. Camille Chautemps a étonné les vaincus de la veille par sa

prudence dans la victoire. C'est qu'il sait que Paris ne s'est pas fait en un jour, et qu'il a le temps pour lui. Les gens prudents, paternes, et souriants, s'usent moins vite, et leur action a plus de portée. Contre M. Chautemps, qu'elle ne prendra point en faute, et qui a la poignée de main affable, l'opposition ne peut rien. On avait représenté M. Camille Chautemps comme las de la tutelle socialiste. Et d'ailleurs, le Cartel ne lui a pas été tendre : en 1914, c'est un socialiste qui l'avait battu à la députation. En 1925, c'est un socialiste qui l'a chassé de la mairie de Tours. Cependant, M. Camille Chautemps, sans intempérance de langage, avec douceur et pérennité, reste le grand ministre de l'Intérieur du Cartel. C'est qu'il met sa doctrine au-dessus de son intérêt propre. Et quand, sans mégalomanie, les modestes, les doux, sont gens de doctrine, les gens de la doctrine adverse n'ont qu'à bien se tenir. M. Camille Chautemps a, par surcroît, de la tradition, de la famille, et des appuis. Il a su comprendre et voir, et profiter des erreurs et des fautes. Il bénéficie d'une longue suite d'efforts, et s'est juré de rendre en services à la République cartelliste tous les bienfaits dont elle l'a comblé. Elle le sait, et tient à lui. Il est venu jeune au pouvoir. Il espère y rester et il a le temps devant lui.

***

Le Théâtre : M. Géraldy, M. Lenormand.

Dans sa nouvelle pièce représentée par la Comédie-Française, *Robert et Marianne*, M. Géraldy a choisi un de ces sujets pour lesquels il a toujours eu un goût si vif, et qu'on pourrait définir un conflit de passions fondamentales. M. Géraldy nourrit la très noble ambition de retrouver les secrets de l'art classique. Deux des traits les plus visibles de cet art sont la simplicité des moyens et la généralité des peintures. L'auteur de *Robert et Marianne* ramène l'intrigue à la plus simple expression, ce qui ne veut point dire qu'il supprime le ressort dramatique, comme tant d'auteurs que nous blâmons ici d'un bout à l'autre de l'an. Il cherche seulement à tirer les péripéties du jeu, à l'intérieur des cœurs, de passions qu'il choisit de telle sorte qu'elles sont communes au plus grand nombre possible d'êtres humains.

On doit reconnaître que les sentiments qu'il a mis en action dans *Robert et Marianne* appartiennent ou peuvent appartenir en effet à tous les hommes. A remonter jusqu'à la source la plus reculée, le conflit a son origine dans le jugement de l'ange au sortir du Paradis terrestre. Il dit à l'homme : *Tu gagneras ton pain*, et à la femme : *Tu enfanteras*. Nous portons éternellement le poids de cette loi, c'est pourquoi la vie de l'homme est travail et la vie de la femme est

amour. La vraie règle pour l'homme n'est pas de mener avec sa compagne une passion romantique sous les oliviers de Sorente, c'est de construire une existence, une demeure, une destinée communes, dont l'amour est la chaleur, le foyer, l'âme. Rien n'est plus vrai, plus immuable. Les femmes se plaignent parfois de l'inégalité des conditions : c'est méconnaître la loi du monde. Non seulement elles donnent la vie, non seulement, comme l'a dit de Maistre, c'est sur leurs genoux que se forme un honnête homme, mais il n'est pas trop de dire que toute œuvre de l'homme est due à l'influence créatrice d'une femme, mère, épouse, sœur ou amante.

Mais voici où commence la difficulté : aux temps troublés où nous vivons, l'homme est obligé de travailler trois fois plus pour un résultat égal ou moindre. Il n'a plus le doux loisir de goûter le repos auprès de sa compagne. Celle-ci, qui est tout affection, s'en afflige et, pour peu qu'elle ait l'imagination déréglée, s'en indigne. C'est tout le conflit de *Robert et Marianne*. Seulement, M. Géraldy a omis de souligner que ce surmenage de l'homme est élément exceptionnel. Si l'homme voit aujourd'hui son temps dévoré par les obligations matérielles, ce n'est plus loi générale, c'est fait particulier à une époque. Faute de l'avoir montré, la pièce boite. Il n'est pas vrai que le conflit entre Robert et Marianne, tel que le montre l'auteur, soit de tous les temps. Au contraire. Ce ménage moderne souffre d'un mal du siècle. M. Géraldy ne l'a pas dit ; c'est pourquoi il a fait du classique à faux. De là à faire du faux classique, la distance était trop courte pour qu'il ne la franchît pas.

Ce ménage, en effet, souffre de tous les maux du siècle. Robert, homme d'affaires ardent, rencontre à Nice Marianne, jeune fille à la moderne, sportive, libre, hardie. C'est elle-même qui mène le jeu, met Robert au pied du mur, lui montre et lui dit qu'elle l'aime et qu'elle souhaite l'épouser. Robert refuse d'abord sous prétexte qu'il ne croit pas à l'amour éternel. « Qu'importe ! dit-elle : quand nous aurons cessé de nous aimer, nous nous séparerons noblement, afin de ne point redescendre. » Mauvaises conditions pour fonder un ménage.

De fait, au second acte, Robert est lancé en de vastes affaires industrielles dont on nous parle à tout instant et qui restent dans le vague puisqu'elles sont imaginaires. Quand les classiques mêlent la politique à l'amour, tout homme cultivé les suit de plain-pied. Quand M. Géraldy mêle la houille bleue à l'amour, rien n'engrène les deux éléments et le spectateur ne s'intéresse aucunement à cette industrie dont il n'entend pas même le vocabulaire.

Absorbé par la houille bleue, Robert n'a plus le temps de chanter la romance à Marianne, qui souffre, se fâche et éclate. Au troisième acte, les affaires de Robert ont échoué ; il se retrouve, ainsi que tout homme qui souffre, faible comme un enfant. Il a besoin de l'épaule de Marianne, et dès lors celle-ci est heureuse.

On pourrait déjà contester cette forme de l'amour qui souhaite le partenaire vaincu afin qu'il ait besoin de consolation. Marianne n'aimera Robert que quand il aura besoin d'elle ; en thèse générale la loi est vraie. Ici, elle ne l'aime que quand elle le sent inférieur à elle, et ceci est autrement grave. Enfin, deux traits montrent à quel point Marianne, loin d'être la femme de tous les temps, est une femme de notre temps : elle n'a ni religion, ni enfant. L'un ou l'autre, pourtant, eût changé le problème. La religion, passons, M. Géraldy sourirait peut-être. Mais les enfants? Les amoureuses, chez M. Géraldy, n'ont jamais d'enfants. C'est grave.

Embarqué à faux, souhaitant d'être classique de parti pris, on peut conjecturer que la simplicité de M. Géraldy est apprêtée ou tendue, les caractères secs en dépit de l'exaltation, l'œuvre artificielle en dépit des intentions. De même qu'à vouloir être original on est bizarre, on n'est pas classique par un décret de la volonté. Avec des ambitions élevées et des mérites évidents, M. Géraldy n'est pourtant que le modèle du pseudo-classique.

*
* *

M. Géraldy a toujours cherché à nouer fortement l'intrigue de ses pièces. Dans la plupart des cas, il a fallu faire à M. Lenormand le reproche de ne pas nouer les siennes. Deux pièces seulement échappaient à cette critique, *le Simoun* et la dernière version de *Terres chaudes*. Encore le *Simoun* était-il encombré d'épisodes parasitaires.

Le nouvel ouvrage de M. Lenormand est fait, pourrait-on dire, en deux parties. Dans la première, il pose sans hâte ses ressorts au cours de scènes juxtaposées ; c'est du Lenormand ordinaire, une suite de scènes dont chacune prise en soi est bonne, parfois même excellente, mais dont la mise bout à bout ne constitue pas plus une pièce qu'une collection de bons morceaux d'architecture ne constitue un monument. Puis, comme emporté par la logique des personnages qu'il a créés, l'auteur oublie sa théorie de la pièce éparse, les ressorts se tendent et jouent par eux-mêmes, et toute la seconde partie est un drame rigoureux et inexorable comme une tragédie de la fatalité. Encore l'homme appelle-t-il parfois fatalité un ensemble de causes inconnues ; tandis que si *le Lâche* de M. Lenormand est emporté par une fatalité, c'est par celle de son propre caractère.

Car M. Lenormand a donné pour centre à sa pièce un caractère, celui d'un lâche. Un jeune peintre français est possédé par une telle crainte du danger et de la mort que cette passion abolit en lui tout autre sentiment. Pour échapper aux combats, il simule la tuberculose et vient vivre en Suisse, dans une station de montagne, parmi les malades, les espions et les noceurs internationaux réfugiés au-dessus de la mêlée ; occasion pour M. Lenormand de peindre ces trois

collections de monstres au fil de scènes dont nous déplorerons toujours que chacune semble faire hors-d'œuvre indépendant, mais où reparaît ce don comique que l'auteur semble méconnaître ou mépriser.

Ce milieu posé avec une lente dilection, le drame paraît. En voulant fuir les risques de la mêlée, le lâche est venu se mettre en des rets invisibles : autour de lui, les espions des deux partis s'affrontent sous le voile. Les chefs sont de vrais combattants pleins d'honneur qui mènent une lutte ingrate et indispensable ; mais ils recrutent leurs agents des basses-œuvres parmi la lie des déserteurs. L'un de ceux-ci a mission de surveiller le chef du service allemand dans la région, et comme il se sait suspect, il a l'idée d'enrôler de force le peintre, de qui l'innocence est visible. Le malheureux ne voudrait point courir de tels risques, mais l'espion le menace, s'il ne consent pas à servir de cette manière, des autorités militaires qui l'enverront au front ou le traiteront en insoumis. Si bien que c'est par lâcheté que le lâche se jette dans le péril. En effet, l'espion allemand est plus rusé que lui, il est pris la main dans le sac et l'ennemi lui met le marché en main : il livrera les secrets des services français ou il sera remis à la police suisse. Ainsi posé sans nuances, le dilemme serait brutal et mélodramatique ; M. Lenormand est plus subtil, et son Allemand enrobe la menace sous de beaux arguments intellectuels ; ils sont grossiers sans doute, mais la lâcheté a toujours une dilection pour les arguments intellectuels ; le lâche, emporté par sa logique, abandonne les secrets.

Les services français, démasqués, menacés, n'ont pas de peine à découvrir la fuite. Un tel malfaiteur, en temps de guerre, est un danger pressant et ce sont des vies que menace la lâcheté. Au moment où il croit que sa belle manœuvre l'a mis définitivement à l'abri, où il reprend goût à la vie et où il pense avoir exorcisé son démon, on l'entraîne dans une promenade en automobile au bout de laquelle il trouvera le poteau d'exécution.

Ainsi, *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire;* et c'est l'irréprochable logique de son caractère qui mène le lâche à un péril plus sûr que ceux qu'il voulait fuir. Loin de perdre aucune de ses qualités ordinaires, M. Lenormand les met ici au bénéfice d'une action dramatique forte et pressante. Il est singulier que bon nombre de critiques aient fait la petite bouche et parlé de mélodrame d'un air dédaigneux. Ils préfèrent les quinze tableaux d'analyse du *Temps est un songe.* C'est une façon de concevoir le progrès de l'art dramatique qui ne nous entrera jamais dans la tête.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La crise financière. — *La déclaration ministérielle du cabinet Briand prévoit le retour au scrutin d'arrondissement, des impôts nouveaux et une inflation nouvelle de* 6 *milliards demandée sur-le-champ* (2 *décembre*).

L'inflation est votée le 3 *décembre par la Chambre à* 6 *voix de majorité, le* 4 *décembre par le Sénat par* 156 *voix contre* 59.

Quant aux projets d'impôts nouveaux de M. Loucheur, adoptés par le Conseil des ministres le 8 *décembre, ils sont rejetés par la Commission des Finances de la Chambre, le* 14.

Un second vote hostile de la Commission amène la démission de M. Loucheur (15 *décembre*).

La livre sterling dépasse 135.

Les accords de Locarno. — *Les accords de Locarno sont signés à Londres le* 1er *décembre.*

La question de Mossoul. — *La question de l'attribution de Mossoul, pendante devant le conseil de la Société des Nations, provoque une tension dangereuse dans les rapports entre l'Angleterre et la Turquie.*

Celle-ci fait connaître qu'elle refuse de considérer comme une décision véritable le vote du Conseil de septembre dernier attribuant le vilayet à l'Irak sous la condition que l'Angleterre assumera durant vingt-cinq ans le mandat sur ce pays (8 *décembre*).

Conformément aux suggestions de la Commision spéciale d'enquête, le conseil de la Société des Nations confirme sa décision (15 *décembre*).

Mais la Turquie ne semble pas décidée à s'incliner. La menace de conflit subsiste.

France. — *En Syrie, nos troupes s'emparent d'Hasbaya* (5 *décembre*).

Allemagne. — *Les nationalistes ayant fait défection pour protester contre les accords de Locarno, le cabinet doit être remanié. MM. Luther et Stresemann remettent leur démission* (5 *décembre*).

La question se pose de savoir si l'on reviendra à l'ancienne « grande coalition » avec les socialistes.

Le président Hindenburg fait appel, en ce sens, à l'ancien chancelier Fehrenbach, catholique badois, puis au démocrate Koch (14 *décembre*).

Italie. — *Une souscription nationale pour le paiement de la dette envers les États-Unis est couverte quatre fois* (1er *décembre*).

Espagne. — *Le gouvernement est remanié. Le Directoire fait place à un cabinet présidé par le général Primo de Rivera* (3 *décembre*).

— *Mort de M. Maura, ancien président du Conseil* (13 *décembre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33189.